

Mémoire de fin d'études : "Modes d'habiter et facteurs socioculturels : Etude de cas dans les régions de Mahalevona, Foulpointe et Tamatave à Madagascar."

Auteur : Georges, Jodie

Promoteur(s) : Tieleman, David

Faculté : Faculté d'Architecture

Diplôme : Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme

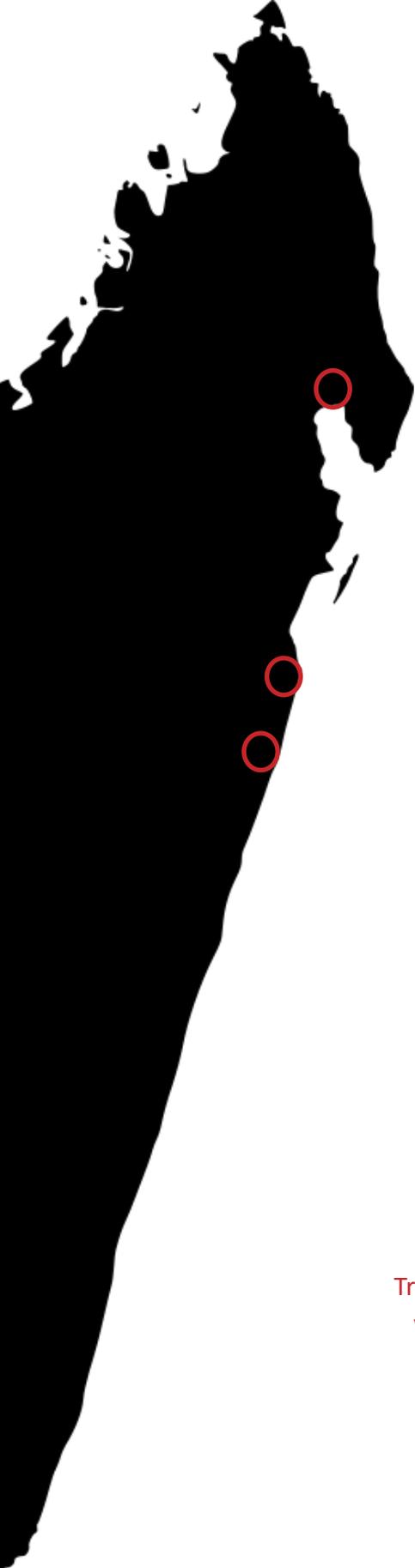
Année académique : 2018-2019

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/6866>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Modes d'habiter et facteurs socioculturels :

**Etude de cas dans les régions de
Mahalevona, Foulpointe et
Tamatave à Madagascar.**

Travail de fin d'étude présenté par Jodie GEORGES en
vue de l'obtention du grade Master en Architecture

Sous la direction de : David TIELEMAN

Année académique 2018-2019



UNIVERSITÉ DE LIÈGE – FACULTÉ D'ARCHITECTURE

Modes d'habiter et facteurs socioculturels :
Étude de cas dans les régions de Mahalevona, Foulpointe et
Tamatave à Madagascar.

Travail de fin d'études présenté par Jodie GEORGES en vue de l'obtention du grade de
Master en Architecture

Sous la direction de : David TIELEMAN

Année académique 2018-2019

Axe de recherche : Haute Qualité Construite

Remerciements

Face à la difficulté que représente la rédaction d'un travail de fin d'étude, je tenais à remercier David Tieleman, mon promoteur, pour son aide, ses précieux conseils ainsi que tout le temps qu'il m'a consacré.

Je désire aussi remercier Régine Gérard et Luisa Vaccaro pour leur rigoureux travail de relecture malgré des délais serrés.

Un immense merci à toutes les personnes malgaches qui m'ont aidée dans cette aventure. Que ce soit par leur accueil, leur gentillesse, ou de manière plus approfondie comme Joël Bevohavy et Florence Nirina dans l'étude urbanistique de Tamatave, leur implication m'a considérablement aidée. Toutes ces rencontres auront permis bien plus de choses que la rédaction de ce travail : des souvenirs marqués à vie, de nouveaux amis et l'espoir d'y retourner un jour.

Enfin et surtout, je tenais à remercier mes proches : mon père et ma belle-mère qui m'ont permis de trouver ce thème suite aux nombreuses discussions que l'on a déjà eues le concernant, mais aussi de partir à Madagascar avec eux ; ma mère et mon beau-père pour leur soutien et leur aide tout au long de la rédaction de ce travail.

Table des matières

Remerciements.....	3
Abstract.....	8
Avant-propos.....	9
Introduction.....	10
1. Formulation de la question.....	11
2. Méthodologie.....	14
2.1. Recherches préalables.....	14
2.2. Voyage d'étude.....	15
2.3. Carnet de terrain.....	16
2.4. Question éthique.....	17
2.5. Limites de la recherche.....	17
2.5.1. Tamatave – Toamasina.....	19
2.5.2. Foulpointe – Mahavelona.....	20
2.5.3. Mahalevona.....	22
3. Préalables théoriques.....	24
3.1. La communauté.....	24
3.2. La société.....	25
3.3. Le phénomène de mondialisation.....	26
3.4. Hypothèses pour la culture malgache.....	26
Partie I : Observation/ Compréhension de la culture.....	28
1. Rites, croyances et religions.....	30
1.1. Rites de l'enterrement et du retournement des os : Famadihana*.....	31
1.2. Arbres et éléments sacrés.....	35
1.3. Religions.....	36
2. Espaces sexués, distinction des genres :.....	38
2.1. Lieux masculins / lieux féminins.....	38
2.2. Indépendance de la femme au sein du foyer ?.....	41
3. Liens de parenté.....	44
3.1. Exogamie (ou endogamie).....	45
3.2. Féminité (ou masculinité).....	46

3.3. Égalité (ou inégalité).....	47
3.4. Liberté ou autorité.....	47
3.5. Structures familiales selon les critères de F. Le Play et E. Todd.....	49
4. Question du temps.....	50
4.1. Temps vécu/ temps perçu.....	50
4.2. Polychronie / Monochronie.....	50
4.3. Polychrone.....	51
5. Synthèse : dimension sociospatiale.....	54
5.1. Aménagement du logement et de ses alentours.....	54
5.2. Intimité au sein du noyau familial.....	55
5.3. Intimité vis-à-vis des invités.....	57
5.4. Intimité avec le voisinage.....	57

Partie II : Observation d'un scénario : construction d'une maison en dur à Foulpointe pour un couple malagasy* / vahaza*	60
1. Variables liées à l'acquisition d'un terrain.....	62
1.1. Type d'acheteurs.....	62
1.2. Nature du terrain.....	63
1.2.1. Terrains privés domaniaux.....	63
1.2.2. Domaines publics de l'État.....	65
1.2.3. Terrains privés particuliers.....	65
2. Étapes préalables à la construction.....	66
2.1. Maison du gardien.....	66
2.2. Accord consensuel avec un entrepreneur.....	67
2.3. Maison des ouvriers et des matériaux.....	68
3. Types de construction.....	70
3.1. Construction légère.....	70
3.1.1. Ossature.....	71
3.1.2. Couverture.....	71
3.1.3. Plancher.....	72
3.1.4. Parois verticales.....	72
3.2. Construction semi-dure.....	73
3.3. Construction dure.....	74

4. Étapes de construction.....	76
4.1. Situation générale.....	76
4.2. Implantation du bâtiment.....	77
4.3. Terrassement.....	78
4.4. Fondations.....	79
4.4.1. Pieux.....	79
4.4.2. Semelles filantes.....	80
4.4.3. Longrines.....	80
4.5. Élévations des murs.....	81
4.5.1. Parpaings.....	81
4.5.2. Boîtes aux lettres/ Briques de verre.....	82
4.5.3. Boirons.....	83
4.6. Dalle de sol.....	84
4.7. Toiture.....	84
4.7.1. Étançons.....	85
4.7.2. Ferrailage et électricité.....	85
4.7.3. Poutres et dalle de toiture.....	86
4.7.4. Débords de toiture et escalier extérieur.....	86
4.8. Cimentage intérieur/extérieur.....	87
4.9. Pompes à eau et fosse septique.....	87
4.10. Finitions.....	88
5. Pendaison de crémaillère.....	90
6. Synthèse et réflexion.....	92
Conclusion.....	96
Lexique.....	98
Bibliographie.....	100
Table des illustrations.....	104
Annexes.....	106

Abstract

Au centre de ce travail intitulé “Modes d’habiter et facteurs socioculturels : étude de cas dans les régions de Mahalevona, Foulpointe et Tamatave à Madagascar”, nous avons abordé la culture d'une population et son lien avec l'espace et la manière de construire. Bien que le cœur de la culture soit constitué d'idées traditionnelles et de valeurs qui lui sont attachées, on ne peut pas la considérer comme statique car elle varie en fonction des individus qui la composent : leurs pensées, leurs actions, les relations et les contacts interculturels qu'ils créent. Ce constat est primordial car il permet d'expliquer pourquoi des différences apparaissent et varient entre les régions de Mahalevona, Foulpointe et Tamatave, bien qu'elles appartiennent à la même province, constituées d'origines identiques et situées à proximité l'une de l'autre par rapport à l'étendue du pays.

Ce travail permet à son échelle, d'enrichir la recherche sur la façon de vivre malgache et les raisons qui les expliquent. Elle met en lumière un autre style de vie que le nôtre et rappelle ainsi, qu'il faut garder les yeux et l'esprit ouverts car le monde est rempli de richesses culturelles très variées sans pour autant que certaines soient considérées comme meilleures. Il est toujours bon d'aller voir ce qu'il se passe ailleurs, pour s'en inspirer mais aussi pour se questionner sur notre propre mode de vie et d'habiter.

Mots clés : Contexte culturel - Mode de vie - immersion - habitat - habité - organisation sociospatiale - mondialisation - identité - construction

Avant-propos

L'avion a atterri le 28 juin 2018 à Tamatave, capitale de la région est de Madagascar, où l'on a séjourné deux jours. Ce fut les premiers contacts avec la population et leur mode de vie : les déplacements en *pousse-pousse** ou *tik-tik**, les courses dans le grand marché couvert et l'accueil chaleureux des Malgaches.

Nous avons ensuite pris la route en direction de Foulpointe en *taxi-brousse**, ville aujourd'hui en pleine expansion suite à l'arrivée grandissante de *vahazas** voulant y habiter. Sur place, nous avons pu voir l'avancement de la construction d'une maison en dur, les démarches administratives et pratiques que cela induit, ainsi que leurs méthodes de construction et d'organisation.

Enfin, après une dizaine de jours, nous sommes partis pour Mahalevona, le village natal de ma belle-mère. Situé plus au nord, on peut le caractériser de village traditionnel et préservé. Il est bien plus difficile d'accès. Pour s'y rendre au départ de Foulpointe, il a fallu prendre un bateau à destination de Maroantsetra pour une durée approximative de quatorze heures. Après, il y a eu une heure en pirogue à moteur — les pirogues maniées à la main comme à Venise existent encore mais servent surtout pour le transport de marchandises — qui nous a conduit dans le village d'Adanfosa où des taxis-moto ont pris nos bagages. Il a ensuite fallu continuer à pied pendant environ vingt kilomètres au bout desquels nous sommes alors arrivés au village de Mahalevona.

(Extraits du carnet de voyage)

Introduction

S'il fallait définir l'architecture, on pourrait utiliser la définition du Larousse qui nous dit que l'architecture, c'est l'art de construire les bâtiments ; ou encore celle de Le Corbusier : "La construction c'est pour faire tenir, l'architecture c'est pour émouvoir" mais je préfère mettre en avant celle de Jean Renaudie :

10

"L'architecture est la forme physique qui enveloppe la vie des hommes dans toute la complexité de leurs relations avec leur milieu".

L'architecture ne se limite pas qu'aux aspects techniques, esthétiques, économiques ou environnementaux, mais doit aussi répondre à l'aspect social, au bon vivre des utilisateurs. Bien que les éléments précédents entrent en ligne de compte pour arriver à ce confort, comprendre le style de vie, les pratiques et les comportements des usagers dans l'espace, me paraît être une dimension fondamentale. Or, un grand nombre des facettes liées au comportement d'un individu s'analyse à travers sa culture et son interaction avec l'espace.

1. Formulation de la question

Ce travail porte sur la découverte d'une culture à travers ses comportements et son organisation sociospatiale et questionne l'influence que peuvent avoir des facteurs socioculturels et les modes d'habiter d'un groupe d'individus. Il peut être intéressant de rappeler que la culture n'est pas un élément fixe qui se transmet dans le temps, mais est une variante qui change en même temps que la population qui la compose.

Par ce constat, il paraissait opportun pour cette étude, d'analyser un groupe d'individus dans leur quotidien afin de comprendre les raisons de leurs comportements. Néanmoins, il n'est pas aisé d'analyser sa propre culture. Elle se compose de toute une série d'éléments implicites dont nous n'avons pas conscience car ils font partie intégrante de nous et de notre manière d'agir. Edward T. Hall appelle cela la culture primaire ou culture profonde. Selon lui : "il existe un niveau de culture sous-jacent, caché, et très structuré, un ensemble de règles de comportement et de pensées non-dites, implicites, qui contrôlent tout ce que nous faisons. Cette grammaire culturelle cachée détermine la manière dont les individus perçoivent leur environnement, définissent leurs valeurs, et établissent leur cadence et leurs rythmes de vie fondamentaux." (Hall, 1984, p. 14) Il ajoute : "aussi longtemps que les êtres humains et les sociétés qu'ils forment ne reconnaissent que la culture apparente, et évitent de considérer la culture primaire sous-jacente, il n'en résultera qu'explosions imprévisibles et violences. Je [Hall] pense qu'une des nombreuses voies possibles pour résoudre ce problème passe par la découverte de nous-mêmes : et on ne peut parvenir à cette découverte qu'en connaissant vraiment les autres et leurs différences." (Hall, 1984, p. 17) Ainsi, pour que la recherche soit utile, il faudrait étudier une culture suffisamment différente de la nôtre. Cela a conduit à la culture malgache, plus précisément dans la région nord-est du pays. Le choix s'est porté sur cette population suite aux liens familiaux que j'ai dans ma famille. Ainsi, côtoyant depuis plusieurs années des personnes d'origine malgache qui ont de surcroît, vécu une partie de leur vie là-bas, m'a permis d'avoir d'entrée de jeu, une certaine familiarité avec cette culture : le constat de particularités dans leur fonctionnement, beaucoup d'histoires et de croyances déjà entendues...

Suite à l'envie de travailler sur ce sujet, j'ai eu la possibilité de me rendre à Madagascar pendant six semaines en juillet-août 2018, afin de mener une étude exploratoire sur cette culture et les différents types d'habitat.

Pour initier ce travail, différentes méthodes ont été mises en place. Tantôt dans une phase d'observation, afin de relever les comportements spécifiques, tantôt dans une phase d'enquête, pour interroger des habitants et des spécialistes, les deux phases ont été indispensables pour essayer de capter un maximum d'informations.

Dans ce sens, une telle étude exige un important travail bibliographique préparatoire, lié au domaine socioanthropologique, afin de savoir ce à quoi il fallait faire attention lors du voyage. Hall avec "La dimension cachée", "La danse de la vie" ; Pierre Bourdieu dans "Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle" ; Klaus Hamberger avec "Pour une théorie spatiale du genre" ou encore Claude Levi-Strauss : "Contribution à l'étude de l'organisation sociale des Indiens Bororo", pour ne citer qu'eux.

12

Intitulé "Modes d'habiter et facteurs socioculturels : étude de cas dans les régions de Mahalevona, Foulpointe et Tamatave à Madagascar", ce travail tend à montrer que des facteurs comme la question de genre, le rapport au temps, les croyances, les liens familiaux, l'organisation sociospatiale et bien d'autres, fondent la culture mais peuvent aussi la faire évoluer et donc faire varier les modes de vie et d'habiter. Un autre facteur modifiant les comportements est l'appartenance à un groupe (communauté) ou un système individualiste (société). Ce changement et ces raisons seront aussi abordés puisqu'ils entrent en ligne de compte dans les régions étudiées.

Après une première partie introductive où l'on observe la méthodologie utilisée : les recherches préalables, le voyage, le tri des renseignements récoltés et la recherche d'informations complémentaires, ainsi que l'utilisation d'un carnet de terrain ; on retrouve les limites de la recherche ainsi qu'un point : préalables théoriques abordant les thèmes de société/communauté et le phénomène de mondialisation qui peut être lié.

Vient ensuite une partie sur l'analyse et la compréhension de la culture malgache selon quatre grands thèmes sociaux : les rites, croyances et religions ; les espaces sexués ; les liens de parentés et le rapport au temps. Ces thèmes expriment et expliquent tous certains aspects du style de vie malgache. Un cinquième chapitre approche le point de vue sociospatial sur base des chapitres précédents. On comprend que ces différents facteurs sont liés et induisent la façon d'habiter.

Enfin, la dernière partie est consacrée à l'observation d'un scénario : la construction d'une maison en dur à Foulpointe pour un couple mixte (malgache et étranger). On aborde ici les différentes étapes liées à la volonté de construire et à l'acte de

construction en tant que tel. Un dernier chapitre comme point de synthèse et de réflexion tire les similitudes que l'on retrouve entre les différentes parties, mais aussi les incohérences qui apparaissent et leurs potentielles raisons.

2. Méthodologie

Après avoir fixé le sujet de ce travail, il a directement été question de partir en voyage à Madagascar pour être dans les meilleures conditions pour analyser cette culture. La période avant le départ a été essentielle car elle a permis de se documenter sur le pays, leurs lois, le mode de vie et bien d'autres choses. Pendant cette phase, il a aussi été question de se documenter sur des travaux de spécialistes afin de savoir comment analyser une culture, ce à quoi il faut être attentif et aussi ce qu'on peut en retirer en fonction de ce qui est observé.

14

Vient ensuite l'étape du voyage, d'une durée de six semaines. Cette immersion a permis davantage de rendre l'étude concrète et approfondie. Dans les pages qui suivent, certains mots sont écrits en italique. Cela signifie que le mot fait partie du langage malgache. Lorsqu'il est écrit pour la première fois, un astérisque suit le mot et renvoie à un lexique en bout de corps de texte. On aurait pu se passer de ces termes en malgache, sauf que la traduction ne transpose pas l'entièreté du message et lorsque je les ai entendus, ils étaient systématiquement employés dans cette langue, sans qu'il soit aisé pour ceux qui les employaient, de me les traduire au plus près de leur vrai sens.

En outre, les résultats pertinents ont souvent été trouvés sur base des mots en malgache et non en français, lorsqu'il a fallu compléter les notes après le voyage. Cette troisième phase a permis de réaliser une étude plus fine. Avant le voyage, il était difficile et risqué de trop restreindre le domaine de recherche, ne sachant pas exactement face à quoi j'allais me retrouver sur place. Après, cela dit, les cadres d'exploration ont dû être réduits pour cibler plus précisément le sujet sans se perdre dans l'amas de renseignements dont je disposais en revenant.

2.1. Recherches préalables

Pour commencer, il y a eu la recherche dite "générale", qui a consisté à récolter un maximum d'informations sur le pays : autant d'un point de vue historique, scientifique (géologie, climat) que social (reportages, articles parlant de leur culture et particularités). L'idée a été d'ouvrir le plus de portes possible, d'avoir un cadre très large afin d'arriver suffisamment informée, et ainsi, une fois sur place, pouvoir saisir les subtilités de leur culture et les raisons de leur façon de vivre. Cela sans pour autant considérer les informations recueillies comme correctes pour la région étudiée et d'actualité.

Dans un même temps, je me suis renseignée sur des travaux d'anthropologues, d'ethnologues, de sociologues, ayant déjà étudié les comportements de l'Homme, de manière générale, et d'autres cultures. On peut citer, par exemple, Hall et son travail poussé sur plusieurs années sur la perception culturelle ; Bourdieu sur l'analyse minutieuse de la maison kabyle et de toutes les règles imposant son plan et son fonctionnement : ou encore Levi-Strauss et son étude sur l'organisation sociale des Indiens Bororo. Bien qu'elle date de 1936, la manière dont il analyse ce peuple et ce qu'il en retire est tout à fait fascinant. Les schémas comme l'implantation concentrique des cases et des séparations sous-entendues entre les différents groupes, démontre une certaine compréhension du mode de vie des Bororos. L'analogie entre Levi-Strauss, ou d'autres spécialistes, et le travail effectué ici n'est pas imaginable car la durée de l'immersion est très courte et la recherche se base ici sur des outils d'architecte au profit de domaines anthropologique et sociologique. Cependant, la lecture de ces travaux à guider les méthodes et démarches à utiliser, et même de voir si des similarités pouvaient exister entre les cultures étudiées par d'autres et celle malgache.

15

L'ensemble des recherches m'a permis de poser quelques hypothèses avant le voyage, mais le but premier était de rassembler un maximum d'informations pour être préparée au mieux car il n'aurait pas été possible d'y retourner une seconde fois.

2.2. Voyage d'étude



Figure 1 : Carte du monde avec un zoom sur Madagascar

Pendant la période de vacances scolaires en juillet-août 2018, j'ai eu l'occasion de partir six semaines dans la région nord de la côte est du pays. Ainsi, j'ai pu vérifier l'exactitude des notes collectées et les compléter avec mon propre vécu.

Tout au long de cette aventure, les rencontres, discussions et observations ont été d'un enrichissement considérable d'un point de vue personnel tout comme pour l'évolution de cette recherche.

Cela a été possible grâce à un travail en deux temps. Tout d'abord, une phase d'immersion, où je me suis placée comme observatrice afin de capter les ambiances, les ressentis et imprégnation des lieux. Par la suite, a eu lieu une phase d'enquête qui a permis de récolter des témoignages, des documents administratifs et toute une multitude d'explications quant aux constatations effectuées. Il faut tout de même préciser que l'informatique et internet ne sont pas encore utilisés couramment dans tous les domaines. Le recensement d'informations comme le nombre d'habitants, la superficie d'une ville ou des documents comme les règlements d'urbanisme relatifs au plan d'urbanisme directeur de Tamatave – que l'on retrouvera dans la partie 2.5.1. liée à Tamatave – ne sont, par exemple, pas trouvables sur internet. La seule possibilité pour y accéder est de se rendre aux services de l'urbanisme de la ville. Néanmoins, nous verrons que même là, certains renseignements sont difficiles à obtenir car ils n'existent pas ou ne sont pas à jour.

2.3. Carnet de terrain

Durant tout le voyage, un carnet de terrain m'accompagnait dans mes bagages. Dedans, j'y ai écrit ce que j'observais – mes réflexions et étonnements –, esquissé des croquis de certaines situations et de certains sujets marquants. Cet outil m'a permis, a posteriori, de me replonger dans ces ambiances particulières rencontrées sur place et surtout, de garder des traces du vécu. Il a aussi permis de faire ressortir des thèmes importants dans la compréhension de ce style de vie. Ces thèmes constituent la première partie de ce travail portant sur l'analyse de la culture malgache.

Afin de vivre l'expérience pleinement et de partager un maximum avec les habitants, je n'écrivais que lorsque j'étais seule et qu'un moment de temps libre se présentait. Ainsi, je repassais la journée – ou éventuellement les dernières – dans ma tête et essayais d'en retirer les choses essentielles pour comprendre leur comportement et leur façon de penser. Dans un même temps, je les comparais aux recherches effectuées par des experts dans d'autres travaux, lus avant le voyage, et j'essayais d'en retirer des similitudes ou différences.

Ce carnet a servi d'inspiration et de base pour le mémoire. Les croquis dessinés dedans aident à illustrer ce qui est expliqué dans les pages qui suivent. La plupart des illustrations sont tirées de ce carnet ou des photographies du voyage en tant que

tel. L'ensemble des pages du carnet a été scanné et se trouve à l'annexe I, comme complément d'informations.

2.4. Question éthique

Un chapitre concerne les rites et croyances. Ayant de la famille sur place, j'ai eu l'occasion d'accompagner un groupe qui se rendait sur les tombes familiales. J'ai ainsi pu voir l'aménagement des cimetières selon leurs coutumes et participer aux rituels qui accompagnent la visite. Ce n'est pas quelque chose de caché ou de secret mais plutôt de préservé, car cela fait partie de leur intimité étant donné qu'ils entretiennent des liens puissants avec leurs aïeux. De ce fait, peu d'images illustrent cette partie car la prise de photos pendant ces événements semblait déplacée.

17

2.5. Limites de la recherche

Madagascar est connue pour ces nombreuses coutumes et configurations ethniques. Cela s'explique par son peuplement lié, entre autres, aux réseaux d'échanges dès l'ère chrétienne. On retrouve en dominance des origines austronésiennes (Malaisie, Indonésie, l'île de Bornéo,...), autrement dit, des îles du Sud-Est Asiatiques et des racines avec la côte est de l'Afrique (surtout une origine Sud-Africaine Bantoue). Dès 1500, le pays est découvert par les Européens. Les Portugais sont les premiers à poser pied sur l'île. S'ensuivent les Français, qui coloniseront Madagascar entre 1895 et 1960 et les Anglais, qui tenteront durant la Seconde Guerre mondiale de s'approprier les terres face aux Français, sans succès. Depuis 1960, le pays a obtenu son indépendance.

Ce métissage culturel explique la présence d'au moins onze dialectes sur l'île, en plus du fait que l'anglais et le français font partie des langues couramment parlées. Ces variantes expliquent en partie les différences de mode de vie d'une région à l'autre. C'est pourquoi il est important de préciser que ce mémoire ne porte pas sur la culture malgache dans son ensemble mais plutôt sur une façon de penser et de vivre située dans un coin précis du pays. "Le fondement indispensable à la compréhension est la langue commune. Plus qu'un moyen de communication, la langue produit des sentiments et des pensées qui constituent l'identité même." (Natalie Rigaux, 2016, p.131).

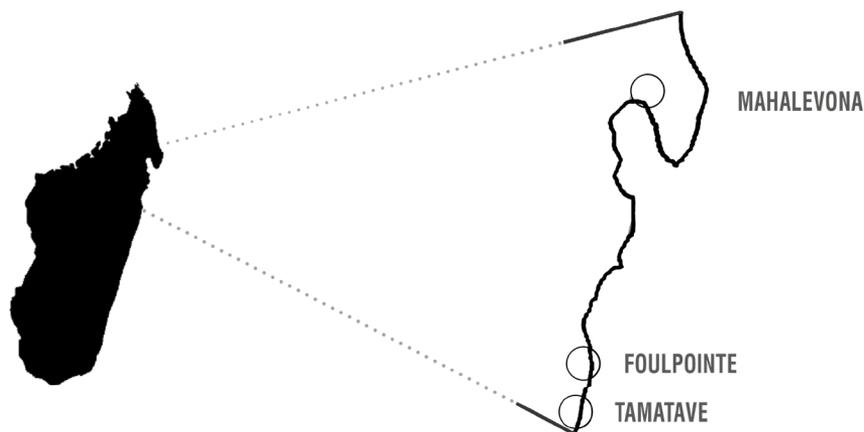


Figure 2 : carte de Madagascar avec un zoom sur les régions étudiées

Les régions sur lesquelles cette recherche s'appuie sont Tamatave, Foulpointe et Mahalevona. Elles ont été sélectionnées pour leurs différences. Cela a permis de faire ressortir des distinctions intéressantes dans la manière de vivre et d'habiter. Ce choix s'est aussi arrêté suite aux contacts familiaux que nous avons là-bas. Leur aide fut considérable dans le déroulement de ce voyage afin de visiter un maximum d'endroits et d'en apprendre le plus possible.

La façon dont les Malgaches accueillent et acceptent ou non les étrangers aurait pu être un thème intéressant à aborder dans ce travail. Cependant, je ne pouvais parler que de ma propre expérience. Cela n'aurait alors pas été fiable, d'autant plus qu'une partie des gens avec qui j'ai été en contact sont de la famille ou des proches. Pourtant cette proximité a été indispensable pour la découverte de tous les aspects de leur personnalité et style de vie. Faisant partie de la famille (proche ou très éloignée), ils avaient confiance et ont agi de manière plus naturelle qu'avec des étrangers lambda. Sans cela, il aurait fallu une durée bien plus longue à leur côté pour qu'ils se dévoilent de la même manière : ils sont spontanément accueillants mais une part d'eux semble craintive face à l'inconnu. Cela s'explique peut-être par les nombreuses années de colonisation que le pays a connu.

La durée de six semaines, ainsi que la période de saison des pluies ont également limité l'étendue des voyages : il sera expliqué dans les pages suivantes que les Malgaches vivent en fonction de la nature. Ainsi, lorsqu'il pleut pendant plusieurs jours, le quotidien se trouve vite chamboulé suite aux fréquentes inondations bloquant les routes et empêchant les bateaux de quitter les ports.

Enfin, ce support ne se veut pas comparable à une recherche anthropologique, sociale ou ethnologique mais tente plutôt de produire des données dans ces domaines par l'intermédiaire d'outils d'architecte.

2.5.1. Tamatave – Toamasina

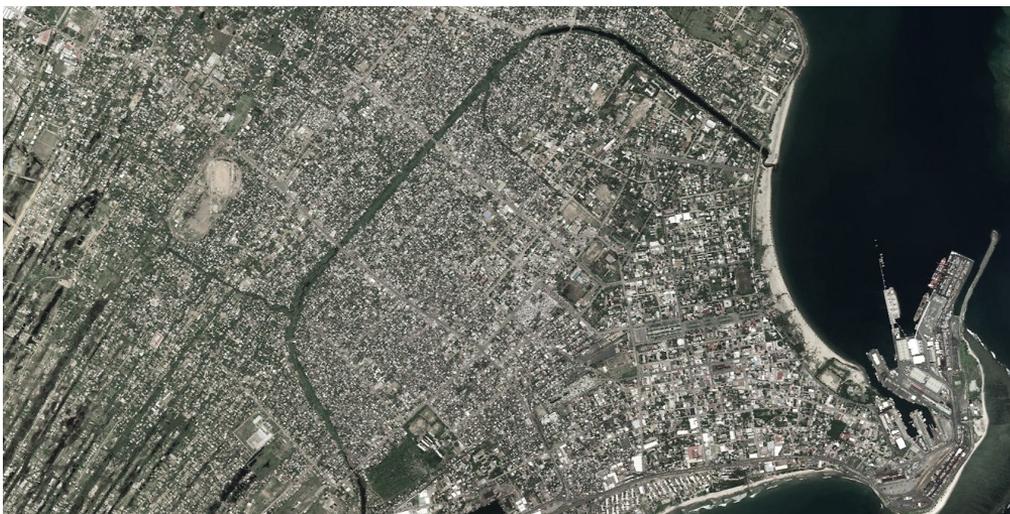


Figure 3 : Vue satellite de Tamatave

Tamatave est l'une des six provinces du pays. Elle compte trois régions (région de l'Est, région du Lac d'Alaotra et région d'Analanjirifo) et dix-huit districts. D'un point de vue démographique, elle se situe en troisième position juste derrière la capitale d'Antananarivo et de la province de Fianarantsoa, avec plus de trois millions quatre cents mille habitants recensés en 2014¹.

La ville de Tamatave est le chef-lieu éponyme de la province. Elle est située dans la région de l'Est, sur la côte de l'île et est considérée comme l'une des principales villes portuaires du pays. Elle appartient au district de Tamatave I. Celui-ci regroupe les quartiers anciens de la ville. Selon le Service des taxes et impôts divers, Tamatave compterait approximativement quarante mille habitations. Il est difficile d'avoir un nombre plus précis car selon eux, seulement dix pourcents déclarent leurs impôts, le reste se faisant aux porte-à-porte par des employés. Deux exemples de fiche de recensement fiscal sont placés en Annexe II pour montrer en quoi consiste ce travail fastidieux, encore à l'heure actuelle.

¹ INSTAT Madagascar. Madagascar en chiffre. Consulté le 23 janvier 2019. <http://www.instat.mg/madagascar-en-chiffre/>.

Cependant, l'Institut National de la Statistique chiffrait en 1975, 77 395 habitants et 137 782 habitants en 1993. Depuis, l'ONU a estimé en 2018 que Tamatave comptait 382 504 habitants dans son aire urbaine².

Sur base de ces nombres, on constate de ce fait que Tamatave est en constante croissance. Ce phénomène s'observe aussi dans l'aménagement urbanistique. Suite à l'exode rural et à l'augmentation démographique que cela entraîne, la ville s'étend de plus en plus vers la périphérie. La preuve en est sur les différences d'échelles et d'étendues entre les plans de 1963 et de 2004 qui se trouvent en Annexe III.

20

Afin d'alléger le travail des administrations et de créer un contact privilégié avec les habitants d'un quartier, que l'on nomme *Fokontany**, la ville emploie des *chefs Fokontany**. On en compte cent trente-huit à Tamatave, un pour chaque quartier. Ils servent de relais entre la population et le service administratif. Ainsi, les habitants se tournent vers leur chef attiré lorsqu'ils ont une question ou une demande liée à la fonction publique et celui-ci les redirige vers le service adéquat.

2.5.2. Foulpointe – Mahavelona

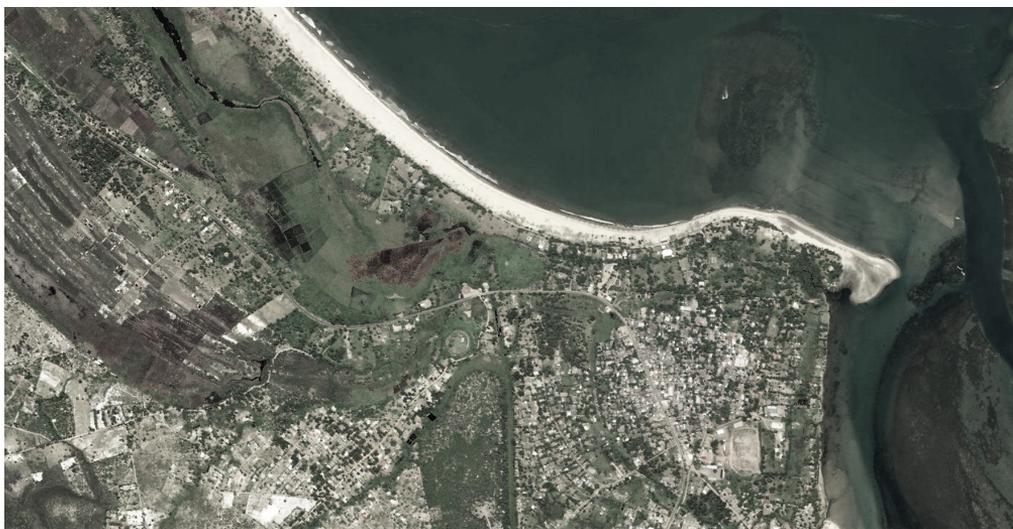


Figure 4 : Vue satellite de Foulpointe

Foulpointe est une commune rurale de la province de Tamatave. Elle appartient au district de Tamatave II, correspondant à la région périphérique proche de la ville. Elle

² World Urbanization Prospects : 2014 Revision, Department of Economic and Social Affairs, Population Division, United Nations

est située plus au nord, à environ cinquante-six kilomètres de là, en longeant la côte est. La commune s'étend sur une superficie avoisinant les quatre cents kilomètres carrés et compte onze *Fokontany* avec à chaque fois son *chef Fokontany* propre. Parmi elles, on distingue Foulpointe ville, chef-lieu du district.

Concernant les données démographiques, le Plan Communal de Développement (PCD) de la commune rurale de Mahavelona-Foulpointe 2017-2021 nous indique que : "selon le PCD 2008, la Commune comptait 27 814 habitants. En 2016, l'effectif de la population est 22 460. Le chiffre montre une diminution considérable de la population alors qu'il n'y a pas eu ni une situation de migration massive, ni une épidémie qui a provoqué des morts dans la Commune. D'après l'enquête menée par l'équipe de l'ONG MAMIZO, la révision du document PCD en 2008 ne faisait pas l'objet de descente sur terrain. Le chiffre avancé n'était qu'une projection et les résultats obtenus lors de l'ERP par *Fokontany* en Décembre 2016 nous ont permis d'avoir le nombre de la population plus proche de la réalité. Ce nombre est confirmé par le traitement (triangulation) des données secondaires collectées auprès des services techniques déconcentrés (INSTAT, Dir Eco&Plan).

Presque 40 % de la population se trouve au niveau du chef-lieu de la commune. La forte concentration de la population dans le *Fokontany* de Foulpointe [8814 habitants pour 1663 ménages] s'explique par le fait que Foulpointe est une zone touristique. A cela s'ajoute l'existence des infrastructures sociales répondant aux besoins de la population. La proportion de la population dans les dix *Fokontany* reste faible. Cette situation résulte du phénomène de l'exode rural dû à la faiblesse de niveau de vie des paysans, surtout des jeunes en quête de travail et d'une vie meilleure."

2.5.3. Mahalevona



Figure 5 : Vue satellite de Mahalevona

Situé dans la pointe Nord-Est de la région d'Analanjirifo, Mahalevona est un village reulé appartenant au district de Maroantsetra. Le village se situe dans la commune urbaine portant le même nom que le district et celle-ci se caractérise par son enclavement dans la baie d'Antongil. Cela limite les transports presque exclusivement par les voies maritimes.

Le village de Mahalevona, contrairement aux deux autres villes étudiées, n'est pas en contact direct avec la mer. Cependant, le village s'est implanté le long d'une rivière, facilitant le quotidien des habitants.

Comme le village vit plutôt selon le mode de vie traditionnel malgache, son fonctionnement diffère. On ne retrouve pas d'administration ou de *chef Fokontany*. Les terrains sont implantés sur des parcelles familiales depuis plusieurs générations et les règles de vie sont implicites mais communes à tous.

Cependant, suite à l'augmentation démographique des dernières années, l'Église a proposé de diviser le village en plusieurs quartiers portant le nom de Saint (ex. : quartier Saint François d'Assise) afin de faciliter l'organisation du village. Cette coordination ne concerne que les catholiques bien que les non-adeptes s'en servent de temps à autre par facilité.

Suite à ce fonctionnement, aucun recensement n'a été découvert pour le village.

Par images satellites juxtaposées, j'ai malgré tout tenté d'énumérer le nombre d'habitations implantées à Mahalevona. Il en ressort approximativement deux mille quatre cents logements pour une superficie approchant les quarante hectares.

3. Préalables théoriques

Suite à l'immersion où l'on est passé de Toamasina – chef-lieu de la province de l'est de Madagascar – à Mahalevona – village préservé et difficile d'accès –, des différences importantes entre les façons de vivre des trois endroits étudiés sont rapidement apparues, tant d'un point de vue social, culturel, économique qu'architectural.

Si nous abordons l'aspect social, il en ressort aussitôt une distinction assez claire entre la ville, s'apparentant à la société et le village à la communauté. Deux termes introduits par Ferdinand Tönnies, sociologue du XIXe siècle, dans son ouvrage "Gemeinschaft und Gesellschaft" paru en 1887 dans lequel il désigne deux modalités du vivre ensemble. De nombreux travaux touchant à ces distinctions sont réalisés à la même période par des intellectuels allemands. E. Durheim, C.H. Cooley ou encore L. Dumont ont développé des analyses proches de celle de Tönnies.

Ci-dessous, la définition de ces deux concepts s'inspire de l'ouvrage "Introduction à la sociologie par sept grands auteurs: Bourdieu, Durkheim, Godbout, Goffman, Sennett, Tönnies, Weber" écrit en 2016 par N. Rigaux, professeur de sociologie, qui résume de manière claire la pensée de Tönnies à ce sujet.

3.1. La communauté

Elle suppose la soumission du "moi" au groupe. On vit dans un système communautaire où la volonté commune domine. Ce système rassemble des individus identiques par le sang, l'esprit, la religion, les activités,...) et demande donc une certaine proximité affective, sociale et spatiale.

Tönnies définit trois cas dans lesquels on retrouve les caractéristiques du lien communautaire selon différents niveaux : les liens du sang, les liens du voisinage et enfin la communauté spirituelle et amitié.

Le cas appelé les liens du sang est celui dont le lien est le plus fort. Il concerne des personnes d'une même famille vivant sous le même toit. C'est la façon de vivre où l'amour et la volonté commune sont les plus puissants. La communauté de lieu (possession et jouissance commune des biens) comme manger ensemble à table, est liée à la communauté d'esprit (même crainte et vénération pour les morts et esprits familiaux). Les membres de la famille recherchent une proximité physique mais leurs liens peuvent survivre à la distance.

Pour les liens du voisinage, on observe toujours une communauté de lieu dans le sens où les habitations sont proches l'une de l'autre donc on garde une certaine proximité, mais le lien survie plus difficilement à l'éloignement (dues à des perspectives de rencontres futures, par exemple). Par contre, la communauté d'esprit est bien présente : une foi dans les mêmes dieux, dans les mêmes esprits invisibles.

Enfin, pour le cas de l'amitié et de la communauté spirituelle, on ne retrouve plus de communauté de lieu car il n'y a plus de lien physique, il est invisible. Cependant, il est compensé par une communauté d'esprit beaucoup plus forte. Celle-ci s'explique par des valeurs communes, une même foi ainsi qu'une identité des conditions de travail et des façons de penser.

Le sociologue définit le lien communautaire selon quatre traits associés qui sont : la compréhension, l'unité, la volonté commune et l'obéissance.

La connaissance intime de l'autre permet de le comprendre. Cette compréhension s'accompagne des sentiments d'amour, de confiance, de profondeur des liens, et est rendue possible par une unité de fait et de conscience (des caractères qui se ressemblent, une même façon de penser). Les règles de vie ainsi que les buts communs donnent lieu à une volonté commune reposant sur la concorde et l'entente. Une lutte commune où les individus sont dépendants des autres et induit l'obéissance à un chef (le plus sage, ancien, proche des dieux ou représentant de la lignée).

3.2. La société

“La théorie de la société conceptualise cette dernière comme un cercle d'hommes qui vivent et habitent paisiblement les uns avec les autres, comme dans la communauté, mais qui, loin d'être essentiellement liés, sont bien plutôt essentiellement séparés ; alors que dans la communauté, ils restent liés en dépit de toute séparation, dans la société, ils sont séparés en dépit de toute liaison.” (Tönnies, 2010, p. 45).

Les individus sont indépendants les uns des autres et sont à la poursuite d'un intérêt personnel, souvent matériel. On décide de se lier à quelqu'un seulement s'il y a un intérêt et une utilité. On fait donc appel à la rationalité calculatrice pour identifier cet intérêt et pour viser la maximisation de son utilité. Dans ce sens, les biens – objets visibles et matériels – ne se partagent pas mais s'échangent. La société est donc matérialiste.

Ce rapport à l'objet s'explique par le progrès matériel que la société permet. Le développement des sciences à une place si importante qu'elle oriente la vie

personnelle. Par contre, on prend de la distance par rapport aux dogmes imposés par les institutions religieuses et la question religieuse est d'ailleurs reléguée à un choix individuel.

La concurrence est généralisée (la perte de l'un est le gain de l'autre) et ne s'arrête que s'il y a un intérêt de s'associer.

Un autre intérêt porte sur l'échange de biens de manière universelle, sans limite, sans tenir compte des singularités. Il apparaît idéal comme il rencontre l'intérêt individuel et dans ce sens, revendiquer l'attachement à ses racines familiales ou locales ne semble pas légitime.

3.3. Le phénomène de mondialisation

“La mondialisation désigne le processus par lequel les relations entre les nations sont devenues interdépendantes et ont dépassé les limites physiques et géographiques qui pouvaient exister auparavant. La mondialisation revêt plusieurs aspects. En effet, elle touche la politique, l'économie, la culture, la société ou encore l'information. Elle représente l'ouverture des frontières et l'avènement du commerce international, de la délocalisation et de la libre circulation des hommes et des biens. [...] La mondialisation représente le désir de plus en plus marqué des populations de découvrir d'autres cultures et de partager avec d'autres nations.” (Andlil, 2013)

Bien que l'on puisse dire que ce phénomène existe depuis l'apparition de l'homme avec les conquêtes et les grandes explorations, il s'est accéléré suite aux améliorations en matière de transports et de communications.

La mondialisation financière et économique, s'accompagne de la mondialisation culturelle : migrations, voyages, expatriations... Ces échanges humains ont produit des échanges culturels qui ont créé une diversité culturelle internationale. Ainsi, on peut goûter de chez nous des plats traditionnels de différents pays, voir du cinéma ou lire de la littérature provenant de partout dans le monde.

A contrario, le phénomène de mondialisation entraîne aussi l'homogénéisation des cultures. Dans ce sens, certaines particularités culturelles tendent à disparaître.

3.4. Hypothèses pour la culture malgache

Sur base des recherches antérieures à l'expédition et des récits de personnes ayant été à Madagascar dans les régions étudiées, on pouvait supposer que la ville, en

général, se vivait comme une “société” et le village de Mahalevona comme une “communauté”. L’analyse sur place n’a fait que confirmer la supposition. Dans la suite de ce travail, la partie I : Observation/ compréhension de la culture argumentera depuis plusieurs points de vue cette affirmation.

“La distinction entre sociétés traditionnelles (rurales, hiérarchiques, collectives, orientées vers le passé, sacrées) et sociétés modernes (industrielles, égalitaires, individuelles, orientées vers l’intelligence interculturelle religion, tradition, histoire future, sécularisées), en ce qu’elle supposerait que les cultures sont homogènes, n’est plus aujourd’hui d’une grande actualité. Définir la tradition par simple opposition à la modernité amène en effet bien souvent à se référer à une modernité “occidentale” comme le rappelle Jean-Pierre Olivier de Sardan, lorsqu’il dénonce cette habitude occidentale de penser que tout ce qui ne correspond pas à la modernité occidentale relève de la “traditionnalité”. Il y a, ajoute-t-il, une modernité africaine spécifique. Les cultes de possession d’aujourd’hui sont différents des cultes anciens, les génies ne sont pas les mêmes. L’islam a changé, les tradipraticiens ne soignent pas du tout comme dans le passé. Il faut arrêter de renvoyer ce qui est différent de l’Occident à de la tradition figée dans le passé”. (Sauquet et Vielajus, 2014, p. 49-50)

Ce qui est important de soulever dans cette étude, ce n’est pas la définition exacte de la façon de vivre à un endroit précis, mais plutôt l’observation d’un changement de comportement qui est en train de se produire, avancé à différents stades en fonction des types d’agglomération.

Enfin et surtout, d’analyser ce que ce bouleversement entraîne dans une culture sensiblement différente de la nôtre.

Partie I : Observation/ Compréhension de la culture

“La culture est la manière de penser, de sentir et de réagir d’un groupe humain, surtout acquise et transmise par des symboles, et qui représente son identité spécifique : elle inclut les objets concrets produits par le groupe. Le cœur de la culture est constitué d’idées traditionnelles et des valeurs qui lui sont attachées”.

(Kluchohn & Strodbeck, 1961, cité dans le livre de Sauquet et Vielajus, 2014)

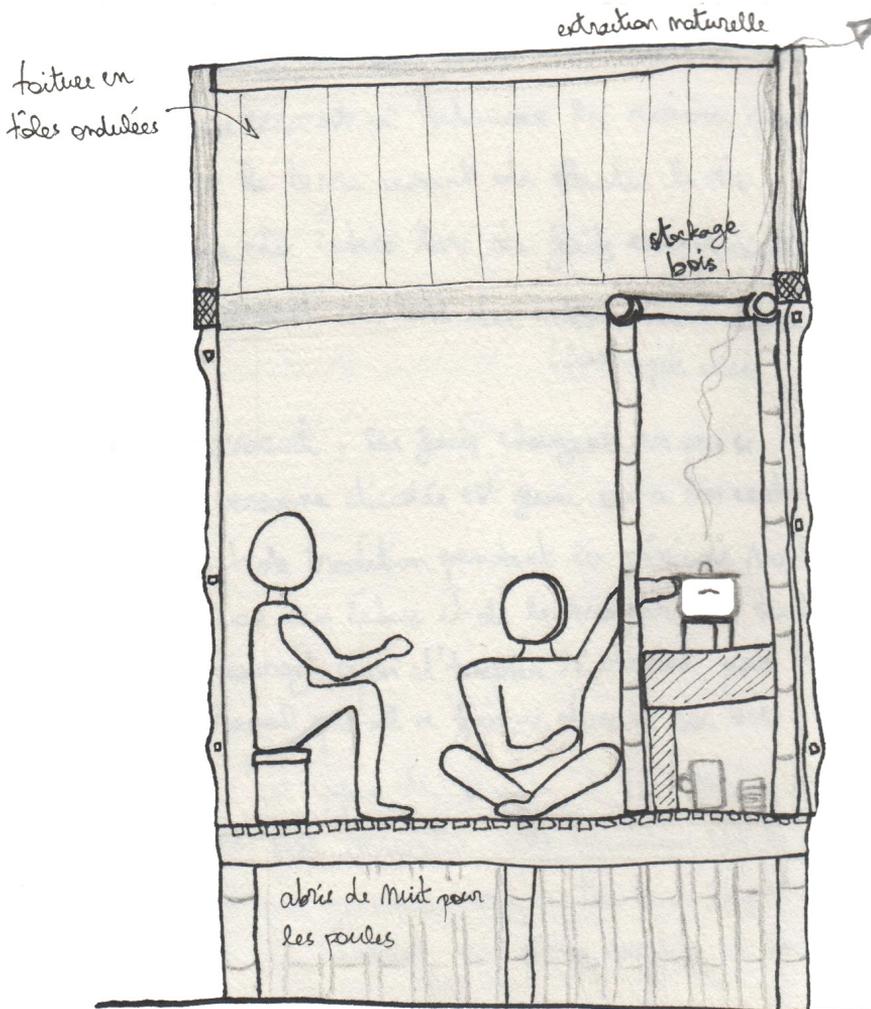


Figure 6 : Croquis d'une coupe dans une case servant de cuisine

Comme l'expliquent Kluchohn et Strodtbeck, la culture se définit par la manière de penser, de sentir et de réagir d'un groupe ; autrement dit, l'analyser se révèle un travail fastidieux. Il est alors nécessaire de sélectionner certains thèmes sociaux pour l'étudier de manière logique et ordonnée.

Ici, quatre thèmes ont été choisis :

- Rites, croyances et religions
- Espaces sexués, distinction des genres
- Liens de parenté
- Question du temps

Cette décision s'est prise suite aux lectures de travaux de plusieurs spécialistes. En effet, ces domaines sont des champs d'investigation récurrents dans la recherche.

C'est également l'observation des habitants dans leur quotidien, lors du voyage, qui a permis de révéler que ces thèmes constituent la base de leur mode de vie et de leur façon d'agir.

Ces quatre facteurs socioculturels sont liés à l'espace et le caractérisent. C'est pourquoi on retrouve un cinquième chapitre intitulé synthèse sociospatiale. Elle sert à faire les liens entre les différentes thématiques et permet de mieux comprendre le mode d'habiter à Madagascar.

1. Rites, croyances et religions

“Les rites sont au cœur de la construction du lien social, professionnel et personnel. [...] Il faut faire l'effort de comprendre ce qui ne relève pas de notre sensibilité culturelle [...] en développant de nouvelles compétences, notamment l'apprentissage important du symbole.” (Bernard Fernandez et Zheng Lihua, 2008, cité dans le livre de Sauquet et Vielajus, 2014, p. 52)

Madagascar, appelée aussi l'île des esprits ou des ancêtres, porte bien ce surnom. Les habitants sont très pieux et croyants c'est pourquoi leur quotidien est rempli de gestes et d'actions liés à cela.

Rappelons dans un premier temps, par les paroles de Michel Sauquet et Martin Vielajus dans leur livre “L'intelligence interculturelle”, la signification de ces termes ayant des liens communs mais dont les nuances sont importantes à distinguer :

– la religion, comme système d'attachement à des éléments sacrés et de foi en une ou plusieurs divinités (les religions chrétiennes, l'islam, le judaïsme, l'hindouisme, l'animisme, etc.).

– la croyance, mot qui peut désigner une croyance religieuse, mais pas uniquement. Notons que le terme reste souvent prononcé avec distance, condescendance ou scepticisme, et avec son cortège de connotations : superstition, crédulité, pensée magique, sorts... La distinction avec la religion est d'autant plus importante à souligner que l'on attribue souvent au religieux des pratiques et des comportements qui sont liés à des croyances d'une nature (traditionnelle) différente.

– le rite, étant un ensemble d'usages définis par la tradition³ et la coutume⁴ (et non par la loi). Les rites se caractérisent par des actes répétitifs, codifiés et souvent chargés de symboles. Ils sont très loin de ne concerner que la sphère religieuse, même si le sociologue Émile Durkheim fait observer que le rituel profane suit des règles analogues à celles du rituel religieux [...] et qu'il a finalement la même fonction de célébration de sentiments collectifs ou d'intégration des individus dans la vie sociale.”

3 La tradition correspond à une manière d'agir ou de penser transmise depuis des générations à l'intérieur d'un groupe. Mais aussi regroupe un ensemble de légendes, de faits, de doctrines, d'opinions, de coutumes, d'usages, etc., transmis oralement sur un long espace de temps. (définition du Larousse)

4 La coutume se définit par la manière d'agir établie par l'usage chez un peuple, dans un groupe social. (définition du Larousse)

Parmi toutes les croyances auxquelles adhèrent les Malgaches, la continuité de quelque chose après la mort représente une des plus importantes. En effet, ils voient la mort comme une étape de la vie parmi d'autres. "Ceux qui sont partis n'ont qu'une avance de temps car la route est commune" (proverbe barin). Ils pensent que le corps se transforme en un esprit pour protéger les survivants et de cette manière, se sentent toujours proches d'eux. Un de leurs proverbes dit d'ailleurs : "les morts ne sont pas morts" (*Tsy maty ny maty**). Les actions du quotidien sont guidées par cette conviction. À titre d'exemple, il ne faut pas balayer le soir et jeter les poussières dehors sinon, on pourrait chasser un esprit dehors par inadvertance. On ne peut pas savoir s'il s'agit d'un bon ou mauvais esprit donc, dans le doute, on laisse le tas de crasses dans un coin de la maison. Parfois, on retrouve même dans certaines habitations un trou au sol au milieu de la pièce prévue pour évacuer les saletés et ainsi, ne jamais risquer de vexer un esprit.

Les animaux endémiques du pays sont aussi souvent associés à des esprits mais ces certitudes ont tendance à s'atténuer au fil des années. Les caméléons étaient considérés comme la réincarnation d'ancêtres car ils ont la faculté de regarder vers l'avant (futur) et vers l'arrière (passé). Les lémuriers étaient perçus comme les gardiens du massif et on en avait peur, on les prenait pour des revenants.

Une partie des individus malgaches est effrayée par cette foi, régie par des *fadys** (interdits instaurés par les ancêtres) mais cela n'enlève rien à leur profond respect envers leurs aînés.

1.1. Rites de l'enterrement et du retournement des os : *Famadihana**

Lorsqu'une personne décède, son âge a une grande importance. Les traditions qui accompagnent la mort de quelqu'un sont d'autant plus essentielles à respecter que le défunt est âgé. Pendant la période mortuaire, il est de coutume de tuer un zébu et de le manger avec la famille et l'entourage afin d'honorer le défunt, pour tout le travail qu'il a fourni dans sa vie. S'il s'agit d'un enfant ou d'un jeune adulte, la tradition s'applique avec plus de souplesse car le jeune n'est pas reconnu avec autant d'importance et a accompli moins de choses de son vivant.

L'enterrement consiste, comme son nom l'indique, à ensevelir les os dans la terre. Ceux-ci sont rassemblés et protégés par des *lambas**, tissus nobles faisant office de linceuls, et sont directement en contact avec le sol, sans l'intermédiaire d'un cercueil.



Figure 7 : Dépouille protégée par des *lambas* prête à être enterrée

Autour de cet acte se déroulent plusieurs jours de célébrations. Les enfants du décédé se doivent de trouver l'argent nécessaire pour l'achat d'un zébu – dans le cas où ils n'en posséderaient pas –, sinon, cela est vécu comme un déshonneur pour le mort et la famille.

De plus, ils ne sont pas les seuls à payer les frais : chaque personne venant à la cérémonie amène "sa part" : de l'argent ou quelque chose pour les repas qui auront lieu pendant et après la période funéraire.

La famille se procure au magasin le nécessaire pour l'assemblée (riz, café, ...) et toutes les dépenses sont notées dans un carnet. On y renseigne aussi la participation de chacun afin d'éviter les malentendus. La personne responsable du carnet est aussi responsable de l'argent récolté et est désignée par la famille. Si le carnet ou de l'argent venait à disparaître, ce serait à la gérante de celui-ci d'en assumer les conséquences.

Une fois l'enterrement passé, la famille fait les comptes, règle les dettes au magasin et paye le zébu. En général, l'argent récolté suffit à payer les frais totaux mais s'il manque de l'argent, c'est aux enfants – éventuellement la famille – d'assumer le déficit.

Environ cinq ans après l'inhumation, a lieu le retournement des os, appelé aussi le *famadihana*. Ce rite consiste à retrouver la dépouille dans la terre et à changer les lambas sales par des nouveaux. Les ossements sitôt reveloppés passent de bras en bras sur le rythme des danses et chants célébrés.

Après cette journée, le défunt est placé dans un cercueil qui est lui-même remis dans

un petit caveau. Toute la famille et les invités se rassemblent à nouveau pour faire la fête et partager un grand repas où un zébu est encore une fois sacrifié. Le crâne de l'animal est planté sur un *fandambanambato** : un poteau à pointe sur lequel on retrouve l'ensemble des crânes de zébus des aïeux. Il s'apparente à un totem sacré et est placé à l'entrée du cimetière, lieu de recueillement.

Cette célébration "a un triple objet : elle doit donner aux restes du défunt la sépulture définitive, assurer à son âme le repos et l'accès au pays des morts, enfin, relever les survivants de l'obligation du deuil". (Hertz, 1928, p. 6)

Le délai entre l'enterrement et le retournement des os est assez particulier. L'épouse du/de la décédé(e) se doit de rester dans la maison conjugale. Il/elle doit attendre la cérémonie pour décider de rester, de déménager ou de retourner vivre où il/elle a grandi. Il faut aussi attendre ce délai pour le partage des biens qui s'effectue de manière équitable avec un juge. Le/la conjoint(e) doit aussi attendre qu'après le *famadihana*, les frères ou la famille donnent leur bénédiction stipulant que le/la veuf/ve est de nouveau libre de fréquenter d'autres personnes et d'avoir des relations.

Contrairement à chez nous, les cimetières ne sont pas implantés dans les villages, près des églises ou aux abords. Ils sont retirés, loin de tout. Comme si la présence des ancêtres était trop forte ou trop sacrée que pour y vivre à proximité. Le chemin pour y accéder est généralement semé de racines, marécages et rivières. Ce "périple" permet sans doute de se retrouver avec soi-même, changer d'état d'esprit et être prêt à communier avec le monde de l'au-delà.



Figure 8 : Cimetière familial à Mahalevona

Il faut aussi noter qu'il est de coutume que le corps soit enterré dans le cimetière du père. Les époux sont donc séparés à la mort. Un cimetière rassemble ainsi les gens de la même famille, et non d'un même village, comme c'est le cas dans notre culture.

Pour entrer dans un cimetière, il faut attendre la venue du gardien. On ne peut pas s'y rendre seul sans prévenir. Une fois le gardien arrivé, il demande de le suivre et fait un discours devant le totem à l'entrée ou devant les cercueils, en fonction du cimetière. Ce discours est adressé aux ancêtres, pour expliquer les raisons de leur venue et les personnes présentes pour rendre visite. La famille s'agenouille en signe de paix et de respect pendant que l'homme parle. Il remplit ensuite un verre de *betsabetsa**, ou *toaka gasy** (rhums locaux), dont les anciens raffolent de leur vivant. Ce verre est pour eux, comme un cadeau. Le verre ne reste pas rempli jusqu'à la prochaine visite car il est comparable à un connecteur entre les deux mondes. Il faut impérativement le vider en partant sinon quelqu'un de malveillant pourrait aller parler aux aïeux au nom des derniers visiteurs. Le gardien, au moment de partir, refait un discours pour expliquer que c'est le moment d'y aller, et vide le verre devant tout le monde, pour montrer sa bonne foi. Il arrive aussi que la parole soit laissée à un aîné voulant faire un discours à son tour, pour les morts et les vivants, "comme une mise en scène rituelle de la parole". (Pacaud, 2001, p. 77)

Avant cela, les descendants en profitent pour délivrer des messages d'amour à leurs proches disparus. Ils parlent aussi de ce qu'il se passe dans leur vie et les rassurent. Lorsque des hommes suffisamment forts font partie de l'expédition, ils ouvrent le caveau pour accéder au cercueil. On peut y déposer d'autres habits ou même de l'argent, mais on ne prend plus le linceul dans les bras. On dispose les tissus comme des couvertures supplémentaires pour que le mort soit en paix. Cet usage proviendrait d'une légende où une femme a vu un esprit se plaindre d'avoir froid.

Pendant ce temps, les autres personnes partagent un verre. C'est la personne demandant l'expédition qui achète les boissons pour remercier les autres d'avoir donné de leur temps et d'être venus.

Les Malgaches ne vivent pas ce moment comme quelque chose de triste mais semblent plutôt émus ou nostalgiques. Toutefois une bonne ambiance règne car c'est l'occasion de se retrouver en famille. Il est d'ailleurs courant qu'après ce voyage, tous les proches, même ceux qui n'auraient pas eu l'occasion d'aller au cimetière, se rassemblent chez un aîné pour partager le repas.

1.2. Arbres et éléments sacrés

On trouve dans des lieux publics des symboles de croyance comme certains arbres considérés comme sacrés et capables d'exaucer les vœux. Les Malgaches viennent y déposer un objet de valeur, de l'argent, ou encore quelque chose qui représente leur souhait. On voit souvent des stylos plantés dans le sol, par exemple, signe que des étudiants espèrent un petit coup de pouce pour réussir leurs examens. Ces arbres peuvent s'apparenter aux fontaines que l'on voit en Europe, dans lesquelles on lance une pièce contre un vœu.

Lorsque le vœu se réalise, on fête "le *tsikafara** : cérémonie effectuée par la population de la zone concernée, quand un vœu exprimé auprès des ancêtres ou d'un endroit quelconque sacré se réalise, tel que : obtenir des enfants, constater une grande amélioration notable du niveau de vie, obtenir une récolte exceptionnelle ou être rétabli d'une maladie grave, etc. Cette cérémonie est fonction des vœux prononcés par la personne concernée pour déterminer les genres d'offrandes : zébu, argent, miel, ou alcool... à l'endroit où les vœux ont été prononcés." (PCD Foulpointe 2017-2021, p.46)

Ce genre de symbole est considéré comme très puissant et il est mal vu de vouloir en posséder un chez soi. On juge son propriétaire comme quelqu'un de mal intentionné, voire de sorcier.



Figure 9 : Arbre sacré dans le Fort Manda à Foulpointe

1.3. Religions

Outre les croyances liées aux ancêtres, on observe une multitude de religions dans tout le pays. Une majorité tend vers le christianisme, environ 41 % : catholiques et protestants en nombres équivalents. Concentrée essentiellement au Nord et Nord-Ouest selon les dirigeants musulmans, on retrouve notamment la communauté islamique, qui représente approximativement 15 % et qui attirerait de plus en plus de fidèles. L'anglicanisme, l'hindouisme et le judaïsme sont également représentés mais dans un moindre pourcentage. Les pratiquants associent souvent leur religion avec les croyances locales.

36

Les Malgaches sont très pieux. En ville comme à la brousse, les lieux de culte sont remplis aux moments des prières et chacun revêt ses plus beaux habits. Malgré la pauvreté, les offrandes sont abondantes (riz ou argent).

Comme à l'île de la Réunion, cette multicroyance cohabite en harmonie. En 2010, Atlasocio relevait le taux d'hostilités sociales relatif aux religions à 0,4 %. Peut-être cela s'explique-t-il car les différentes religions rassemblent chacune un grand nombre de partisans ; ou alors, parce que les Malgaches sont naturellement avenants avec les autres. Le fait est qu'ils viennent toujours en aide à leur prochain, peu importe la religion de celui-ci ou même la raison du problème.

2. Espaces sexués, distinction des genres :

La place respective de la femme et de l'homme dans la société constitue une des autres facettes composant une culture. Klaus Hamberger, ethnologue africaniste, a d'ailleurs défini au fil de ses expéditions, un modèle d'occupation différencié de l'espace caractérisé par des usages sociaux d'une grande variété ; y compris la distinction des genres.

Ses recherches l'ont mené à considérer – comme bien d'autres ainsi que Bourdieu lors de ses essais sur la société kabyle — les espaces comme sexués.

Selon lui, il faut considérer le genre comme une réalité physique/matérielle qui ne serait pas réduite à l'anatomie du corps mais aussi aux techniques de son usage, à son ancrage dans un système d'habitation ou à ses interactions avec l'environnement.

Il y a une série de polarités qui révèlent un caractère sexué (la différence gauche/droite ou bas/haut peut être perçue comme une différence sexuée) mais elles sont très variables d'une société à l'autre.

2.1. Lieux masculins / lieux féminins

Il existe pourtant une dichotomie spatiale commune à toutes les sociétés : la dichotomie intérieur/extérieur. Partout et à toutes les échelles, on peut constater que les hommes sont plus orientés vers l'extérieur et les femmes vers l'intérieur. Ainsi, si l'on croise un groupe à l'extérieur, on saluera l'homme en premier alors que si l'on se rencontre à l'intérieur de la maison, on saluera la femme en premier. Ce n'est pas une ségrégation stricte, c'est un principe général et le profil varie considérablement d'une société à l'autre. Mais il est rare que la polarité s'efface totalement et nulle part, elle ne s'inverse.

Cette polarité admet de grandes variétés en ce qui concerne la forme qu'elle prend ainsi que la force avec laquelle elle s'impose. On peut retrouver une polarisation poussée à l'extrême – où la femme est fortement enfermée — dans les couches de population les plus aisées (bourgeoisie du dix-neuvième siècle par exemple) et a contrario, cette distinction des sexes peut être extrêmement réduite dans des sociétés plus nomades (société de chasseurs-cueilleurs). Un changement dans la morphologie physique de l'espace social peut donc avoir un impact immédiat sur le rapport du genre. Christine Zoé Naré, anthropologue au Sénégal, affirme dans ce sens que "la

connotation attachée à un rôle et donc à un statut peut évoluer car elle n'obéit qu'à une seule logique, celle du système social dans lequel elle est définie". (C. Zoé Naré, cité dans le livre de Sauquet et Vielajus, 2014, p. 217).

Ce contraste n'est pas fixe et se transforme au cours du cycle de la vie. En effet, la polarité est peu développée pendant l'enfance alors qu'elle est à son maximum à la puberté et après le mariage pour enfin s'effacer de nouveau en vieillissant.

En simplifiant, on peut donc remarquer qu'une activité qui nous apparaît comme plus adaptée pour des femmes peut justement correspondre dans une autre société, à une activité plus masculine.

La récolte du bois, par exemple, est une tâche attribuée aux femmes à Madagascar ; alors que dans nos pays industrialisés, c'est en général un boulot que l'on attribue plus facilement aux hommes.

Une fois sur l'île, il est frappant de remarquer comme les espaces sont sexués sur certains points. Lorsque vous passez la journée dans une habitation ou parcelle privée, beaucoup de gens vont circuler, passer dire bonjour, amener quelque chose mais ces personnes sont pour ainsi dire toujours des femmes. Elles gèrent la maison et les tâches qui en découlent : nettoyer, laver le linge, cuisiner, etc. Lorsqu'elles payent pour des services s'y rapportant, ce sont toujours des femmes qui effectuent ce genre de charges.



Figure 10 : Femmes en train de préparer le dîner pour toute la famille



Figure 11 : Hommes en train de vendre et marchander dans la rue

Alors qu'elles sont sans cesse dans un mouvement continu dynamique, les hommes ont tendance, dans leur boulot comme en dehors, à être à l'arrêt ou en attente. Ils restent rarement à la maison. Même lorsqu'ils ne travaillent pas, ils sont souvent entre hommes dans la rue, dans un café ou dans une pièce séparée des femmes. "On est fondé à dire que la femme est enfermée dans la maison que si l'on observe simultanément que l'homme en est exclu, au moins le jour [...] Celui qui demeure trop à la maison pendant le jour est suspect ou ridicule : c'est l'homme de la maison, comme on dit du gêneur qui reste parmi les femmes et qui couve la maison comme une poule dans son nid. L'homme qui se respecte doit se donner à voir, se placer sans cesse sous le regard des autres, les affronter, faire face. Il est l'homme parmi les hommes." (Bourdieu, 1972, p. 69-70)

Hormis dans le secteur tertiaire où la mixité est présente, ils ont des métiers plus manuels et nécessitant de la force physique. On peut citer dans les métiers les plus courants : pêcheur, ouvrier, conducteur de *pousse-pousse**, *tik-tik** ou *taxi-brousse**, employé sur un bateau, etc. Leur métier ne leur permet pas toujours de rentrer chez eux quotidiennement. Lorsqu'ils travaillent sur chantier ou sur un bateau, ils dorment sur place, par exemple.

Dans "Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle" de Bourdieu, il est expliqué que la maison est considérée comme un espace

sacré où les hommes extérieurs ne sont pas les bienvenus : “Considérée dans son rapport avec le monde extérieur, monde proprement masculin de la vie publique et du travail agricole, la maison, univers des femmes, monde de l’intimité et du secret, est haram, c’est-à-dire à la fois sacrée et illicite pour tout homme qui n’en fait pas partie. [...] Toute violation de l’espace sacré prend dès lors la signification sociale d’un sacrilège”. Cet aspect se retrouve aussi à Madagascar mais pas avec une telle ampleur. Les hommes n’ont pas l’habitude de pénétrer à l’intérieur de la bâtisse sans une bonne raison ou sans que le mari soit là et ne le demande. Et dans ce cas, la femme se retire généralement de la pièce, à moins que ce soit un couple qui vienne rendre visite. Mais là encore, les deux épouses auront tendance à quitter les lieux assez rapidement pour se retrouver entre elles uniquement. Toutefois, contrairement à la culture étudiée par Bourdieu, on ne considère pas cela comme une invasion de l’espace sacré. Sauf pour l’acte de tromper qui est considéré comme tel lorsque l’épouse entretient une liaison avec son amant sous le toit conjugal.

Dans le milieu rural, les métiers sont essentiellement liés à l’agriculture. Les deux genres travaillent ensemble dans ce domaine mais chacun avec des tâches plus ou moins attribuées. L’homme s’occupe davantage de l’élevage de zébus et d’animaux, de labourer les rizières, récolter le riz, la vanille, le café, etc. Alors que la femme s’attellera à planter le riz, faire sécher les récoltes à domicile, cuisiner pour revendre ainsi que toutes les tâches liées au logis.

2.2. Indépendance de la femme au sein du foyer ?

Les femmes ont une forte présence dans la société malgache car en plus du fait que la famille fonctionne sous un système matriarcal, les femmes gèrent l’essentiel de la “sphère privée”. Du coup, cette présence se matérialise dans l’architecture. On retrouve de manière récurrente des petites échoppes le long des rues, accolées aux maisons. Ces commerces se réduisant à une pièce unique, souvent exigus, sont pourvus d’une large ouverture côté rue et sont généralement accompagnés d’un grillage permettant la vue des produits mais empêchant les vols. Ce système a été réfléchi pour que les femmes puissent vaquer à leurs occupations la journée tout en tenant le commerce à distance. En effet, lorsqu’un client se présente à la grille, il appelle la propriétaire des lieux en criant : “*Ode ?**” qui pourrait se traduire par : “est-ce qu’il y a quelqu’un ?” et la commerçante répond : “*Ode !**” qui veut alors dire : “Oui, j’arrive”. Lorsqu’elle ne possède pas de boutique à domicile, la gente féminine travaille en proposant des prestations semblables à ce qu’elle pourrait fournir à



Figure 12 : Echoppe d'une maison à Tamatave

sa famille : aide ménagère, vendeuse dans une échoppe au marché, ou encore en préparant des mets afin de les vendre le long des routes.

Elle s'occupe aussi des enfants et de leur éducation mais n'est d'ordinaire pas mère au foyer et trouve toujours de quoi gagner de l'argent en plus du revenu du compagnon.

On peut donc dire que les femmes malgaches sont fort indépendantes. Certaines vont jusqu'à affirmer que si elles venaient à perdre leur conjoint, leur vie ne se trouverait pas fort changée.

Cependant, malgré la multitude de tâches qu'elles assument et la capacité de se débrouiller seules financièrement, elles quittent rarement leur mari. Pourtant, les tromperies sont monnaie courante de la part du conjoint. Souvent, la femme est au courant mais préfère s'abstenir de réactions pour éviter de perdre ce qu'elle possède (son mari, un revenu supplémentaire, sa réputation,...). Elle n'approuve pas cela mais choisit de fermer les yeux. La société voit par contre d'un très mauvais œil lorsque c'est la femme qui commet l'adultère. D'autant plus si c'est chez elle. On peut presque parler du sacrilège social, comme l'appelait Bourdieu, l'épouse salit sa maison et son honneur.

3. Liens de parenté

La famille est considérée comme un pilier dans la vie d'un Malgache. Le cadre est bien plus large mais simple, cependant, que pour la définition d'une famille européenne moderne. La preuve est d'ailleurs dans leur langage : il n'existe pas de mot pour parler de beau-frère, demi-sœur, filleul, etc. Un frère/une sœur englobe les personnes de la même tranche d'âge et dont on se sent proche depuis des années. Cela veut dire qu'en plus des liens du sang qui correspondent au sens commun du mot famille pour nous, les rapports suffisamment puissants (confiance, entraide) entre deux personnes suffisent pour qu'ils se considèrent de la même famille. Dans ce sens, l'ex-mari d'une sœur, par exemple, reste un frère aux yeux de la belle-famille, même après un divorce.

44

Il en va de même pour les cousin(e)s. Cette dénomination est utilisée au moins jusqu'au troisième degré. Le cercle familial englobe ainsi la lignée jusqu'aux arrière-grands-parents, voire plus.

La qualification de tonton/tante est aussi particulière puisqu'elle convient aux personnes dont on se sent proche, que l'on apprécie mais ce terme désigne une relation moins intense que pour quelqu'un qu'on pourrait appeler frère.

“La famille crée la société à son image” disait Frédéric Le Play, sociologue, ingénieur et réformateur social du dix-neuvième siècle. Celui-ci va abandonner l'approche universaliste où il n'existe qu'une forme familiale, au profit d'une approche différentielle : il s'intéresse aux aspects définissant ainsi plusieurs systèmes familiaux. Depuis, cette analyse s'est poursuivie et s'est ajustée, notamment avec le travail d'Emmanuel Todd, historien, anthropologue et démographe. Selon Todd, les systèmes familiaux détermineraient l'orientation vers certaines idéologies, choix et systèmes politiques ou religieux. Il a défini plusieurs critères permettant de classer et de définir des typologies familiales. Bien qu'il n'ait pas travaillé sur la population concernée dans ce mémoire, il est intéressant de savoir sur quels paramètres il se base dans ses travaux, pour l'analyse de celle-ci.

3.1. Exogamie (ou endogamie)

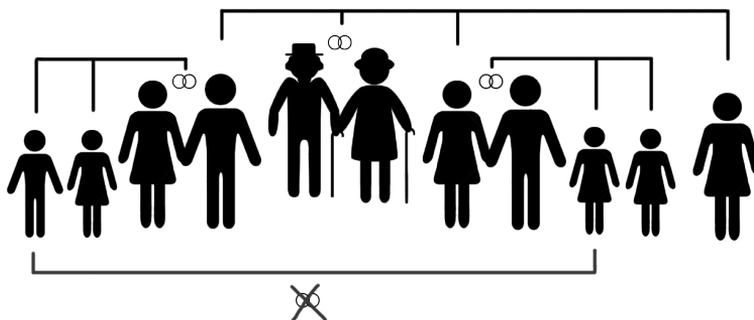


Figure 13 : Schéma expliquant la relation d'inceste mal vue

Todd a ajouté le critère exo- ou endogamique qui est, selon lui, un oubli impardonnable de la part de Le Play. Il explique que : “la typologie de Le Play, élaborée pour l’analyse d’un seul continent, l’Europe, est incomplète. Elle passe à côté d’un aspect essentiel du système familial, dont l’observation est devenue pour les ethnologues une véritable procédure de routine : le caractère exo- ou endogamique du mariage, c’est-à-dire l’existence de normes plus ou moins fortes concernant le choix du conjoint, qui peut se faire à l’extérieur ou à l’intérieur du groupe familial.”

Pour la culture étudiée, on se trouve dans un système exogame. C’est-à-dire que les unions n’ont pas lieu dans le même cercle familial, bien qu’ici, il soit très large. Comme dans beaucoup d’autres pays, l’inceste est un tabou et est considéré comme un outrage.

3.2. Féminité (ou masculinité)



Figure 14 : Schéma indiquant un système matriarcal

La liste des critères a aussi été complétée par celui des valeurs de masculinité/féminité, qui implique l'autorité de la mère dans le noyau familial.

En ce qui concerne l'autorité de la maman à Madagascar, elle est bien présente puisqu'on est ici dans un système matriarcal. Comme déjà expliqué dans le chapitre sur les espaces sexués, la femme a une importance considérable au niveau familial. La preuve en est par le simple fait que quand une femme devient mère, on ne l'appelle plus par son prénom mais comme "maman de ... (prénom de son enfant)". La femme devient ainsi surtout une mère, et c'est ce qui prime pour la caractériser.

La majorité des mères de nouveau-nés sont d'ailleurs très jeunes : 44,2 % des naissances enregistrées sont issues des mères âgées de 15 à 24 ans et 0,3 % de mères ont moins de 15 ans⁵. Ce qui démontre que dans leur société, il est capital pour la femme de jouer ce rôle.

Ainsi, les femmes qui n'ont pas d'enfants sont souvent très proches de leurs neveux, car il est rare que ce soit leur choix de ne pas enfanter. Ce lien est si fort qu'il est courant que l'éducation se fasse aussi en partie par les tantes. Les enfants y séjournent régulièrement et reçoivent beaucoup d'amour. Au point même qu'on les appelle "maman de..." comme la vraie mère biologique. Ce qui amène parfois à des discussions difficilement compréhensibles pour des personnes qui n'ont pas l'habitude de ces usages.

⁵ Statistiques des faits d'état civil de la CUA n° 005 – Décembre 2016 <https://www.instat.mg/category/population/>.

3.3. Égalité (ou inégalité)

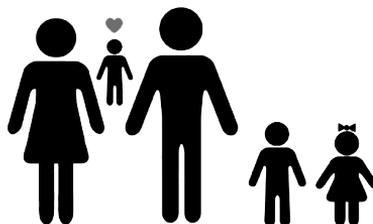


Figure 15 : Schéma indiquant une inégalité dans la fraterie, valorisant le cadet

Le terme d'égalité, déjà établi par Le Play, définit les rapports entre frères et sœurs. Lorsque l'on parle d'héritage, il est possible que les biens parentaux soient divisés entre les enfants, on est donc dans un système égalitaire, ou bien que le patrimoine soit indivisible et qu'il ne profite qu'à un seul, alors on parlera d'inégalité.

Comme expliqué dans le sous-chapitre précédent, la mère se fait appeler "maman de (nom de son enfant)". Lorsqu'il y a plusieurs descendants à charge du ménage, on nomme la maman par le prénom du cadet. Sauf dans le cas où les personnes côtoyant la mère ne connaîtraient pas ce dernier. Par cet aspect, on peut dire que le système n'est pas tout à fait égalitaire et que l'inégalité tend à mettre en avant le benjamin.

Cependant, lorsque l'on parle d'héritage comme dans le critère d'égalité de Le Play, les enfants se divisent les possessions à parts égales. On peut donc dire que le système est égalitaire dans la fraterie. Il peut toutefois y avoir des descendants recevant plus que d'autres s'ils se sont occupés davantage de leurs parents mais cela peut être décidé par les enfants eux-mêmes en fonction du mérite et arbitré par un juge.

3.4. Liberté ou autorité

Enfin, Le Play parlait aussi de liberté ou de sa négation quand on aborde les rapports parents/enfants (ou père/fils selon les termes de Le Play). Par exemple, si le garçon continue de vivre sous le même toit que ses parents après le mariage, on se retrouve dans un modèle autoritaire.

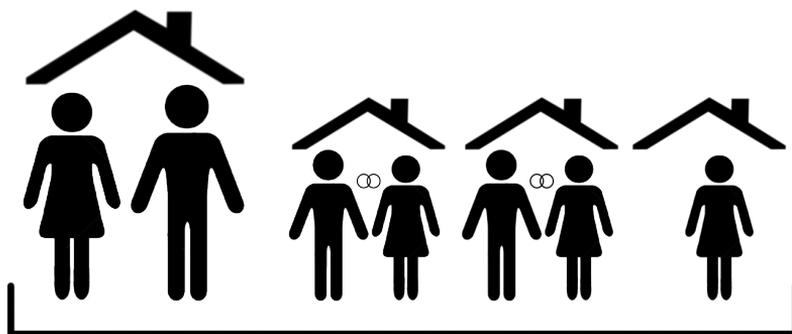


Figure 16 : Schéma représentant le système autoritaire dans le milieu rural

Pour ce critère, on fait face à des différences en fonction du type d'agglomération dans lequel le foyer malgache habite. Dans un village, les parents possèdent une parcelle familiale qu'ils se transmettent de génération en génération, pouvant contenir plusieurs maisonnettes. C'est la tradition, une fois adulte, de construire sa case sur la parcelle des aïeux.

Néanmoins la logique est différente si l'on est une fille ou un fils. Le fils va construire sa case comme la fille, sauf qu'une fois marié, celui-ci va accueillir sa femme et ses futurs descendants dans sa maison. La fille déménage donc chez son époux bien qu'elle ait sa propre case. Celle-ci est alors laissée inhabitée et peut servir pour des invités, par exemple. La fille construit sa case en sachant qu'elle la quittera un jour pour rejoindre sa belle-famille. Cela lui assure un toit dans le cas où le couple viendrait à se séparer car ce serait à elle de quitter le noyau familial. Ou lorsque l'époux décède en premier, la conjointe peut décider de rester ou de retourner sur la parcelle des parents, comme déjà expliqué dans le chapitre sur les rites et croyances. Dans ce sens, on peut parler de système autoritaire pour le mode de vie dans un village puisque le fils se doit de vivre sur la parcelle familiale et la fille, n'a d'autre choix que de rejoindre son mari. La seule ouverture de liberté se trouve dans la situation où la fille devient veuve et peut choisir entre deux lieux de vie, sauf que ceux-ci sont encore liés à la famille donc toujours dans un système autoritaire.

En ville, les enfants prennent leur envol une fois adultes et vont vivre ailleurs. On est dans un système de liberté. Par contre, il existe un lien particulier dans la fratrie qui leur permet de construire leur maison aussi sur la parcelle du frère ou de la sœur, si la place le permet. C'est surtout le cas pour les filles, afin de se protéger pour les mêmes circonstances expliquées au-dessus.

3.5. Structures familiales selon les critères de F. Le Play et E. Todd

D'après les critères observés ci-dessus, on peut conclure que deux sortes de familles développées par Todd se rapprochent des structures malgaches : l'une se rapportant au mode de vie en ville et l'autre à la campagne.

Au sein d'un village, on peut parler de famille communautaire exogame. Les critères définis par le créateur de la catégorie sont les suivants :

- Égalité des frères définie par les règles successorales ;
- Cohabitation des fils mariés et de leurs parents ;
- Pas de mariage entre les enfants de deux frères.

Alors que le mode d'habiter en ville est plutôt associé à la famille nucléaire égalitaire :

- Égalité des frères définie par les règles successorales ;
- Pas de cohabitation des enfants mariés et de leurs parents ;
- Pas de mariage entre les enfants de deux frères.

Le modèle individualiste de la ville s'apparente au système français. Il a d'ailleurs été élaboré là-bas ainsi qu'en Angleterre et s'est répandu dans le monde entier par la suite. Todd pense que son universalisation implique une hypothèse évolutionniste. Il reprend la pensée de Durkheim en disant de lui qu' : "il pousse plus loin que d'autres une idée latente du dix-neuvième siècle, celle d'une émergence progressive de l'individu, atome libéré des structures rigides de la société rurale traditionnelle, échappant à la famille large du passé [...]".

Todd explique aussi que l'exode rural sépare les générations et casse les noyaux familiaux complexes lorsqu'il s'agit du modèle communautaire exogame (et autoritaire). Ses constatations se confirment dans le cas de la région que j'ai pu observer car lorsque les enfants décident de quitter le village natal pour s'épanouir en ville, une certaine rupture avec la famille se crée, bien que l'attachement reste présent entre les membres du groupe.

Pour conclure sur les liens de parenté, il est intéressant de rappeler l'importance des liens qu'entretiennent les Malgaches avec leurs aînés. Ceux-ci sont mieux considérés grâce à leur vécu et leur sagesse, ce qui leur donne des avantages : comme lors du repas où les personnes les plus âgées se servent en premier et ont droit aux meilleurs morceaux de viande, et ce n'est qu'un exemple.

4. Question du temps

Un des autres facteurs définissant notre manière de vivre est la notion de temps. Hall, anthropologue et spécialiste de l'interculturel, nous en parle dans plusieurs de ces livres (*Le langage silencieux*, 1959 ; *La danse de la vie*, 1984). Selon lui, le temps est un élément culturel qui est en soi un langage structurant et organisant les activités.

4.1. Temps vécu/ temps perçu

La perception du temps varie selon de nombreux facteurs. On peut prendre l'exemple de l'âge qui influe sur la manière dont on perçoit le temps : plus on vieillit et plus il semble passer vite. Il y a aussi l'état de concentration dans lequel on se trouve : plus on sera absorbé dans notre travail, plus le temps nous semblera filer.

Ce discernement diffère aussi selon les cultures. "Rien ne se produit en dehors d'un cadre de temps donné. Chaque culture a ses propres cadres temporels à l'intérieur desquels fonctionnent des modèles qui lui sont particuliers." (Hall, 1984, p. 11) Un Belge n'aura pas les mêmes repères temporels qu'un Chinois ou un Sénégalais. Le Belge aura tendance à organiser sa journée selon un planning établi antérieurement alors que le Sénégalais aura une vision plus flexible de la même durée.

Le temps est un facteur de complication dans les rapports multiculturels car les visions liées à celui-ci peuvent varier considérablement.

4.2. Polychronie / Monochronie

Hall définit deux systèmes d'organisation liés au temps bien distincts : la monochronie et la polychronie. Ces deux termes sont opposés et définissent les extrêmes. Une culture ne reprend pas forcément l'intégralité des critères de l'une ou de l'autre catégorie.

Le modèle monochrome correspond à notre système, qui consiste à ne faire qu'une chose à la fois. On attache de l'importance au travail et aux procédures et on attribue un caractère sacré à l'organisation. Les relations professionnelles et personnelles sont bien séparées et les rapports avec autrui s'entretiennent avec une certaine retenue. Notre vie (sociale, professionnelle et même sexuelle) est généralement dominée par un horaire. Cela nous permet de compartimenter notre temps afin de nous concentrer sur une chose à la fois, sauf que cela induit un appauvrissement du contexte de la

communication interindividuelle. Par cela, on peut dire que l'on communique avec un contexte pauvre : l'essentiel des informations se trouve dans le message transmis. De plus, la conception du temps est linéaire et est considérée comme une réalité tangible : quelque chose que l'on peut gagner, perdre, gaspiller ou qui passe. Comme le dit l'adage : "le temps c'est de l'argent".

Par opposition, on retrouve le système polychrone où le temps est traité de façon moins concrète. Les individus perçoivent rarement le temps comme "perdu". Ils mettent davantage l'accent sur leur environnement humain auquel ils sont naturellement ouverts. Les relations qu'ils entretiennent sont l'essence de leur existence et ils n'ont pas pour habitude d'être seuls. Ils font plusieurs choses à la fois sans déterminer de priorité. Un programme fixe est donc difficile à établir, ce qui rend les individus monochrones nerveux : plongés dans une culture polychrone, ils ont l'impression que tout est confus.

Une autre raison de cette incompréhension est liée au contexte. Ici on parle de contexte riche : la gestuelle des mains, le ton de voix sont aussi importants, voire plus, que le langage à proprement parler. Les éléments qui entourent le message sont essentiels à la compréhension de celui-ci mais il faut les connaître pour pouvoir en saisir les subtilités.

Selon Hall, les Européens monochrones ont du mal à envisager que leur vision ne soit pas supérieure. Pourtant, si l'on veut tenter de comprendre une autre culture, il est indispensable de prendre conscience des différentes conceptions du temps existantes dans le monde mais aussi de comprendre le langage du temps du pays que l'on cherche à connaître.

4.3. Polychrone

À Madagascar, les individus vivent selon le modèle polychrone. Les liens interindividuels sont primordiaux pour eux. À un point tel que les relations de travail se fondent sur l'importance de ce lien, sur la confiance établie entre employeur et employé.

Les Malgaches ont l'habitude de réaliser plusieurs choses en même temps. Prenons l'exemple expliqué au chapitre III de la femme s'occupant de son petit commerce et en même temps des tâches quotidiennes. Cela fait partie de son mode de vie, de jongler entre son travail qui consiste à tenir la supérette, et simultanément, préparer le repas ou mettre sécher une lessive. Le client qui attend que la vendeuse revienne et encaisse son achat ne s'agace pas de devoir patienter car il vit selon les mêmes règles implicites.



Figure 17 : *Taxi-brousse* arrêté à une halte d'un village

Un autre exemple qui démontre très simplement la nuance entre les deux termes est le fonctionnement des transports en commun. Chez nous, un bus respecte un horaire précis. Les personnes voulant monter dedans vont attendre à l'arrêt, avec un peu d'avance, que celui-ci passe. Si personne n'est présent aux haltes, le bus continue sa route sans s'arrêter. A contrario, un *taxi-brousse** (qui pourrait s'apparenter à un minibus) ne partira jamais à vide. Bien qu'il se déplace suite à la demande de clients, il n'est jamais rempli uniquement par ces réservations. Il va alors faire le tour du village, plusieurs fois s'il le faut, jusqu'à ce que le véhicule soit complet. Ayant vécu cette expérience, je peux affirmer qu'il faut prendre le taxi avec suffisamment de temps d'avance pour atteindre le lieu d'arrivée à l'heure souhaitée car le moyen de transport (quel qu'il soit) arrive rarement au lieu de départ à l'heure convenue et celui-ci démarre systématiquement en retard. Bien que pour des individus monochrones, ce soit frustrant, la vision malgache du temps semble s'étirer comparée à la nôtre.

De plus, le trajet ne s'apparente pas à un simple aller-retour d'un point A à un point B. Durant le voyage, le chauffeur va stopper plusieurs fois le véhicule pour déposer des personnes à des arrêts intermédiaires. Ces pauses servent aux habitants des escales, à vendre leurs produits cultivés et cuisinés. Ainsi, les navetteurs peuvent combiner, en plus du trajet, la possibilité de faire des achats, de manger un repas, mais c'est surtout l'occasion d'entretenir ou de créer de nouvelles relations.

“Dans l’approche polychrone, les individus tendent à intégrer et à emboîter plus facilement des activités professionnelles et des activités “socioémotionnelles”. Ils tendent à mettre plus en avant le temps de la relation que le temps plus “artificiel” de la montre”, observent Michel Sauquet et Martin Vielajus (L’intelligence interculturelle, 2014). Leur devise nationale “*mora mora**” résume bien cette pensée. Elle se traduit par la lenteur (lentement, doucement), l’esprit de facilité ou encore de tranquillité. Et ces aspects correspondent à leur langage.

Bien qu’ils emploient couramment le français dans leurs conversations, le contexte de celles-ci est fort différent du nôtre. Tout d’abord, la langue s’emploie avec intonation. C’est une langue très expressive et remplie de racines de langues variées (malais, perse, arabe, javanais...) mais on peut vite être incompris si l’intonation n’est pas adéquate. Le vocabulaire de la langue est réduit, c’est donc le contexte autour de la conversation qui permet de saisir le sens de la phrase. L’analyse de leur langage confirme ainsi leur mode de vie polychrone et ce qui en découle.

Une autre caractéristique est le fait qu’ils vivent principalement dans le passé et le présent, ne tenant que peu compte du futur. Le passé a une place importante, comme expliqué précédemment. Ils accordent beaucoup d’attention aux traditions, à leurs ancêtres et à l’histoire de leur pays. Ils vivent le temps présent pleinement sans s’inquiéter de l’avenir. On le ressent dans leur lien avec la nature car ils vivent en fonction d’elle. Ils se lèvent quand il fait clair et cessent les activités quand la nuit tombe. Ils mangent surtout ce qu’ils récoltent, en fonction de la météo et reconstruisent les infrastructures détruites, si le mauvais temps frappe. Ils n’ont pas pour habitude de prévoir les choses à l’avance ou de se fixer des objectifs. On peut d’ailleurs constater qu’ils tirent profit des problèmes causés par la météo : lorsqu’une inondation bloque les routes, des habitants possédant une pirogue mettent à disposition leur bien en échange d’un peu d’argent. Ils créent ainsi un péage éphémère. Ou lorsque les habitations subissent de fortes pluies ou pire, la demande de main-d’oeuvre est abondante et cela crée de nouveaux emplois jusqu’aux prochaines intempéries.

5. Synthèse : dimension sociospatiale

“Si la manière dont les hommes aménagent l’espace qui les entoure est révélatrice de leur rapport à l’identité et à la culture, elle l’est aussi et surtout de leur système d’organisation sociale et politique.” (Michel Sauquet et Martin Vielajus, 2014)

5.1. Aménagement du logement et de ses alentours

54

L’habitation comporte toujours un espace extérieur accolé. Qu’il prenne la forme d’une terrasse, d’une cour ou d’une pergola, on retrouve systématiquement dans la disposition des lieux, un espace extérieur, même si l’endroit est très exigu.

Cela s’explique sans doute par le mode de vie qui se déroule en grande partie dehors. Pour le boulot, une partie de la cuisine, les sanitaires, quelques tâches ménagères et les courses, l’habitant doit sortir de la maison. Le Malgache ne stocke pas chez lui, il achète ce qu’il lui faut quand il en a besoin. C’est pour cette raison que dans toutes les villes, on retrouve un marché qui fonctionne quotidiennement. Ainsi, on achète tous les jours les produits frais pour les repas de la journée uniquement. On peut aussi remarquer que toutes les quantités, même des liquides comme de l’huile ou de l’alcool, s’achètent en doses “de capuchon de bouteille” ou en verre de vingt centilitres. Il n’achète que le strict minimum pour éviter de bloquer de l’argent dans du stock. Cela se justifie par le peu d’économie qu’il possède et qu’il ne veut pas placer dans de la nourriture, mais aussi comme expliqué au chapitre précédent, parce qu’il vit dans le présent et non dans un état de prévision.

Cependant, la façon de vivre tend à changer ces dernières années avec l’arrivée de gadgets (télévision, taque électrique, four,...) qui poussent le résident à rester vivre à l’intérieur.

L’espace extérieur privé a pourtant un usage capital : en plus du fait qu’il sert de prolongement au logis, il sert de zone d’accueil où les invités accèdent en premier lieu. Ceux-ci restent ou non dans cette zone en fonction des liens qu’ils entretiennent avec les propriétaires. Cette déduction est faite aussi suite à la constatation qu’il n’existe pas de hall ou de sas d’entrée dans l’agencement de l’habitat. La porte d’entrée est rarement déterminée et on rentre souvent directement dans le séjour, la cuisine ou même une chambre. En règle générale, chaque pièce possède sa porte donnant sur l’extérieur, comme une fenêtre chez nous. Faire entrer quelqu’un chez soi est donc synonyme de le faire entrer dans l’intimité du cocon familial.



Figure 18 : Marché quotidien de Maroantsetra

Enfin, l'espace extérieur privé semble servir de lieu intermédiaire entre l'espace féminin – la maison – et l'espace masculin – l'espace public –. C'est une "zone tampon" où les deux sexes peuvent cohabiter sans être mal à l'aise. L'homme qui pompe l'eau, matin et soir, pour ses patrons croise ainsi la femme qui aide la maîtresse de maison à faire la lessive, sans que cela ne semble étrange ou gênant.

5.2. Intimité au sein du noyau familial

L'intimité n'a pas le même sens pour un Malgache que pour un Belge. La zone privée pour nous, semble plutôt s'apparenter à une zone semi-privée voire semi-publique dans certains cas pour eux. La raison provient certainement du fait que les liens sont très puissants au sein de la famille, mais aussi qu'ils ont besoin d'entretenir les autres relations (amicales, professionnelles,...). Ils se sentent plus à l'aise en communauté que seuls. Cette caractéristique se dessine dans l'aménagement de l'habitat.

Tout d'abord, les pièces intérieures sont rarement séparées par des portes mais plutôt par des rideaux. L'isolement est donc visuel mais pas phonique.

Les enfants ont rarement l'occasion d'avoir une chambre individuelle, elle est souvent partagée par plusieurs. Il est aussi courant que les enfants dorment et vivent chez leurs cousins, en alternant entre les familles.

Il en est de même pour le couple : la chambre parentale n'est isolée que par des tentures et il arrive que le benjamin partage le lit conjugal également. Les membres de la famille n'ont jamais de zone de coulisse comparable à ce que l'on retrouve chez nous. Cela ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas mais juste que notre culture a plus de difficulté à les percevoir. Hall explique dans "La dimension cachée" que : "la perception de l'espace n'implique pas seulement ce qui peut être perçu mais aussi ce qui peut être éliminé. Selon les cultures, les individus apprennent dès l'enfance, et sans même le savoir, à éliminer ou à retenir avec attention des types d'information très différents. Une fois acquis, ces modèles perceptifs semblent fixés pour toute la vie. Ainsi, les Japonais qui disposent de toute une variété d'écrans visuels se contentent néanmoins parfaitement de murs de papier comme écrans acoustiques." (Hall, 1971, p. 65-66). En comparaison à l'exemple que donne Hall, les Malgaches semblent s'être accoutumés des voiles comparables à des barrières visuelles et donc, acoustiques aussi, comme des murs de papier au Japon.

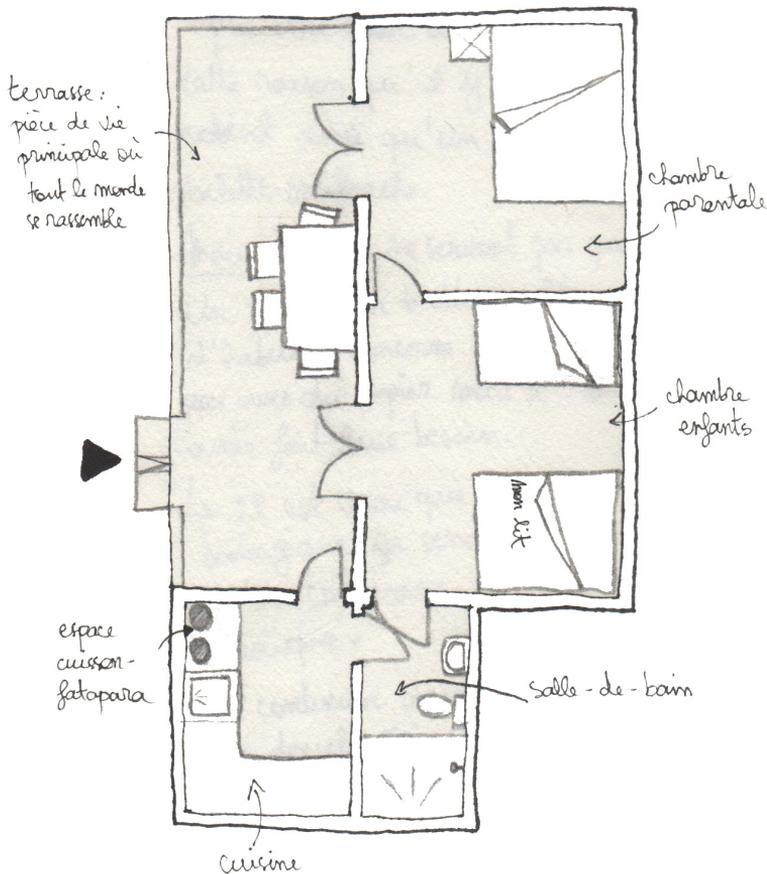


Figure 19 : Croquis d'aménagement d'une habitation pour touristes (mix entre plan traditionnel malgache et européen)

5.3. Intimité vis-à-vis des invités

En termes d'accueil, des différences notables existent entre l'hospitalité à la ville et au village. En ville, même les amis restent parfois à l'extérieur, surtout quand il fait bon, car c'est considéré comme une "pièce" supplémentaire et agréable du logis.

Alors que dans les petits patelins, même par jour de beau temps, on est presque systématiquement accueilli dans la case des habitants, bien qu'elle soit exigüe. Elle se compose pourtant uniquement de chambres car les sanitaires et la cuisine se trouvent à l'extérieur, dans les maisons traditionnelles. Lorsque l'on invite quelqu'un chez soi, on lui offre alors le lit comme fauteuil car c'est la meilleure place. Cela peut sembler dérangeant pour l'hôte, comme c'est le lieu dans lequel il dort, mais en réalité, c'est surtout une fierté, un moyen de montrer ce qu'il possède, ce qui n'aurait pas été possible sur la terrasse. Si on ne propose pas à l'invité de rentrer, ça veut tout simplement dire qu'il n'est pas le bienvenu ou que l'on se méfie de lui.

57

5.4. Intimité avec le voisinage

Le même schéma que pour les relations entre les membres d'une famille se répète vis-à-vis des voisins. Les habitations sont implantées à proximité immédiate l'une de l'autre – parfois quelques centimètres seulement – et il n'y a pas d'isolation acoustique puisque les ouvertures ne comportent pas de fenêtres. Tous les bruits du voisinage sont ainsi perceptibles et aucune conversation n'est réellement secrète. D'ailleurs leur manière de parler se reflète dans ce mode de vie puisque les Malgaches ont l'habitude de parler fort. S'ils chuchotent, c'est qu'ils ont quelque chose à cacher ou qu'ils parlent sur le dos de quelqu'un présent à proximité.

En ville, on peut observer des palissades entre les parcelles permettant de délimiter l'espace mais surtout de le rendre privé. Ce genre d'installations est rarement visible dans les villages. Le sol est accessible pour tous. Les villageois empruntent les chemins les plus courts, même si cela signifie qu'ils traversent des parcelles familiales. Le seul élément extérieur à caractère privatif est le soubassement prolongé sur un côté de la maison, qui crée une terrasse surélevée. C'est la différence de hauteur qui indique que son statut diffère du sol. Sauf que le terme privé ne définit pas le sens dans lequel on le connaît. Lorsqu'il pleut ou qu'il fait trop chaud, des voisins peuvent venir s'y abriter sans que le propriétaire ne s'offusque. Il en est de même lorsque certains, un peu curieux, veulent voir ce qui se passe à l'intérieur.

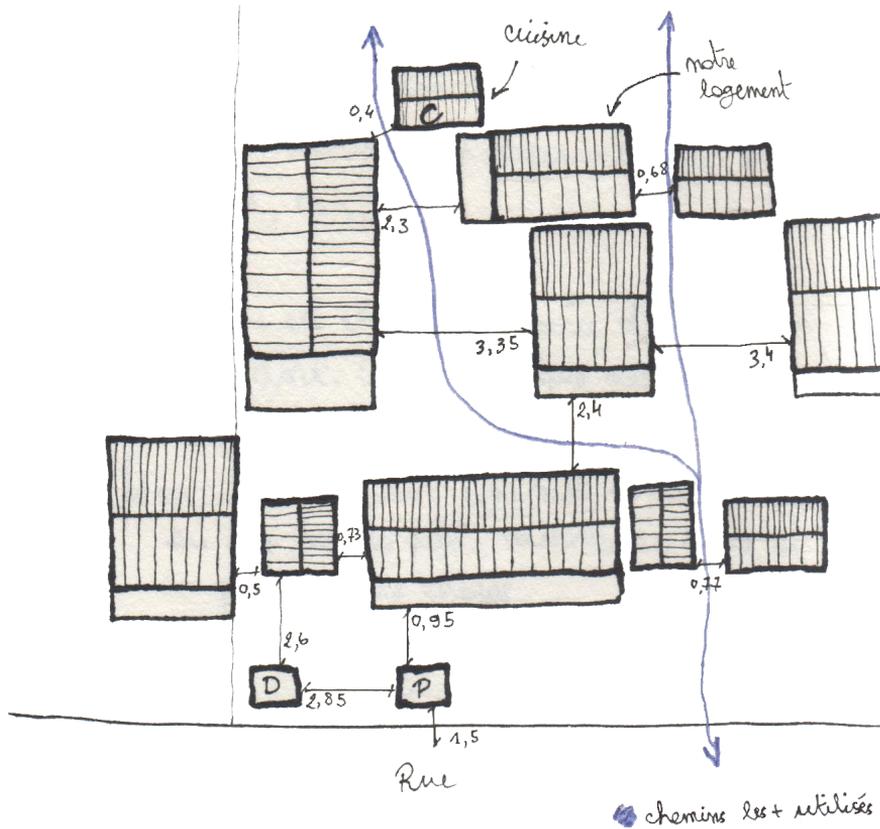


Figure 20 : Croquis d'implantation d'une parcelle familiale à Mahalevona

Les règles de bienséance que l'on utilise en Belgique diffèrent des leurs et parfois, leur comportement peut nous sembler grossier alors qu'il est dans la norme pour eux. De même que pour leur rapport avec les espaces de coulisse, la différence est considérable entre les deux cultures. "L'importance accordée aux espaces d'intimité dans les lieux de vie n'est pas uniquement une question de condition sociale, elle est aussi une ligne de différenciation forte entre les cultures. Ceci est souvent lié aux manières de vivre, qui incitent ou n'incitent pas à "mettre en commun" l'espace." (Michel Sauquet et Martin Vielajus, 2014, p. 114)

Partie II : Observation d'un scénario : construction d'une maison en dur à Foulpointe pour un couple *malagasy** / *vahaza**

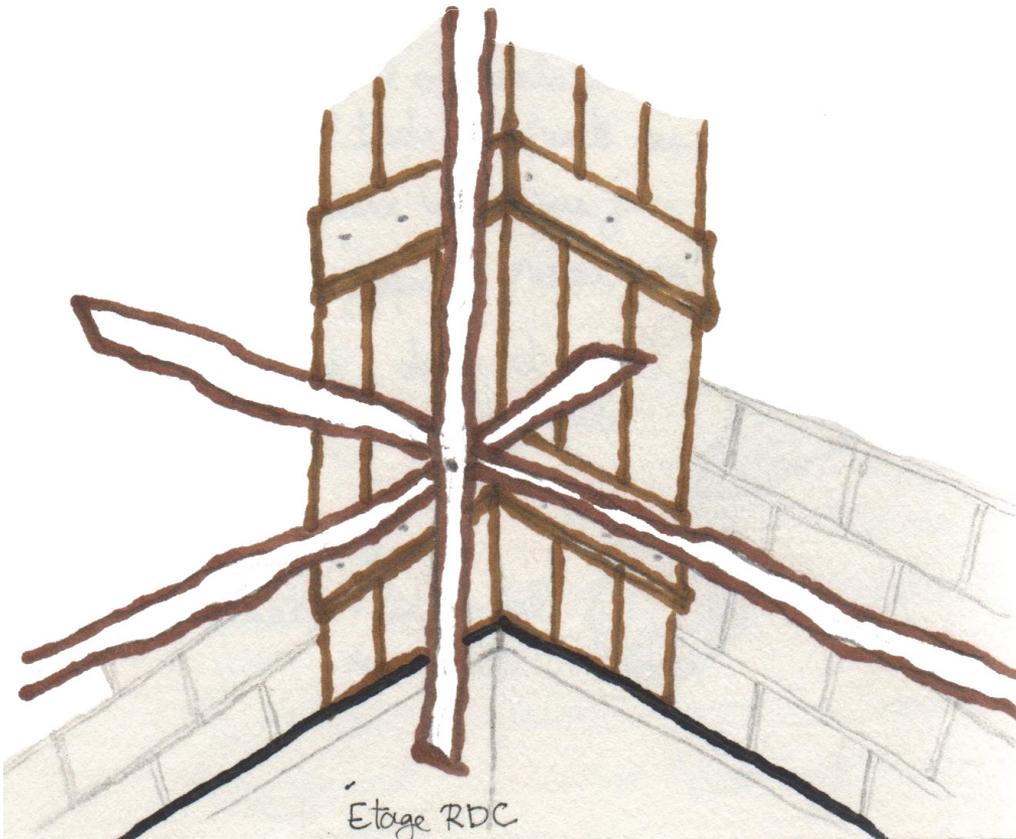


Figure 21 : Croquis d'un coffrage pour une colonne en béton coulé

Cette seconde partie se concentre sur l'observation d'un cas concret : l'envie de construire une habitation jusqu'à son aboutissement.

Les trois premiers chapitres abordent toutes les conditions et particularités à quoi on fait face lorsque l'on veut construire à Madagascar : les lois concernant l'acquisition du terrain, les étapes administratives pour être reconnu propriétaire et posséder le permis de construire, et enfin, les différents types de construction possibles.

Chaque sous-chapitre se compose d'une partie théorique. Vient ensuite un encadré expliquant la place du cas étudié face aux notions vues juste avant.

Le chapitre IV reprend le déroulement du chantier, de l'implantation à l'étape des finitions. On y observe les particularités liées au terrain et également celles induites par leur manière de construire.

Le chapitre V concerne ce que l'on nomme chez nous la pendaison de crémaillère. Autrement dit, la fête annonçant la fin du chantier.

Une dernière section fait le point sur l'ensemble des informations fournies tout au long de ce travail, par rapport à des actes qui semblent contradictoires et les possibles raisons de ces incompatibilités.

1. Variables liées à l'acquisition d'un terrain

Madagascar, étant une ancienne colonie française jusqu'en 1960, est régie par des lois fort similaires à celles rédigées en France. Celles-ci varient malgré tout selon certains critères.

1.1. Type d'acheteurs

62

Tout d'abord, selon les textes *malagasy* (malgaches), l'accession à la propriété d'un terrain dépend de la nationalité du demandeur. Pour les personnes de nationalité malgache de souche ou ayant été naturalisées malgaches depuis plus de 10 ans, la demande sera plus aisée. Un terrain pourra être obtenu par achat, par bail (simple ou emphytéotique) ou par titre précaire et révocable.

Par contre, pour un *vahaza* (étranger), il ne pourra obtenir qu'un bail simple ou emphytéotique (de 99 ans maximum). Ce qui veut dire qu'une personne ne possédant pas la nationalité malgache ne pourra posséder un terrain à Madagascar.

Cependant, il existe une exception : une personne étrangère aura la possibilité d'acheter un terrain à condition qu'elle soit opérateur économique. Elle devra présenter un programme d'investissement intéressant pour le pays afin de recevoir une autorisation d'acquérir un bien immobilier.

Cas étudié :

Le couple voulant bâtir est composé d'une femme *malagasy* et d'un homme de nationalité belge donc *vahaza*. L'homme n'est donc pas propriétaire, seule sa femme l'est selon la loi malgache.

1.2. Nature du terrain

Il faut aussi distinguer trois catégories de terrains. Les terrains domaniaux privés de l'État – ceux que l'on retrouve le plus couramment et qui appartiennent à l'État mais qui peuvent être cédés à un particulier – ; les domaines publics de l'État qui ne peuvent être cédés, et enfin, les terrains privés qui appartiennent à des particuliers.

1.2.1. Terrains privés domaniaux

La prospection de la propriété foncière est la première étape de la procédure. Réalisée par le Service Topographique, elle permet d'identifier le site. On peut ainsi élaborer le plan et le certificat juridique du terrain. Il faut ensuite s'acquitter des droits de mutation du droit d'enregistrement pour que la demande de terrain soit déposée auprès de la Section des Affaires Domaniales.

Les autorités administratives peuvent alors déterminer le prix de la propriété et ses modalités de cession. L'acte de vente ne sera délivré qu'une fois le montant fixé par l'État et réglé par le demandeur.

À Madagascar, il existe un souci récurrent de méconnaissance des lois et ce, surtout en ce qui concerne l'acquisition de biens immobiliers. En effet, la plupart des Malgaches pensent être propriétaires dus au fait qu'ils habitent sur un même terrain depuis des années, voire plusieurs générations. En réalité, ils sont nommés "propriétaires coutumiers". Cela veut dire que lorsqu'ils voudront vendre leur terrain, ils ne vendront non pas le droit de propriété, mais le droit de coutume : le fait d'entretenir le terrain, d'y planter, de construire une maison. Ils ne sont donc pas propriétaires au sens de la loi car pour cela, il faut que le terrain soit titré⁶.

Le prix demandé par le propriétaire coutumier ne repose sur rien car il n'est pas reconnu légalement et ce prix dépend de la fonction et de la position personnelle du coutumier dans le village.

Pourtant, il n'est pas conseillé de passer outre cette opération car c'est très mal vu étant donné que les Malgaches sont très attachés à la terre. Seuls les *malagasys* influents peuvent se permettre ce genre de spoliation.

⁶ Il se peut, cependant, que l'État cède, à titre gratuit, des terrains domaniaux. L'article 28 de la loi 2008-014 du 23 juillet 2008 régit que seuls les paysans agriculteurs et, ou éleveurs, les fonctionnaires militaires ou civils ayant accompli 20 ans de services effectifs, ainsi que les anciens élèves des établissements et des centres de formation en agriculture peuvent en bénéficier. Autrement dit, seuls les terrains ruraux à usage agricole peuvent être cédés à titre gratuit.

Autre difficulté, les terrains appartiennent souvent à plusieurs propriétaires, lors d'un héritage, par exemple. Il faut vérifier qu'aucun n'ait déjà contracté une vente en pensant être dans ses droits et aussi retrouver tous les propriétaires et cela n'est pas toujours aisé. Se renseigner près du *chef Fokontany* du village peut simplifier les recherches mais celui-ci réclamera aussi son dû, même si en principe, il n'a droit à rien. Le propriétaire doit en effet, être dans le registre *fokontany* pour payer les impôts mais ce sont les seuls frais que le chef doit percevoir. Cela dit, il est toujours préférable, une fois de plus, d'entretenir des rapports amicaux avec celui-ci.

Une fois le terrain acheté à l'État malgache et le droit de coutume payé, il faut poursuivre les démarches auprès de l'Administration afin d'obtenir un Certificat Juridique, qui est en fait le titre de propriété.

À partir de ce moment-là seulement, il est possible de demander le bornage du terrain. Celui-ci est souvent négligé dans ce pays et est pourtant important sur le plan légitime et juridique. Le bornage consiste à fixer les limites des propriétés contiguës afin d'éviter tout litige entre voisins. Pour cette raison, le bornage peut se faire à l'amiable et les frais sont donc répartis avec le voisin mais celui-ci peut refuser. Dans ce cas, c'est celui qui demande le bornage qui paye les frais seul ou alors, il procède au bornage judiciaire.

Le bornage doit impérativement être réalisé par un géomètre expert reconnu par l'État pour être valable. Il rédige un Certificat Foncier (document fort similaire à un plan cadastral mais ne comportant que les limites du terrain en question), qui est signé par un responsable des Domaines et de la propriété Foncière. Le certificat foncier du cas étudié se trouve en annexe IV.

Vient enfin le Titre Foncier obtenu à la Direction des Domaines et des Services Fonciers. Le propriétaire reçoit un duplicata du Titre. Celui-ci se présente sous la forme d'un carnet reprenant les informations primordiales (propriétaire, désignation et description du terrain, des feuillets pour des modifications, des mutations, des privilèges et hypothèques) mais surtout, le bordereau analytique déclarant la transformation du certificat Foncier en Titre Foncier, rendant officielle l'acquisition du terrain. Ce document figure en annexe V.

En somme, pour un terrain appartenant au domaine privé national, la procédure est souvent longue et houleuse.

1.2.2. Domaines publics de l'État

En règle générale, ces terrains appartiennent à l'État et ne peuvent être cédés à un particulier. Cependant, dans le cas où une commune aurait besoin de rentrées d'argent dans les caisses, elle peut lors de ventes exceptionnelles, liquider des terres domaniales publiques à des privés. C'est notamment le cas pour des parcelles de plage. Celles-ci ne s'étendent pas jusqu'à la mer. Un passage public subsiste entre la mer et un terrain privé, entre autres pour que les pêcheurs puissent continuer à travailler. Cette situation s'est présentée dans le cas d'étude. L'annexe VI reprend le Certificat Foncier d'une parcelle de plage.

1.2.3. Terrains privés particuliers

Il est aussi possible de trouver des terrains appartenant à de "vrais propriétaires". Entendons par là qu'ils ne sont pas propriétaires coutumiers mais reconnus au sens de la loi comme étant les seuls possédant le titre de propriété. Dans ce sens, la procédure se fera plus rapidement car le terrain est déjà titré. Souvent, face à ce cas, il sera aussi borné car les démarches sont souvent réalisées en une fois par égard au temps qu'elles prennent à être réalisées.

Alors, l'opération se révélera plus simple, plus rapide et moins risquée (en ce qui concerne les possibles arnaques) mais elle sera aussi plus coûteuse.

Cas étudié :

La femme a acheté la parcelle de terrain en 1991 à l'État comme un terrain privé domanial mais elle ne l'a titré/borné qu'en 2018, suite à la volonté d'y construire et des risques de pillages que cela entraînait alors.

La parcelle de plage a été acquise en 2013, lors d'une vente exceptionnelle organisée par la commune. Cette vente reprenait plusieurs parcelles de plage mitoyennes le long de la côte est, côté nord.

2. Étapes préalables à la construction

Comme expliqué au point 1.2., le temps et la procédure d'obtention du terrain dépendent de sa nature. Il faut veiller à bien obtenir le titrage/bornage pour s'assurer d'être le propriétaire légal et non pas un propriétaire coutumier ou victime d'une arnaque. Cette étape est d'autant plus importante que quelqu'un de malveillant peut revendiquer les terres tant que celles-ci ne sont pas titrées/bornées.

66

2.1. Maison du gardien

Une fois le terrain acquis, il est conseillé de le mettre en valeur : c'est-à-dire, construire quelque chose sur la parcelle ou y planter des cocotiers. Ce processus démontre que le terrain est occupé et appartient déjà à quelqu'un.

Il est de coutume de faire appel à un gardien. Son rôle, comme son nom l'indique, est de veiller sur la parcelle contre les vols, mais aussi de l'entretenir et d'y planter des végétaux si le propriétaire en formule la demande.

Le gardien vit au quotidien sur le terrain. Pour ce faire, le propriétaire prend en charge la construction d'une maisonnette et d'une pompe à eau pour lui et sa famille.

Bien qu'un contrat soit établi entre les deux parties, la confiance est essentielle. Si



Figure 22 : Maison destinée à un gardien et sa famille à Foulpointe

l'un des cocontractants ne respecte pas les conditions, la seule conséquence sera le retour à la situation initiale, avant l'accord passé. Le contrat sert surtout à éviter que le gardien ne revendique le terrain comme étant le sien.

Si les propriétaires ne sont pas sur place, il peut être bon de demander à une personne de confiance de vérifier régulièrement la qualité de travail et la fidélité du gardien. Il n'est pas rare que l'appât du gain pousse le surveillant à vendre des biens (bois d'arbres, noix de coco, plantations,...) ne lui appartenant pas.

Cas étudié :

Depuis 1991, des gardiens sont engagés pour mettre le terrain en valeur et le surveiller comme celui-ci n'était jusqu'alors pas titré/borné.

2.2. Accord consensuel avec un entrepreneur

Lorsque l'on prévoit de construire une maison en dur d'une surface comparable à une bâtisse en Belgique (150-200m² avec garage), il est conseillé de faire appel à un entrepreneur, bien que cela ne soit pas obligatoire. En effet, il est stipulé dans les articles du Permis de construire que l'appel à un architecte et/ou entrepreneur est facultatif pour la réalisation de l'ouvrage.

Cette particularité vient peut-être du fait que la plupart des constructions traditionnelles ne nécessitent pas l'intervention d'un professionnel – diplômé – du bâtiment.

Il faut aussi distinguer un architecte ou entrepreneur autodidacte, travaillant "au noir", d'un professionnel ayant fait des études pour ce métier et étant surtout demandé dans des chantiers de grandes envergures, de type complexe hôtelier ou grande villa bourgeoise.

Ce qui semble compter à Madagascar, c'est l'expérience du métier, plus que le diplôme, et surtout la confiance. L'entrepreneur fournit peu de documents avant et pendant le chantier, il faut donc croire en sa bonne foi et aux retours de ses anciens clients. Le bouche-à-oreille a une influence considérable.

Un autre avantage avec l'entrepreneur est qu'il crée sa propre équipe d'ouvriers. Ceux-ci le respectent et suivent ses ordres, ce qu'ils ne feraient pas aussi facilement

avec des inconnus. Le caractère malgache diffère du nôtre dans le sens où ils pensent à court terme (cf. partie I chapitre IV). S'ils ont de l'argent en suffisance, ils ne viennent plus travailler ou ils démissionnent littéralement pour aller faire la fête. Une fois leurs économies dépensées, ils cherchent à nouveau un boulot. Travailler avec un chef d'équipe permet d'éviter ce genre de soucis puisqu'il arrive mieux que personne à convaincre ses troupes de rester bosser avec lui.

Malgré cela, même l'entrepreneur marche à l'argent. Il faut payer la main-d'œuvre en avance, et non pas une fois le travail fini. Il faut donc surveiller les sommes déboursées par rapport à l'avancement des travaux et veiller à ne pas fournir un salaire trop élevé vers la fin du chantier, sans quoi il se pourrait que les travailleurs partent du jour au lendemain sans prévenir et sans terminer leurs obligations.

Si cela devait arriver, le maître d'ouvrage se trouverait démuné face à la situation car aucun contrat n'est transcrit puisque l'accord est souvent uniquement oral. Malgré tout, à chaque fois qu'il y a un transfert d'argent pour de la main-d'œuvre ou des matériaux, il est conseillé de rédiger un procès-verbal à faire signer par l'entrepreneur. Bien que cette note n'ait pas de grande valeur, cet acte responsabilise les deux parties et leur rappelle l'engagement qu'ils ont accepté.

Cas étudié :

Pour ce chantier, l'entrepreneur a été choisi suite à des travaux qu'il venait de réaliser pour la sœur de la propriétaire. Le couple a donc pu constater le travail fini et juger les compétences de la personne qu'ils voulaient engager.

2.3. Maison des ouvriers et des matériaux

Une fois l'accord de collaboration établi entre les deux parties, il faut commencer par construire la maison des ouvriers. Celle-ci sert aussi pour stocker une bonne partie de la marchandise. C'est pour cela qu'elle est souvent construite à proximité du chantier, pour faciliter les déplacements de la matière, car une fois les matériaux livrés sur place, l'acheminement se fait à la force des bras.

Elle est construite en léger, comme les maisons traditionnelles, car elle ne doit tenir que la durée des travaux.



Figure 23 : Maison destinée à un gardien et sa famille à Foulpointe

Elle se compose généralement de deux parties : une pour l'ensemble des ouvriers ; l'autre pour les matériaux et l'entrepreneur. Sa superficie dépend du nombre de personnes qui devront y loger mais elle reste toujours modeste et sommaire. Ils s'en servent pour le strict minimum : dormir, ranger leurs effets personnels et s'abriter. Le repas et la toilette se font à l'extérieur.

Bien qu'ils passent l'essentiel de leur temps sur la parcelle, ils peuvent quitter les lieux une fois la journée de travail finie. Généralement, l'entrepreneur les pousse à rester sur place pour éviter qu'ils perdent du temps et de l'énergie dans les déplacements et surtout, par peur qu'ils ne reviennent pas le lendemain matin.

Cas étudié :

La maison des ouvriers a été construite près de la maison du gardien plutôt qu'à côté de l'emplacement du chantier, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la parcelle car il y a eu un malentendu entre les parties. Le plan d'implantation a été interprété dans le sens inverse par l'entrepreneur et non comme les propriétaires se l'imaginaient.

Le gardien et sa famille partagent donc la même pompe à eau que les ouvriers comme ils sont à proximité immédiate.

3. Types de construction

Madagascar se compose d'une population très hétérogène, donc la manière de construire varie aussi en fonction des régions.

On peut constater à l'Ouest, une dominance de murs en torchis (mélange de boue et paille étalées sur un treillage de bambou ou de nervures de palmes).

Au Sud-Ouest, on retrouve du *vondro** (sorte de jonc très léger) enchevêtré avec des roseaux, ou du sisal (de son vrai nom agave sisalana, ces fibres sont très résistantes) et de l'aloë vera, utilisés pour les parois et recouvert de bouses de zébus.

Pour les maisons du Sud, on utilise surtout des planches de *fantsiholitra** (appelé aussi alluudia procera, arbuste endémique de Madagascar) pour le toit. L'ossature est réalisée entièrement par le principe des tenons et mortaises et par encastrement de planches rainurées.

Dans les régions centrales, se développe surtout une architecture de terre.

Dans le Nord, ils utilisent le raphia pour confectionner la quasi-totalité de la maison, sur pilotis.

Et pour la côte est, le *ravinala** (surnommé couramment arbre du voyageur, il est utilisé sous trois formes pour la construction) est l'élément principal dans la confection des habitations.

Depuis le phénomène de mondialisation grandissante, beaucoup d'étrangers ont choisi de venir vivre à Madagascar et ont emmené leurs modes de construction. Dans les grandes villes, on ne retrouve d'ailleurs quasiment plus que des maisons en dur. Il existe un troisième type appelé semi-dur, qui allie la tradition malgache avec l'aspect pratique des constructions en dur.

3.1. Construction légère

Nous allons nous concentrer davantage sur la façon de construire de la côte est, car elle correspond à la région visitée et analysée plus en détail.

Les constructions légères se caractérisent par une utilisation de matières naturelles. Elles sont généralement rectangulaires, sur un étage unique, avec un toit à deux versants et souvent sur pilotis.



Figure 24 : Maison type «léger» construite selon les procédés traditionnels

3.1.1. Ossature

Pour la construction d'une petite hutte, une aubette ou aussi la cuisine – qui est toujours séparée lorsqu'on construit en léger —, on utilisera du bambou pour l'ossature. Le diamètre et la longueur des tiges de bambou suffisent pour assurer la structure d'une petite surface.

Lorsqu'il s'agit d'une construction d'une maison avec plusieurs chambres, on utilisera des sections de bois plus larges, permettant une plus grande portée.

On commence par planter des poteaux à la verticale sur lesquels va venir reposer par emboîtement un cadre horizontal rigidifiant la base. La structure de la toiture peut s'apparenter à nos charpentes traditionnelles. Par-dessus, quatre poteaux latéraux (arbalétriers) et deux médians (contrefiches) supportent la panne faîtière et les pannes intermédiaires. Parfois, les entrants sont remplacés par un poteau vertical (poinçon).

3.1.2. Couverture

On place ensuite une série de branches servant de chevrons que l'on va recouvrir de feuilles de palmier séchées ou de *falafa** (feuilles séchées de *ravinala*), ficelées horizontalement à l'aide de lianes ou de rafia. Le travail de recouvrement commence

par le bas de la toiture et remonte jusqu'au faîte.

Aujourd'hui, on voit de plus en plus de constructions protégées par de la tôle. Celle-ci permet une plus longue pérennité de la couverture.

3.1.3. Plancher

Si l'utilisation de la ou des pièces est dédiée à de l'habitat, celui-ci sera surélevé du sol d'une cinquantaine de centimètres environ. On construit sur pilotis pour éviter que des animaux comme les serpents ou les rats ne rentrent et volent la nourriture.

La mise à distance du sol peut-être intéressante aussi sur un terrain en pente ou humide. L'espace résiduel en dessous du plancher sert de rangement et d'abris pour les animaux domestiques comme les poules et les canards.

Le plancher est généralement construit en planches de *rapaka** (tronc du *ravinala* évidé, séché et écrasé pour former des planches larges) posées sur des liteaux de bambou. Une grosse pierre à l'entrée suffit généralement comme marchepied.

3.1.4. Parois verticales

La construction se termine par la pose des parois. Couramment, on utilise le *raty** (pétioles du *ravinala* sec) pour créer les murs de l'habitation. Le *raty* est fendu aux extrémités et au centre pour ensuite être embroché sur des baguettes horizontales afin de créer des panneaux pouvant aller jusqu'à deux mètres de long.

On peut aussi observer certaines parois en feuilles de bambou assemblées par tissage, comme un damier. Cette technique est la même que pour la création de nattes tressées, qui leur servent au quotidien.

De plus en plus, les maisons se construisent aussi à l'aide de planches de bois, mais la construction coûte alors plus chère en matière première.

3.2. Construction semi-dure



Figure 25 : Maison de type «semi-léger»

Dans les régions rurales et touristiques comme Foulpointe, on peut observer des bâtisses semi-dures. Ce mode de construction allie un soubassement en dur, construit à partir du sol comme chez nous. Il assure un maintien dans le temps et une meilleure résistance aux cyclones fréquents⁷. Tandis que le reste est construit en léger, avec des matières végétales, pour un aspect esthétique mais aussi la préservation de la tradition malgache dans le domaine de la construction.

Ce type de construction reste donc fort similaire aux maisons légères mais avec un aspect plus élégant, destiné souvent aux touristes.

⁷ Par sa position, Madagascar se situe dans un bassin cyclonique où des perturbations tropicales se forment. Le pays doit faire face à au moins 2 cyclones par an, surtout pendant la période cyclonique (novembre à avril) et il frappe dans la même région au moins tous les 5 ans.

3.3. Construction dure



Figure 26 : Maison + commerce de type «dur»

Le dernier mode de construction, qui est aussi celui devenu obligatoire dans les grandes villes, est la construction en dur. C'est-à-dire à partir de parpaings réalisés main pour l'édification des murs, ainsi qu'une toiture plate en béton.

Dans les faits, beaucoup de bâtisses en ville sont encore en matières végétales car les maisons en dur coûtent bien plus chères lors de la construction. L'urbanisme tente d'imposer cette façon de construire pour sa durabilité et comme expliqué ci-dessus, pour résister aux nombreux cyclones.

Une autre raison est que les villes sont dans un phénomène de surpopulation croissante. Avec ce type de construction, l'élévation de plusieurs étages est possible, réduisant ainsi l'empreinte au sol. C'est pour cette raison que l'on voit sur les toitures des ferrailages dépasser à la verticale. Ils correspondent aux colonnes du rez-de-chaussée et on peut alors retrouver facilement la structure existante pour un éventuel étage à l'habitation.

Cas étudié :

La construction désirée est un bâtiment en dur, bien que l'imposition de ce type ne soit pas encore d'application à Foulpointe. On retrouve d'ailleurs de plus en plus de maisons semi-dures dans cette région car elle attire de nombreux touristes⁸.

⁸ Le premier port de Madagascar a été implanté à Foulpointe. Le nom de la ville provient d'ailleurs de l'histoire liée à ce port. On y retrouve également le dernier fort de l'île, le Fort Manda. Cela explique que la ville garde un certain attrait touristique en plus du cadre idyllique (ville développée le long de la plage, barrières de corail et tranquillité) qu'elle offre.

4. Étapes de construction

Les travaux ne peuvent débuter qu'à partir du moment où le responsable des services techniques de la commune donne son accord. Pour cela, il faut avoir remis l'entièreté des documents stipulés dans la liste que la commune fournit. Un exemple de liste se trouve en annexe VII .

4.1. Situation générale

Foulpointe s'est développée le long de la côte est et dans un noyau assez dense entre le port et la Nationale N5. La ville est en constante expansion, surtout le long de la Nationale.

La côte nord est presque vierge d'habitations. On y retrouve de grandes parcelles en enfilade s'étirant chacune sur une centaine de mètres le long de la plage. Elles appartiennent presque toutes à des propriétaires particuliers et avoisinent l'hectare.

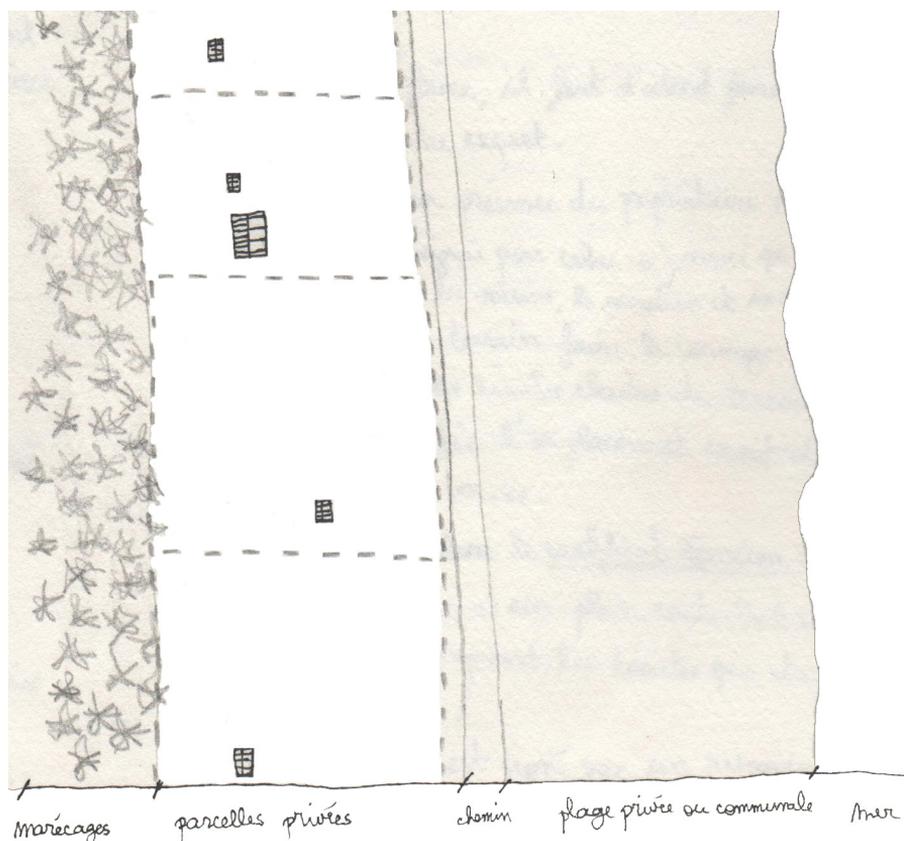


Figure 27 : Schéma de situation des parcelles côté nord de Foulpointe

La coupure avec le reste de l'agglomération s'explique par des marécages non aménageables situés juste derrière les parcelles. Celles-ci sont donc encaquées entre une zone non constructible et le chemin public longeant la plage.

La parcelle sur laquelle porte la recherche fait plus de cent cinquante mètres de long côté plage sur une centaine de mètres dans la largeur. Comme on peut le voir sur le Certificat foncier reprenant le bornage, annexe IV, le fond de la parcelle est marécageux. La parcelle à droite appartient à un propriétaire particulier alors que celle de gauche fait partie du patrimoine de l'État, bien qu'un propriétaire coutumier y réside depuis plusieurs décennies.

4.2. Implantation du bâtiment

Selon certaines sources, les Malgaches ont pour rituel de faire appel à un astrologue pour désigner le jour idéal pour commencer à construire. Ce manquement entraînerait le malheur sur la famille concernée. Dans notre cas, ils ont fait appel à un prêtre pour bénir le terrain. Si celui-ci ne sait pas se déplacer, on peut aussi verser nous-mêmes de l'eau bénite.

Les points cardinaux représenteraient aussi un point clé dans l'implantation de la maison. Les portes seraient orientées à l'ouest pour bénéficier des derniers rayons de soleil de la journée et la chambre des parents serait orientée au nord, symbole de pouvoir et d'honneur.

Dans les faits, j'ai pu observer que les maisons étaient orientées de manière très variable sans réelle attache à ce qui vient d'être expliqué.

L'orientation du projet développé ici a d'ailleurs suscité le débat entre les propriétaires et l'entrepreneur, sans qu'aucune des solutions envisagées n'aille dans ce sens.

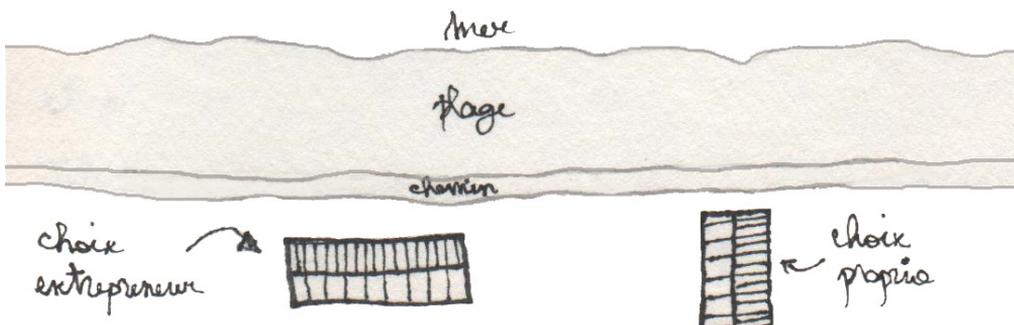


Figure 28 : Schéma des deux implantations proposées

L'entrepreneur voulait orienter la maison face à la mer, pour profiter de la vue ; alors que les propriétaires se l'imaginaient perpendiculaire à elle, pour que le jour où un cyclone frapperait, l'impact soit le plus faible possible. Ils ont finalement opté pour la prudence aux dépens du côté idyllique de la vue, étant encore méfiants vis-à-vis des compétences de l'autre partie. Le plan de la construction tel que dessiné par l'entrepreneur se trouve en annexe VIII.

4.3. Terrassement

78

L'excavation se fait à la force des bras des ouvriers, avec des pelles et des seaux comme seuls outillages.

Une couche d'environ quinze centimètres de terre a été enlevée sur le périmètre de la maison. Pour l'ensemble des endroits où seront édifiés les murs intérieurs et extérieurs, ils ont creusé jusqu'à quatre-vingts centimètres sur une largeur de cinquante centimètres ; tandis que dans les angles principaux, ils ont creusé jusqu'au moins un mètre, où reposeront des pieux.

Ces profondeurs ne dépendent pas d'une mise hors gel comme chez nous puisqu'il ne gèle jamais dans cette région, mais bien de la qualité du sol. Ici nous nous trouvons sur la côte, avec un sol constitué de sable ; il a donc fallu creuser suffisamment pour atteindre un sol assez compact.



Figure 29 : Terrassement du chantier à Foulpointe

4.4. Fondations

Une fois toutes les tranchées terminées, celles-ci ont été recouvertes par une couche de caillasse et l'ensemble a été damé manuellement.

Vient ensuite une couche de béton de propreté dans les semelles filantes et les pieux. La suite de la réalisation diffère entre ces deux systèmes.

4.4.1. Pieux

On vient placer par-dessus le béton de propreté le ferrailage réalisé quelques jours auparavant. Dans un même temps, le ferrailage vertical qui servira pour les futurs poteaux est accroché à celui disposé horizontalement. On coffre ensuite le pourtour et coule le béton pour le pieu.

Le mélange du béton est réalisé en un tas au sol, sans bétonneuse, comme il y a quelques années. Afin d'avoir le temps de le déplacer et de le couler aux endroits adéquats, sa consistance est plus liquide que le béton que l'on retrouve chez nous. Le temps tropical est par contre, un avantage de taille pour un séchage rapide.

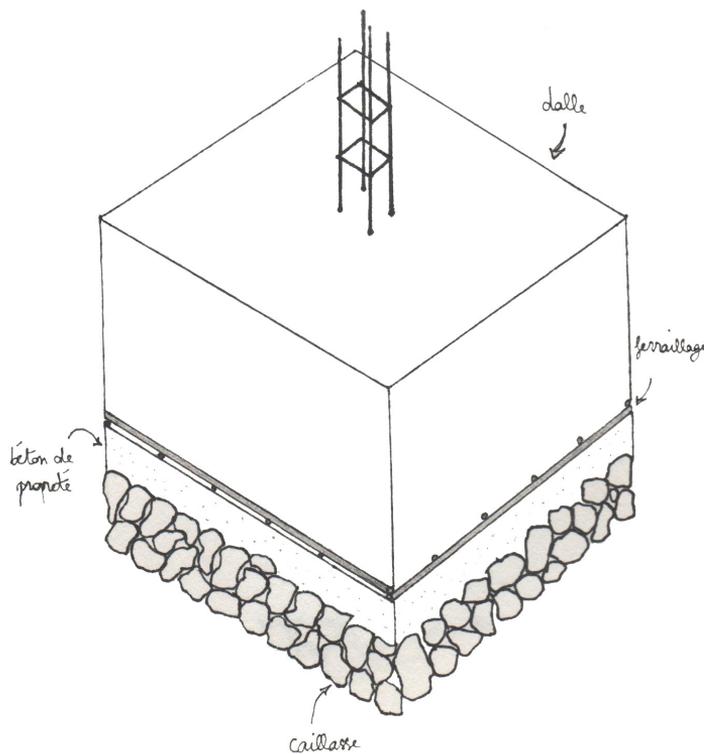


Figure 30 : Croquis d'un pieu

4.4.2. Semelles filantes

Contrairement aux pieux, il ne faut pas de ferrailage pour les semelles. Après la couche de propreté, on élève des murets de “moellons” sur une hauteur de quatre-vingts centimètres. Ce qu'ils appellent moellons est en fait, ce que l'on nomme chez nous des pierres taillées.

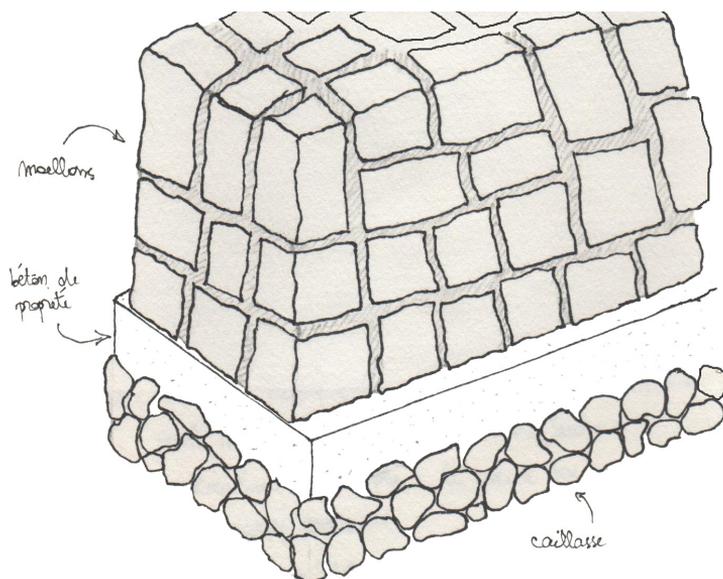


Figure 31 : Croquis d'une semelle filante

4.4.3. Longrines

Sur l'ensemble des fondations est ensuite coulée une épaisseur de trente centimètres de longrines enrobant une nouvelle couche de ferrailage. Cette étape sert à rigidifier et unifier la base de la construction sur laquelle reposera la maison. Toute cette partie est considérée comme enterrée.

Les longrines permettent aussi de prévoir les percements pour l'évacuation des eaux usées. Les coffrages réalisés à cet effet sont placés de manière à déjà respecter la pente d'écoulement.

4.5. Élévations des murs

Les murs sont constitués de blocs de parpaings et de colonnes en béton armé dans les endroits de croisement. Ces colonnes ont la particularité d'avoir un ferrailage vertical se prolongeant au-delà de la dalle de toiture. Comme expliqué précédemment, on laisse dépasser ces éléments de structure pour laisser la possibilité d'un étage supplémentaire ultérieurement.

4.5.1. Parpaings

Ceux-ci ont été modelés à l'aide d'un moule, avant le début du chantier. Ainsi, les blocs ont eu le temps de se consolider et sécher suffisamment. Mais surtout, les ouvriers n'ont pas dû se diviser en deux équipes durant le chantier, tous ont pu s'atteler à la même tâche et avancer deux fois plus vite. La durée totale des travaux estimée au préalable à un an est, de ce fait, redescendue à neuf mois.

Tous les murs ont été montés avec ces parpaings d'épaisseur allant de dix à vingt centimètres en fonction de leur utilisation. Le béton est composé d'une plus grande quantité de sable, ce qui rend les blocs plus fragiles lors de la pose. On peut supposer que ces proportions sont calculées en fonction des matières faciles à se procurer et afin d'avoir un moindre prix par rapport à la solidité minimale requise.



Figure 32 : Début de l'élévation des murs sur fondations

On peut remarquer que moins d'ouvertures ont été prévues du côté nord que du côté sud. L'explication est simple : le soleil tourne à l'opposé de chez nous. Ce qui veut dire que le côté le plus exposé est au nord. Il vaut donc mieux ne pas trop ouvrir cette face afin d'éviter les surchauffes dues aux températures élevées.

On aurait pu imaginer aussi de grandes baies dans le séjour et sur le pignon côté mer mais le risque de cyclones est trop important et récurrent.

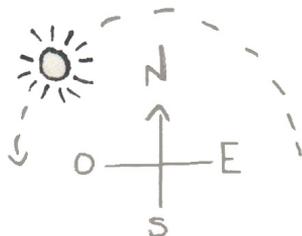


Figure 33 : Schéma indiquant le sens de trajectoire du soleil à Madagascar

La rationalisation des ouvertures se justifie également pour se protéger des vols. Bien que le gardien soit là pour veiller sur la demeure, la parcelle est vaste, calme et bien située, ce qui attire les convoitises. Car il faut rappeler que les ouvertures ne sont pas pourvues de vitrage. Celui-ci n'a pas de raison d'être par ce climat.

4.5.2. Boîtes aux lettres/ Briques de verre

Une alternative à l'ouverture "type fenêtre" est la boîte aux lettres. Ce sont des blocs spéciaux constitués de percements obliques laissant passer l'air et la lumière diffuse. On en retrouve dans toutes les pièces afin de faire circuler l'air et les odeurs. Elles sont situées dans la partie haute du mur et peuvent parfois compléter l'encadrement de la fenêtre, afin que l'air circule même lorsque les volets sont fermés. Leur mode de fabrication est le même que pour les parpaings, seul le moule change. Il existe aussi des boîtes aux lettres avec des finitions plus travaillées mais leur fabrication se fait alors en usine.

Pour gagner en lumière, les boîtes aux lettres sont de temps en temps associées avec des briques de verre. L'ensemble repose couramment sur le linteau situé au-dessus de l'ouverture de fenêtre.



Figure 34 : Boîtes aux lettres façonnées sur chantier

4.5.3. *Boirons**

À partir d'une certaine hauteur de mur, il leur faut utiliser un système d'échafaudage. Ils le fabriquent eux-mêmes, dans un style un peu plus archaïque qu'à notre habitude, à l'aide de troncs d'arbre qu'ils nomment *boirons*. Ces bois sont fixés entre eux à l'aide de clous et certains sont empalés dans des parpaings afin d'assurer la stabilité de cette structure. Les trous formés dans les blocs seront rebouchés une fois que l'échafaudage ne sera plus nécessaire.

Ils se serviront à nouveau de ces branches pour consolider des coffrages de linteaux et surtout pour la dalle de toiture, comme étaçons. Sauf que la quantité nécessaire est bien plus conséquente.

4.6. Dalle de sol



Figure 35 : Fine couche de béton servant de couche finale à la dalle de sol

Après avoir aplani les terres restantes, il faut remettre une couche qu'ils nomment "remblais", ce qui correspond pour nous à du sable propre. Cette couche non damée monte jusqu'au niveau des premiers parpaings, soit environ soixante centimètres.

Par-dessus, on va placer pierre après pierre, une couche de caillasse et l'ensemble va être damé. Enfin, on termine par une fine couche de béton recouvrant le reste. La hauteur limite des longrines sert de repère sur les côtés pour que la dalle soit le plus possible de niveau. Pour le milieu des pièces de la maison, ils utilisent les grandes planches ayant servi précédemment au coffrage de certains éléments pour égaliser au mieux.

4.7. Toiture

On parle ici de toiture, car les propriétaires n'ont pas envisagé de construire un étage supplémentaire. Cependant, le procédé serait le même si c'était le cas, seule l'appellation change.

4.7.1. Étançons



Figure 36 : Quadrillage de *boirons* servant d'éтанçons pour la dalle de toiture

Pour entamer le travail de la toiture, il faut commencer par créer un quadrillage horizontal de *boirons* qui soutiendront tous les *boirons* verticaux servant d'éтанçons. Ceux-ci sont espacés approximativement tous les cinquante centimètres, ce qui demande une quantité importante de bois. Les *boirons* sont disposés en maillage et ils ne sont recoupés à la bonne hauteur qu'une fois fixés.

Pour les éléments servant d'auvent sur le pourtour de la toiture, les sections de bois sont fixées en diagonale. L'amplitude de l'oblique correspond à la longueur du débordement de toiture, au croisement des éléments diagonaux et horizontaux.

On vient ensuite recouvrir de planches tout le périmètre du toit sauf les surfaces où seront coulées les poutres.

4.7.2. Ferrailage et électricité

On glisse des colonnes de ferrailage dans les cavités prévues pour les poutres ainsi qu'un maillage horizontal sur la surface totale. Cette maille est surélevée de quelques centimètres par de gros cailloux dispersés, afin de ne pas reposer sur le plancher.

Les conduits d'électricité sont placés par-dessus et seront enrobés dans la dalle.

4.7.3. Poutres et dalle de toiture



Figure 37 : Deuxième couche de béton pour la dalle de toiture

Comme pour la dalle de sol, le béton est fabriqué sur place et acheminé dans des seaux. On coule en premier lieu les “poutres” d’une hauteur de trente centimètres sur l’ensemble des murs. Elles servent à unifier et rigidifier la construction, de la même manière que les longrines au sol.

Enfin, on coule la dalle sur toute la surface. Celle-ci est réalisée en deux couches. On coule la première et après deux à trois jours de séchage, on peut étaler la deuxième.

4.7.4. Débords de toiture et escalier extérieur

Contrairement à chez nous, la toiture est terminée telle quelle. Il ne faut pas de membrane d’étanchéité ou de rebords verticaux pour assurer la continuité thermique, comme il n’y a pas d’isolation.

Par contre, on peut souvent observer que les toitures plates se prolongent au-delà des murs pour créer des auvents permettant de se protéger des rayons directs du soleil ainsi que des fortes pluies.

La toiture fait aussi office de terrasse pour mettre sécher le linge. Il faut alors un escalier extérieur pour y accéder. Lorsqu’il est prévu dans les plans de construction, les ferrailages sont incorporés dans la dalle et le trou nécessaire également.

4.8. Cimentage intérieur/extérieur



Figure 39 : Couche de cimentage sur l'ensemble des murs intérieurs/extérieurs

La dernière étape essentielle est l'application d'un enduit de ciment sur les murs. Le même ciment est utilisé pour l'intérieur et l'extérieur. Il permet de protéger les blocs contre l'usure du bâtiment et contre les intempéries.

C'est aussi avec le ciment que l'on vient combler les trous de jonctions entre les murs et ceux laissés par les *boirons* plantés dans les parpaings lorsqu'ils servaient d'échafaudage.

4.9. Pompes à eau et fosse septique

En ville, la plupart des gens possèdent leur propre pompe à eau alors que dans le milieu rural, il y en a quelques-unes réparties sur tout le village. On voit aussi de plus en plus de pompes à eau électriques. On pourrait croire que ce système est réservé à des personnes aisées, sauf qu'en faisant le calcul, cet appareil revient au même prix d'achat que s'il fallait payer un homme tous les jours – voire deux fois par jour — pour pomper de l'eau pour une famille pendant au moins cinq ans.

Sur le terrain concerné, la parcelle est très longue et les maisons mitoyennes dispersées, donc il faut impérativement installer une pompe à eau pour la maison. Celle-ci sera sûrement électrique par souci de facilité.

Compte tenu des nouvelles lois à Foulpointe, l'installation d'une fosse septique est devenue obligatoire pour la construction d'une habitation. L'entrepreneur a proposé deux emplacements possibles lors de la demande de permis. Celles-ci sont représentées sur le plan d'implantation en annexe XI. C'est la position côté nord qui a été retenue car elle est plus près des appareils concernés et qu'au sud, une terrasse est encore à prévoir.

Connecté à la fosse, un puits perdu recevra les eaux ménagères en plus des eaux-vannes de la fosse. Un deuxième puits perdu sera sûrement installé côté mer pour la machine à laver. En effet, il est moins coûteux et complexe de creuser deux puits plutôt que de relier tout le système avec des tuyaux très chers.

Il faut préciser que c'est le début des systèmes d'assainissement des eaux usées à Madagascar. Dans les grandes villes comme à la campagne, l'eau est rejetée directement dans le sol, ce qui provoque des soucis pour la qualité de l'eau. Celle-ci est de moins en moins potable à cause de cela et des déchets enfouis dans le sol. Ce qui oblige également à creuser toujours plus profondément lors de l'installation d'une pompe à eau, si l'on veut recevoir de l'eau correcte.

4.10. Finitions

Il reste à poser les volets et portes. En plus de protéger la maison, ils servent le soir à donner de l'intimité à la famille et à conserver la chaleur accumulée pendant la journée car la température redescend fort dès le soleil couché.

Comme les Malgaches vivent entourés de couleurs, ils ont pour habitude de peindre leur habitation et souvent dans des tons lumineux. Cela apporte de la gaieté à la construction.

Puisqu'ils passent le plus clair de leur temps à l'extérieur, une terrasse au niveau du sol est encore à réaliser. Elle ne servira pas uniquement pour profiter du bon temps mais aussi pour faire des tâches du quotidien comme la cuisine.

Enfin, dans ce projet, les propriétaires s'interrogent sur le côté traditionnel de l'architecture malgache. En effet, le bâtiment parallélépipédique ne ressemble pas aux types de construction qui ont été décrits plus haut. Ils envisagent d'ajouter une fausse couverture à versants en *falafa* par-dessus la dalle pour que la maison s'intègre mieux dans son environnement et pour un aspect plus chaleureux.



Figure 40 : Façade nord en date du 31 mars 2019



Figure 41 : Façade sud et début de terrasse, en date du 31 mars 2019

5. Pendaison de crémaillère

Une fois que la maison est terminée, il est de coutume de célébrer cela en organisant une fête, ce que l'on appelle chez nous : la pendaison de crémaillère. La fête n'est pas toujours organisée directement après le chantier. Elle se fait lorsque les propriétaires ont le temps, l'argent et si les proches ont la possibilité de venir.

Durant le voyage, nous avons eu l'occasion d'assister à cette fête pour une construction qui était terminée depuis un an et demi. Ils tenaient à ce que l'on soit là pour célébrer l'occasion, ce qui explique qu'ils aient attendu tout ce temps.

En fonction des moyens dont possèdent les propriétaires, l'événement peut aller d'un grand repas familial ou un goûter avec les habitants du quartier, à une grande célébration où l'on sacrifie un zébu. Lorsque la celle-ci est conséquente, pratiquement tout le village est invité, et qui souhaite y venir en a le droit.

Comme lors du début des travaux, il est d'usage de faire appel à un prêtre pour qu'il bénisse la maison et protège ses occupants.

6. Synthèse et réflexion

Après avoir analysé le mode d'habiter malgache, à la campagne comme dans la grande ville, et la façon de construire qui en découle, on peut observer certains éléments qui semblent en désaccord avec ce qui a été vu plus haut.

Ces incohérences sont l'oeuvre de changements qui sont en train de se produire : sur la manière de bâtir, sur le mode de vie et les répercussions que cela entraîne.

Si l'on reprend tout d'abord la particularité des ferrillages dépassant de la toiture des maisons en dur, cela montre peut-être un réel changement dans leur manière d'envisager le temps. Comme ils sont polychrones, selon les critères que ce terme reprend, ils pensent surtout dans le passé et le présent, en mettant de côté l'avenir.

Pourtant, l'explication de ce ferrillage qui dépasse est claire et univoque, il est destiné à un futur étage à la bâtisse. On a donc une pensée qui envisage les choses pour plus tard, déjà au moment de construire la dalle de toiture.

Pour continuer avec les constructions en dur, en plus de l'aspect de résistance, ce type de construction permet l'édification de plusieurs étages, comme expliqué ci-dessus. Cependant, les Malgaches ont un rapport fort avec l'extérieur et le sol. Ils vivent la plupart de leur temps en dehors de la maison et c'est sans doute pour cela que l'intérieur est souvent sommaire et qu'ils ne s'attardent pas trop sur les finitions. Alors, on peut s'interroger sur ce qu'un mode de vie au troisième ou quatrième étage entraînerait comme changement ? L'habitant ressentirait-il une rupture, un manque ? Ou au contraire, s'adapterait-il ? Bien que ce phénomène existe ailleurs, est-ce que les solutions se trouvent dans les autres cultures, comme la construction en hauteur, alors que les façons de vivre diffèrent en de nombreux points ?

Un autre aspect touche aux croyances et aux rituels. Certaines personnes affirment que les actes traditionnels se perdent au fil du temps, les croyances également. Par exemple, l'implantation de la maison selon les points cardinaux ne semble plus être une préoccupation essentielle au moment de bâtir, alors qu'elle semblait être primordiale avant, selon certaines sources. Est-ce que cette perte est due, comme d'autres croyances qui tendent à disparaître, à une évolution de la mentalité suite au contact avec d'autres cultures ? Ou ici, s'agit-il juste d'un manque de place obligeant les Malgaches à planter la maison dans la zone disponible, sans pouvoir choisir comment l'orienter ? Cela voudrait dire que comme au point précédent, le manque de place entraînerait un changement dans le comportement des individus.

En outre, un autre élément est déjà en train de changer le quotidien et ne va aller qu'en s'amplifiant, si rien n'est fait. C'est le problème de pollution liée aux déchets. Surtout depuis que Madagascar a ouvert ses portes à l'importation mondiale et à tous les déchets non périssables que cela produit.

Avant, les habitants vivaient presque essentiellement en autosuffisance, leurs déchets, produits de la terre, périssaient rapidement, sans laisser de trace. Ils avaient donc pris l'habitude d'enfouir les détritiques dans le sol et au bout d'un an ou deux, ceux-ci disparaissent. Depuis quelques années, un nombre croissant d'articles du monde entier est importé sur l'île, souvent pour augmenter le confort de vie, sauf que ces produits contiennent des emballages non périssables. Le souci, c'est que l'importation est arrivée sans le système d'évacuation des déchets qui va avec. Les Malgaches n'ont pas changé leur façon de vivre et ont continué d'enfouir les déchets dans le sol. Or, ces résidus-là prennent bien plus longtemps à se désintégrer. Comme les sols sont gorgés de poubelles, les habitants commencent à jeter dans des lieux publics comme les canaux. Ce qui n'est pas une solution puisque, non seulement, l'eau des nappes phréatiques et le sol sont pollués et celui-ci ne sait plus absorber comme avant lors de fortes pluies mais en plus, les canaux n'arrivent plus à déverser les eaux pluviales car ils sont saturés de détritiques. Ce constat est confirmé par Joël Bevoahavy, ancien directeur de l'Urbanisme à Tamatave, suite à un entretien retranscrit en annexe X.

Heureusement, on voit naître aujourd'hui de plus en plus de centres de tri et de grands nettoyages des villes, en réponse à cette difficulté. Des systèmes alternatifs de recyclage voient aussi le jour, comme Madacompost, une entreprise malgache locale qui valorise les déchets organiques (70 % des déchets ménagers) en les transformant en compost pour l'utiliser après comme engrais pour les cultures. L'entreprise produit avec les déchets restants des pavés autobloquants composés de plastiques recyclés⁹ ou encore des parpaings ou briques à partir des mêmes matériaux.

Les règlements dans la construction évoluent aussi puisque nous avons vu dans le chapitre IV que l'installation d'une fosse septique était devenue obligatoire pour une maison en dur. Cela dans le but de requalifier les sols et nappes phréatiques à long terme.

Tout cela démontre que bien que l'on constate des changements modifiant le quotidien à moyen ou long terme, une population réagit naturellement en adaptant son mode de vie.

⁹ L'invention de ces pavés vient de Pierre Kasoumloum au Cameroun, où les déchets plastiques constituent une bonne partie des ordures. Ce concept permet de recycler le plastique tout en créant des pavés moins coûteux mais aussi solides.

Conclusion

Au centre de ce travail intitulé "Modes d'habiter et facteurs socioculturels : étude de cas dans les régions de Mahalevona, Foulpointe et Tamatave à Madagascar", nous avons abordé la culture d'une population et son lien avec l'espace et la manière de construire. Bien que le cœur de la culture soit constitué d'idées traditionnelles et de valeurs qui lui sont attachées, on ne peut pas la considérer comme statique car elle varie en fonction des individus qui la composent : leurs pensées, leurs actions, les relations et les contacts interculturels qu'ils créent. Ce constat est primordial car il permet d'expliquer pourquoi des différences apparaissent et varient entre les régions de Mahalevona, Foulpointe et Tamatave, bien qu'elles appartiennent à la même province, constituées d'origines identiques et situées à proximité l'une de l'autre par rapport à l'étendue du pays.

94

D'après l'analyse des trois régions, des spécificités révélées pour chacune, et des raisons probables de ces distinctions, il en ressort que le phénomène de mondialisation est l'un des principaux acteurs de ces variantes. Les contacts avec les autres populations du monde sont plus nombreux dans une ville comme Tamatave, par son importance hiérarchique, ou Foulpointe, par son attrait touristique, que Mahalevona, où la communication reste laborieuse. Ces contacts entraînent des bouleversements plus ou moins conséquents dans l'organisation du quotidien. On peut actuellement parler d'un mode de vie plus individualiste, sous la forme de société en ville, alors que dans les petits villages, c'est plutôt l'aspect communautaire qui domine et l'appartenance à un groupe. Bien que des changements se produisent en continu aussi dans le monde rural, ils semblent s'affirmer bien plus lentement, et se font donc moins ressentir.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré aux types de construction ainsi que tout au long du travail, ces changements provoquent des modifications dans le mode d'habiter. On a pu remarquer des différences notables entre l'aménagement et l'agencement des cases construites en matières végétales, représentant les constructions traditionnelles, composées d'une ou deux pièces ; et les constructions en dur, bien plus imposantes et réglementées, devenues la norme légale en ville.

Ces changements soulèvent tout de même des interrogations quant aux conséquences qu'ils impliquent. Lorsque l'on voit que le but des constructions en dur est de pouvoir, entre autres, construire sur plusieurs étages pour régler le problème de la surpopulation, il faut se questionner sur l'impact qu'un tel changement provoquerait

dans le quotidien des habitants. Cette proposition de solution face au surpeuplement est mondiale, cependant, comme l'a souligné Todd : "Dans chaque cas d'emprunt culturel, l'élément emprunté doit être adapté par la culture empruntante. Sinon, anciens et nouveaux éléments ne s'accordent pas et peuvent, dans certains cas, impliquer des structures contradictoires. C'est ainsi que le Japon, par exemple, a éprouvé des difficultés à intégrer l'automobile dans une culture où les lignes (routes et autoroutes) ont moins d'importance que leurs points d'intersection." (Todd, 1971, p. 136-137) Par cette affirmation, il rappelle que les espaces et manières de vivre varient selon les cultures. Or, si on utilise cette technique, il faudrait l'adapter à leur culture. Cet ajustement pour trouver un modèle répondant à leur mode de vie, et donc, à leur épanouissement, mériterait de faire l'objet d'une recherche à part entière.

Rappelons tout de même que cette analyse se réfère à la culture malgache dans un coin précis du pays, puisque Madagascar est connue pour ses variantes culturelles liées à son histoire. Il n'est donc pas question d'une réflexion générale sur le pays mais sur la partie observée et étudiée. De plus, l'étude est menée dans le cadre d'un travail de fin d'étude d'architecture. Ce support n'a pas la volonté de se comparer à une recherche anthropologique ou sociale mais plutôt de produire des données dans ces domaines à l'aide d'outils d'architecte. Rappelons aussi que pour analyser une culture de manière plus approfondie, il aurait fallu une immersion bien plus longue, un réel apprentissage de la langue pour décoder l'entière des messages et une préparation poussée avant le voyage.

Cependant, ce travail permet à son échelle, d'enrichir la recherche sur la façon de vivre malgache et les raisons qui les expliquent. Elle met en lumière un autre style de vie que le nôtre et rappelle ainsi, qu'il faut garder les yeux et l'esprit ouverts car le monde est rempli de richesses culturelles très variées sans pour autant que certaines soient considérées comme meilleures. Il est toujours bon d'aller voir ce qu'il se passe ailleurs, pour s'en inspirer mais aussi pour se questionner sur notre propre mode de vie et d'habiter.

"Le chez-soi n'est pas seulement un appartement ou un pavillon mais un territoire où sont vécues certaines des expériences les plus significatives de l'existence." (Fried cité dans "La dimension cachée" de Todd, 1971, p. 209)

Lexique

- *Betsabetsa* = rhum local fabriqué de manière traditionnelle.
- *Boiron* = tronc d'arbre de grande longueur utilisé dans la construction pour créer des échafaudages et étançons.
- *Fady* = interdit, tabou instauré par les anciens
- *Famadihana* = retournement des os (rituel effectué après un certain laps de temps suite à l'enterrement).
- *Fandambanambato* = poteau à pointe sur lequel on retrouve l'ensemble des crânes de zébus des aïeux ; s'apparente à un totem sacré.
- *Fantsiholitra* = arbuste endémique de Madagascar (son vrai nom est *alluadia procera*)
- *Fokontany* = subdivision administrative, démembrement de l'Administration centrale : peut représenter un quartier comme un ensemble de plusieurs villages. On retrouve pour chaque fokontany un *chef Fokontany* : il joue le rôle d'intermédiaire entre les habitants et la commune mais ses attributions varient d'une région à l'autre.
- *Lambas* = tissus nobles faisant office de linceul ou partie d'un costume traditionnel.
- *Malagasy* = personne de nationalité malgache.
- *Mora mora* = devise nationale traduisant le rythme de lenteur, l'esprit de simplicité et de tranquillité.
- *Ode ?* = est-ce qu'il y a quelqu'un ?
- *Ode !* = Oui, j'arrive.
- *Pousse-pousse* = également appelé vélo-pousse ; homme avec un vélo tirant une charrette pouvant accueillir jusqu'à deux passagers.
- *Ravinala* = de son vrai nom *ravenala madagascariensis*, une plante endémique de Madagascar ; appelée aussi l'arbre du voyageur, elle est l'emblème du pays. Utilisée sous trois formes dans la construction : le *falafa* pour la couverture, le *raty* pour les parois et le *rapaka* pour le plancher.
- *Taxi-brousse* = camionnette de 12 à 15 places conventionnelles pouvant accueillir

jusqu'à 22 personnes dans les faits.

- *Tik-tik* = voiturette à moteur à trois roues pouvant accueillir jusqu'à 4 passagers.
- *Tsy maty ny maty* = les morts ne sont pas morts, proverbe malgache
- *Vahaza* = étranger (d'une autre nationalité ; parfois aussi employé pour parler d'une autre région).
- *Toaka gasy* = rhum local que les habitants produisent eux-même.
- *Tsikafara* = cérémonie effectuée quand un vœu exprimé auprès des ancêtres ou d'un endroit sacré se réalise
- *Vondro* = sorte de jonc très léger, utilisé dans la construction de maison dans la région sud du pays.

Bibliographie

Articles, ouvrages et séminaires :

- BOURDIEU Pierre. (1972). Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle. Genève, Suisse. Librairie Droz.
- BERGER Laurent. (2006). Les voix des ancêtres et les voies du développement. Les populations de l'ankaraña en butte à la mondialisation. Études rurales, no 178 : p.129-160.
- COULER Charles Horton. (1915). Social organization : a study of the larger mind. New York.
- DEWAILLY Jean-Michel. (2008). Une plage urbaine sans bains : Toamasina (Madagascar). Géographie et cultures, no 67 : P. 125- 137.
- DUMONT Louis. (1983). Essais sur l'individualisme: une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne. Collection Esprit. Éditions de Seuil. Paris.
- DURKHEIM Émile. (1895). Les règles de la méthode sociologique. Alcan. Paris.
- GASTINEAU Bénédicte, NORO Ravaozanany. (2011). Genre et scolarisation à Madagascar. Questions vives, Vol.8 no 15.
- GODEFROIT Sophie, REVERET Jean-Pierre. (2007). Quel développement à Madagascar ? Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales. Paris.
- GOFFMAN Erving. (1991). Les cadres de l'expérience. Éditions de Minuit. Paris. (1° éd. Angl. 1974).
- HALL Edward Twitchell. (1979). Au-delà de la culture. (HATCHUEL Hélène, Trad.) Éditions du Seuil. Paris.
- HALL Edward Twitchell. (1984). La danse de la vie : temps culturel, temps vécu. (HACKER Anne-Lise, Trad.) Éditions du Seuil. Paris.
- HALL Edward Twitchell. (1971). La dimension cachée. (PETITA Amélia, Trad.) Éditions du Seuil. Paris.
- HAMBERGER Klaus. (s. d.). Pour une théorie spatiale du genre. Consulté le 25 décembre 2017. <https://www.college-de-france.fr/site/philippe-descola/seminar-2017-03-02-10h00.htm>
- HENAFF Marcel. (s. d.). Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau. Consulté 9 novembre 2017. <https://www.college-de-france.fr/site/colloque-2011/symposium-2011-10-14-14h00.htm>

- HERTZ Robert. (1928). Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort, Mélanges de sociologie religieuse et de folklore. Alcan. Paris. p. 6.
- LEVI-STRAUSS Claude. (1936). Contribution à l'étude de l'organisation sociale des Indiens Bororo. Journal de la société des américanistes, 28 (2), p.269-304.
- NARÉ Christine Zoé. (1997). Être une femme intellectuelle en Afrique : de la persistance des stéréotypes culturels sexistes. Africa Development 22, no 1 : p.65- 78.
- OLIVIER de SARDAN Jean-Pierre. (2003). L'enquête socio-anthropologique de terrain : synthèse méthodologique et recommandations à usage des étudiants. LASDEL. Études et travaux, no 13.
- OLIVIER de SARDAN Jean-Pierre. (2008). La rigueur du qualitatif : Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique. Academia. Louvain-La-Neuve.
- Ordre des architectes malagasy. (2015). Le Master plan de Tamatave par Élodie Selamanana. Ordre des architectes malagasy.
- PACAUD Pierre. (2001). Famadihana des secondes funérailles à la répétition du mythe. Topique 75, no 2 : p.61- 79.
- RAJAOSON François. (1969). Contribution à l'étude du famadihana sur les hauts plateaux de Madagascar. Thèse de 3ème cycle, sociologie, faculté des lettres et sciences humaines. La Sorbonne. Paris.
- RIGAUX Natalie. (2016). Introduction à la sociologie par sept grands auteurs : Bourdieu, Durkheim, Godbout, Goffman, Sennett, Tönnies, Weber. De Boeck supérieur. Louvain-la-Neuve.
- SAUQUET Michel, VIELAJUS Martin. (2014). L'intelligence interculturelle : 15 thèmes à explorer pour travailler au contact d'autres cultures. C.L. Mayer. Paris.
- TODD Emmanuel. (1983). La troisième planète: structures familiales et systèmes idéologiques. Empreintes. Éditions du Seuil.Paris.
- TONNIES Ferdinand. (2010). Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure. Le lien social. (Niall Bond et Sylvie Mesure, Trad.) Presses universitaires de France. Paris.
- WEBER Max. (2008). Économie et société 1. Les catégories de la sociologie. Pocket. Paris.
- WEBER Max. (2009). Économie et société 2. L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie. Pocket. Paris.

Documents de lois et statistiques :

- Accession à la propriété foncière à Madagascar. Consulté le 5 mars 2018. <http://www.aries-immobilier-madagascar.com/telechargement/AccessionProprieteFonciere.doc>
- ATLASOCIO.com. (s.d.). Madagascar. In Atlasocio.com. Consulté le 25 mars 2018. <http://www.atlasocio.com/etats/fiches/m/madagascar.php>
- INSTAT Madagascar. Madagascar en chiffre. Consulté le 23 janvier 2019. <http://www.instat.mg/madagascar-en-chiffre/>.
- Loi n°2015-051 portant Orientation de l'Aménagement du Territoire (LOAT) et Loi n°2015-052 relative à l'Urbanisme et à l'Habitat (LUH). (2016). Consulté le 4 janvier 2019. http://www.mepate.gov.mg/wp-content/uploads/dossiers_pdf/Recueil%20LUH-LOAT.pdf
- Ministère de l'aménagement du territoire. Direction Générale de l'Aménagement du Territoire et de l'Équipement (DGATE). Consulté le 25 juin 2018. <http://www.mepate.gov.mg/meieat/dgat/>.
- Plan Communal de Développement (PCD) de la commune rurale de Mahavelona-Foulpointe 2017-2021. (2017). Consulté le 7 avril 2019. <https://fdl.mg/sites/default/myfiles/PCD/PCD/PCD%20FOULPOINTE/PCD%20Foulpointe.pdf>
- Politique Nationale de l'Aménagement du Territoire (PNAT). Consulté le 26 juin 2018. http://mg.chm-cbd.net/implementation/Documents_nationaux/document-cadre/politique-nationale-de-l-amenagement-du-territoire-pnat
- Programme d'Appui à la Gestion, et de l'Environnement. (2016) Loi n° 2015-051 portant Orientation de l'Aménagement du Territoire (LOAT) ; Loi n° 2015-052 relative à l'Urbanisme et à l'Habitat (LUH). Consulté le 4 janvier 2019. http://www.mepate.gov.mg/wp-content/uploads/dossiers_pdf/Recueil%20LUH-LOAT.pdf.
- United States Department of State. Bureau of Democracy, Human Rights, and Labor. (2014). International Religious Freedom Report for 2014. Consulté le 17 janvier 2019. <http://www.state.gov/j/drl/rls/irf/religiousfreedom/index.htm?year=2014&dclid=238232>.
- UNIVERSALIS ENCYCLOPAEDIA. Madagascar. Encyclopædia Universalis. Consulté le 6 avril 2018. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/madagascar/>.

Sites et vidéos internet :

- ANTHROPO-VIDEO. (2016). Claude Lévi-Strauss, La pensée sauvage. Consulté le 11 novembre 2017. <https://www.youtube.com/watch?v=9TfPffTeie>
- ANDLIL Trader Inside. (2013). Qu'est-ce que la mondialisation ? Consulté le 10 avril 2019. <https://www.andlil.com/definition-de-mondialisation-151326.html>.

- de BORDO Fabrizio/madagasikara mozika. (2016). Les Mikéas – Peuple de la forêt - Madagascar. Consulté le 11 novembre 2017. <https://www.youtube.com/watch?v=PazZ4OfvzLY&feature=youtu.be>
- BUTLER Rhett. (s. d.). Madagascar's people for Kids. Consulté le 30 novembre 2017. <http://www.wildmadagascar.org/kids/04-people.html>
- CASTILLO Amanda. (2016). Notre rapport au temps varie selon notre culture. Consulté le 30 mars 2019. <https://www.letemps.ch/economie/rapport-temps-varie-selon-culture>.
- DETOURS MADAGASCAR. (2018). L'architecture malgache : La fabrication de la casa. Détours Madagascar. Consulté le 17 mars 2018. <https://www.voyagemadagascar.com/la-casa-malgache>.
- ECHAPPEES BELLES. (2017). Madagascar, luxuriante et généreuse. Échappées belles. Consulté le 17 janvier 2018. https://www.youtube.com/watch?v=wIOFD9R8y_Q
- E-RSE. Mondialisation : définition, fonctionnement, conséquences - Qu'est-ce que la mondialisation. La RSE et le développement durable en entreprise. Consulté le 15 avril 2019. <https://e-rse.net/definitions/mondialisation-definition-consequence-histoire/>.
- JMCL. (2007). Madagascar reportage à Ambovombe. Daylimotion. Consulté le 17 janvier 2018. <http://www.dailymotion.com/video/xjnc4>
- LEFEVRE Xavier. (s. d.). En terre inconnue- Madagascar avec Thierry Lhermitte. Consulté le 17 janvier 2018. <https://openload.co/embed/ZH8Zy0cZi24/>
- Madagascar Island (2011). Habitat- une architecture végétale. Consulté le 16 février 2019. <https://www.madagascar-island.com/habitat-architecture-madagascar/>.
- Le Monde. (2013). Madagascar : Madacompost change les déchets en or. Consulté le 26 mars 2019. https://www.lemonde.fr/economie/article/2013/09/15/madacompost-change-les-dechets-en-or_3477779_3234.html.
- Les Observateurs. (2016). Des jeunes Camerounais font des pavés avec du plastique recyclé. Les Observateurs de France 24. Consulté le 26 mars 2019. <https://observers.france24.com/fr/20160325-jeunes-cameroun-paves-plastique-recycle-roger-milla-djouman-yaounde>.
- TOLI. (2008). Les cyclones à Madagascar. Web-Libre. Consulté le 22 mars 2019. <http://www.web-libre.org/dossiers/cyclones-madagascar,5207.html>.

Interviews :

- GEORGES Jodie, BEVOHAVY Joël. 8 août 2018 à 13 h 50. Quartier de Tanamakoa, Toamasina (MADAGASCAR).

Sources des illustrations

- Couverture : <https://svgsilh.com/fr/image/1758960.html>
- Fig. 1 : Carte du monde avec un zoom sur Madagascar, montage personnel, <https://www.istockphoto.com/fr/vectorel/carte-de-madagascar-gm943034316-257697250> et <https://svgsilh.com/fr/image/1758960.html>
- Figure 2 : Carte de Madagascar avec un zoom sur les régions étudiées, montage personnel ; <https://svgsilh.com/fr/image/1758960.html>
- Figure 3 : Vue satellite de Tamatave, <https://www.viamichelin.fr>
- Figure 4 : Vue satellite de Foupointe, <https://www.viamichelin.fr>
- Figure 5 : Vue satellite de Tamatave, <https://www.viamichelin.fr>
- Figure 6 : Croquis d'une coupe dans une case servant de cuisine, illustration personnelle
- Figure 7 : Dépouille protégée par des *lambas* prête à être enterrée, illustration personnelle
- Figure 8 : Cimetière familial à Mahalevona, illustration personnelle
- Figure 9 : Arbre sacré dans le Fort Manda à Foulpointe, illustration personnelle
- Figure 10 : Femmes en train de préparer le diner pour toute la famille, illustration personnelle
- Figure 11 : Hommes en train de vendre et marchander dans la rue, illustration personnelle
- Figure 12 : Echoppe d'une maison à Tamatave, illustration personnelle
- Figure 13 : Schéma expliquant la relation d'inceste mal vue, montage personnel, <https://stock.adobe.com/fr/images>
- Figure 14 : Schéma indiquant un système matriarcal, montage personnel, <https://stock.adobe.com/fr/images>
- Figure 15 : Schéma indiquant une inégalité dans la fraterie, valorisant le cadet, montage personnel, <https://stock.adobe.com/fr/images>
- Figure 16 : Schéma représentant le système autoritaire dans le milieu rural, montage personnel, <https://stock.adobe.com/fr/images>
- Figure 17 : *Taxi-brousse* arrêté à une halte d'un village, illustration personnelle
- Figure 18 : Marché quotidien de Maroantsetra, illustration personnelle
- Figure 19 : Croquis d'aménagement d'une habitation pour touristes (mix entre plan traditionnel malgache et européen), illustration personnelle

- Figure 20 : Croquis d'implantation d'une parcelle familiale à Mahalevona, illustration personnelle
- Figure 21 : Croquis d'un coffrage pour une colonne en béton coulé, illustration personnelle
- Figure 22 : Maison destinée à un gardien et sa famille à Foulpointe, illustration personnelle
- Figure 23 : Maison destinée à un gardien et sa famille à Foulpointe
- Figure 24: Maison type «léger» construite selon les procédés traditionnels, illustration personnelle
- Figure 25 : Maison de type «semi-léger» ; <https://www.antafondrolodge-madagascar.com/votre-hebergement-en-10-bungalows>
- Figure 26 : Maison + commerce de type «dur», illustration personnelle
- Figure 27 : Schéma de situation des parcelles côté nord de Foulpointe, illustration personnelle
- Figure 28 : Schéma des deux implantations proposées, illustration personnelle
- Figure 29 : Terrassement du chantier à Foulpointe, illustration personnelle
- Figure 30 : Croquis d'un pieu, illustration personnelle
- Figure 31 : Croquis d'une semelle filante, illustration personnelle
- Figure 32 : Début de l'élévation des murs sur fondations, illustration personnelle
- Figure 33 : Schéma indiquant le sens de trajectoire du soleil à Madagascar, illustration personnelle
- Figure 34 : Boîtes aux lettres façonnées sur chantier, illustration personnelle
- Figure 35 : Fine couche de béton servant de couche finale à la dalle de sol, illustration personnelle
- Figure 36 : Quadrillage de *boirons* servant d'étauçons pour la dalle de toiture, illustration personnelle
- Figure 37 : Deuxième couche de béton pour la dalle de toiture, illustration personnelle
- Figure 38 : Couche de cimentage sur l'ensemble des murs intérieurs/extérieurs, illustration personnelle
- Figure 39 : Façade nord en date du 31 mars 2019, illustration personnelle
- Figure 40 : Façade sud et début de terrasse, en date du 31 mars 2019, illustration personnelle

Annexes

- **Annexe I** : Carnet de terrain
- **Annexe II** : Fiche de recensement – Ville de Tamatave
- **Annexe III** : Plans d'Urbanisme Directeur de la ville de Tamatave en 1963 et 2004
- **Annexe IV** : Certificat foncier du terrain – bornage
- **Annexe V** : Titre Foncier du terrain
- **Annexe VI** : Certificat Foncier de la parcelle de plage
- **Annexe VII** : Demande pour une construction d'un bâtiment en dur (terrain titré) – pièces à fournir.
- **Annexe VIII** : Plan du Rez-de-chaussée de la construction tel que dessinée par l'entrepreneur.
- **Annexe IX** : Plan d'implantation de la construction
- **Annexe X** : Entretien avec BEVOHAVY Joël, ancien directeur de l'Urbanisme de Toamasina.

J0 27/06

Paris : 31,5€

un aéroport immense, beaucoup d'affluence
mais un confort irréglable.

→ trajet en avion : agréable
- dernier repas européen avec
un dessert ! -

peu d'heures de sommeil



JOUR 1 28/06

Ile de la Réunion : 19°C

↳ 8h (heure locale)
↓
6h (heure BE)

un aéroport à la taille de l'île : tout
petit ; mais l'esprit français est
présent

→ l'espace d'embarquement est considérée
comme volière pour les oiseaux
- homme et nature cohabitent dans un
mêlé lieu -

Arrivée à l'aéroport de Tamatave :

beaucoup plus petit et modeste
les premiers "soûcis" arrivent : il faut
remplir des papiers de santé que l'on
était censé avoir reçu dans l'avion ...

Viens ensuite le visa : les prix sont
affichés en € et en Ariary (monnaie locale)

Mais les personnes de l'aéroport (comme
tout le monde là-bas) parlent en FMG =
français malgaches, on s'entend mal de
parce que.

L'organisation n'est pas au top, mal
expliquée et l'on a le sentiment
de pas être les bienvenus.

Après vient le passage près des douaniers
qui vérifient les valises afin de
ne pas entrer dans le pays avec des
potentielles virus (importation de graines,...)
et aussi de vérifier les quantités de
produits (richesses) on dépense pas le
quotidien réglementaire. Le premier
back chich est donné au douanier
pour être tranquille.

Un back chich est un pot-de-vin

que l'on donne à une personne ayant
une responsabilité afin de gagner du
temps ou d'obtenir plus facilement ce
que l'on veut.

→ Dans la culture malgache, cette pratique
est normale. Ne pas donner de back chich
est même mal vu selon les situations
ex : un agent de police qui arrête un
véhicule le long de la route. Si
l'automobiliste ne donne pas de
pot-de-vin, l'agent se vexe et
il se peut qu'il contrôle l'entière
du véhicule et qu'il passe jusqu'à
l'infraction la + minime.

18 980 50000 : 19.0
2006 1 98100

Entrée dans Tamatave :

Une affluence importante de véhicules, le code de la route n'a pas d'importance ; il faut juste réussir à s'imposer et à éviter les autres. → Mais surtout savoir freiner car ils n'y a pas toujours de clignotant et que tout le monde passe où il peut.

On retrouve comme moyens de locomotion :

- piétons
- **tik tik ou taktakone** : véhicule à 3 roues, jaunes habituellement
- **poisse poisse** : homme à vélo qui tire une "charrette", pour max 2 personnes abritées sous un auvent très bas
± 5000 FMG
0,30€
- **taxi-brousse** : camionnette à ± 12 places ou 15 au max
± 30000 FMG
1,60€
Thésine
→ ici 3 places valent pour 4 et ils n'hésitent pas à aller jusqu'à 5.

Les bogeages sont accrochés sur le toit. Il y a un chauffeur + un aide-chauffeur.

- **véhicules** : anciens modèles pouvant aller de 30 à 50 ans françaises ou européennes.
- **4x4** : anciens modèles (+ rares) et souvent de marques japonaises : Nissan et Toyota. pour les nouveaux (grosses vagues de 4x4 neufs) on retrouve essentiellement des Mitsubishi et Ancaster Nissan. comparé à 2011, on voit beaucoup plus de 4x4 neufs en ville, on peut supposer que certains se sont enrichis avec la mondialisation. Sauf qu'en voyant les vieux modèles de voiture et le nombre important de poisse poisse, on peut constater que le fossé entre riche et pauvre ne fait que se creuser encore +.

La vie à Tamatave où en ville est très ≠ comparé à une petite ville comme Fougere.

→ les rues sont très encombrées au niveau des véhicules - ce qui rend la pollution de l'air importante dans les rues principales - mais aussi des commerces style petites boutiques qui sont omniprésentes.

On retrouve essentiellement :

- celles de fruits, légumes et autres **nécessités**
- les boutiques qui contiennent tous les extras (alcool, bonbons, cigarettes, ...)
- les boutiques de **magasin vêtements chaussures meubles...** que l'on retrouve uniquement le long des voies principales.

À Tamatave, les voies principales sont en Tarmac et très larges (au moins 6m) c'est un réel + pour la ville pour la

question pratique sauf que la façon dont ils font les routes ne résistent pas face au trafic quotidien

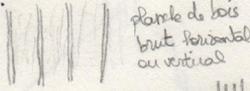
↳ la nouvelle chaussée a été coulée il y a 2 ans et elle est déjà dans un pitoyable état.. le soucis est du au fait qu'ils appliquent juste une fine couche de Tarmac sur de la terre, sans fondation ni bordure.

Dès que l'on rentre dans des voies secondaires, on retrouve un sol de terre ou sable et la misère se fait encore + ressentir par l'étroitesse des rues et le nivellement

(de la route selon l'urbanisme, même les petites rues sont censées faire 6m ; en pratique, on retrouve le + souvent des rues de 2,50 - 3m.

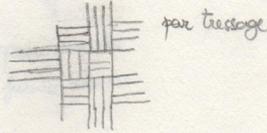
Toutes les habitations sont pourvues d'une palissade à vue et le long du terrain sur la limite mitoyenne afin d'obtenir un peu d'intimité. On retrouve ≠ matériaux et ≠ mise en œuvre selon les budgets :

- en bois



plaque de bois brut horizontal ou vertical

- avec les feuilles du voyageur
" ~~bananier~~ bananier

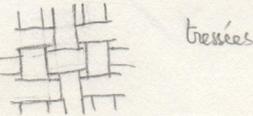


par tissage

- en tôle

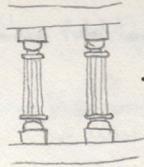


ondulées



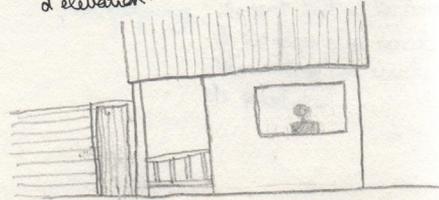
tressées

- ou en dur :
béton moulé

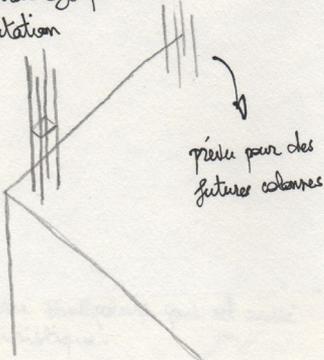


pour les + riches

les petits commerces sont aussi de temps en temps incorporés dans l'habitation quand celle-ci est en dur et que le magasin est prévue directement avant la construction. On retrouve donc ce genre d'élévation :



→ Un élément particulier concernant la construction en dur est qu'au moment de couler la dalle de toiture en béton pour une toiture plate, les ouvriers incorporent du ferrailage pour un éventuel étage à l'habitation



prévu pour des futures colonnes

Pour les murs d'une habitation, on retrouve soit :

- Cabane
- du bambou : tissé comme pour les palissades
 - du jalafe  fait avec le tronc de l'arbre
↓
les feuilles servent pour la toiture
 - du bois : en planche ≡ ou |||

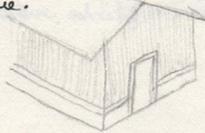
- en parpaings : ils sont fait à la main et sur place puis ensuite recouverts d'une couche de peinture

→ On peut aussi retrouver un mix entre modèle cabane ou deux : le soubassement en dur puis le reste du mur en palafre trellé, par ex.

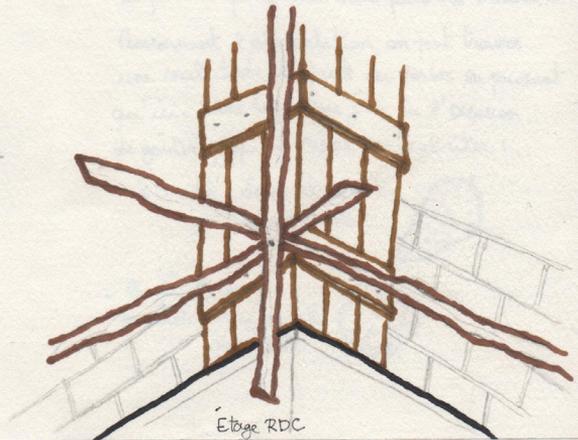
↳ ça donne un côté + chic à la cabane tout en restant dans la même genre des cabanes traditionnelles.

↳ avec ce genre de soubassement, l'habitation résiste aussi mieux aux cyclones fréquents.

ce type de logements a surtout été observé dans un milieu "rural", comme Foulepointe qui est aussi + touristique.



Pour les constructions en dur, ils s'aident de grosses branches suffisamment résistantes pour supporter le poids des autres branches et des coffrages. De cette manière, ils peuvent monter les murs de panpage le + droit possible.



La nourriture ...

Une des particularités concernant la nourriture malgache est qu'elle est très grasse. Ils cuisinent pratiquement tout le temps avec de l'huile : dans une sauce, frit ou pour envelopper les ingrédients, il est dur de trouver un plat sans matière grasse.

↳ et nos estomacs le ressentent bien...

Malgré cela, ici tout est frais et "bio", puisque tout est récolté et ramené directement sans ajout de conservateur, additif, pesticide ou autre.

L'île est réputée pour avoir une faune exceptionnelle avec énormément d'espèces se trouvant uniquement ici.

↳ Il ^{est} de même pour la flore : on retrouve beaucoup d'arbres exotiques coupés et exportés chez nous pour des meubles,...

Concernant l'alimentation, on peut trouver une multitude de fruits ou herbes inconnus qu'ici. Dans ceux que j'ai eu l'occasion de goûter jusqu'à présent, on peut citer :

- le corosol : doux et sucré incomparable



- le janot ou picanon : fort semblable au corosol



- le carambola : entre pomme et prune

(utiliser chez nous plus pour la forme en étoile que pour le goût)



- Sakouanga :



- Moni :



Une des choses à voir à Tomatave pour un étranger, un "vaza", est le bazar kelly autrement dit, le petit marché.

→ on retrouve dans la ville un autre marché : le bazar be, c'est-à-dire : le grand marché, + propre et + luxueux où l'on retrouve plus des meubles et objets de valeur en +.

Cependant, pour un vaza, le marché est loin de porter bien son nom tellement il existe de ruelles et d'échappes. Le tout forme un maillage assez rythmé mais les échappes se ressemblent pour que de mon habitude et l'on ferait vite de s'y perdre ou de ressentir de se perdre par un côté opposé.

Il existe tout de même des parties, rayons regroupant les mêmes types de produits.

Dans les grandes catégories, on peut distinguer :

- la poissonnerie } regroupées sous des halles couvertes
- la boucherie } → ce sont les seules parties du marché où l'architecture a été prévue pour cette fonction.
Des tables de béton avec parfois des carrelages sont même présentes pour délimiter des échappes.

- fruits / légumes / épices et autres condiments

- poissons séchés

- vêtements } suspendus par des cordes afin d'aérer le séchage
- chaussures } et d'utiliser au max. l'espace disponible

- ustensiles de cuisine } beaucoup d'ustensiles comme les couvercles, casseroles, ... sont en fonte d'aluminium.
Alliage fragile et très peu résistant dans le temps.

la viande étant comme chez nous, l'aliment le plus cher, tout le monde ne peut pas se permettre d'en acheter souvent.

Le choix est aussi plus restreint comme ils mangent ce qu'ils trouvent au marché : G-od, du zébus, si une bête est tuée ou la récolte de la pêche. ^{conservation de la viande}

⚠ il est difficile de prévoir à l'avance ce que l'on va manger car la pêche, par exemple, dépend de la météo. Si le courant est trop fort, les récoltes sont faibles.

Dans les villages, les gens possèdent + de terrain et peuvent donc avoir des oies, poules et coq.

Ils sont tous un peu "ogriéristes", ou éleveurs de bête comme nous il y a 50 ans... Ceux qui peuvent se le permettre ont aussi 2-3 zebus. Les animaux passés permettent d'avoir du lait ou des œufs, la reproduction mais aussi d'avoir de la viande.

Un des éléments principaux de l'alimentation malgache est le riz car ils en cultivent donc pas trop cher et il est très nourrissant.

Il est tellement présent que l'on retrouve dans les cuisines des énormes récipients comparables à des poêlles chez nous, remplis de riz.

Un autre élément particulier : le fakatapora ("fakatapora").

Il sert de mode de cuisson. On met d'abord des ^{charbon} braises à chauffer dans le compartiment en dessous.



Une fois les braises formées, on peut faire chauffer le repas en plaçant une casserole sur la partie du dessus.

Cette cuisson traditionnelle se retrouve absolument partout même si les personnes + âgées possèdent parfois 2 toques de cuisson.

Cela s'explique par la production importante de charbon de bois sur l'île ainsi que la prise élevée de l'électricité qui n'est pas accessible à tous ; sans compter que les coupures de courant sont courantes et imprévisibles. Malheureusement, le charbon pollue pas mal en brûlant...

Il est impossible de rester dans la cuisine lorsque le fakatapora fume, c'est pour cette raison qu'il est la plupart du temps dehors et que l'on voit autant de personnes cuisiner à l'extérieur. C'est aussi une des explications pour laquelle les cuisines sont semi-extérieures !

Plutôt, je parlais de pollution. C'est un problème majeur selon moi ici.

Il n'existe pas de décharges, containers ou tout autre moyen prévu pour le tri des déchets.

↳ on fait simplement un tas au fond de la parcelle et on le brûle de temps en temps.

Pour ceux qui n'ont pas de parcelle (gens en appartement, SPT, ...) ils font des tas à des endroits en ville

j'ai pu voir un amasement d'ordure près du canal des Pangalan, un magnifique endroit jusqu'à ce qu'on voit ces ordures qui ramènent vite à la réalité...

En + de polluer l'air en brûlant les déchets ils polluent aussi les masses plastiques avec les débris à proximité de l'eau

NB : avant, on enterrait les poêlles.

Ce qui était pire pour l'eau et les sols. Par manque de place certainement, ils se sont mis à brûler. Le souci aussi est que maintenant on retrouve + de plastique (mauvais à brûler)



mais surtout + d'objets électroniques
à cause de la mondialisation !

⚠ Un autre problème à Madagascar

comme dans les autres pays pauvres
est qu'on leur importe du mauvais
matériel, la plus basse qualité ou
des éléments déjà défectueux.

En effet, ils n'ont pas les moyens
de se plaindre comme dans les
pays de l'UE, par ex, et ne peuvent
que subir cette mauvaise qualité,
les pannes programmées ou l'arrêt
des appareils rapidement : la courte
vie des appareils électroniques

↳ c'est une des raisons qui augmente
la pollution puisque ils achètent +
souvent des appareils et + souvent

en jeter comme ils tiennent peu de temps...

Sans compter le fait qu'ils ne recyclent
rien, même l'électronique et tous les
composants chimiques présents dedans.

N.B : Tout ce qui vient de France et
des pays industrialisés similaires
est considéré comme de valeur.
Car nous sommes intransigeants face
à la qualité. Ils préfèrent même
un vieux jeu métrix utilisés plutôt
qu'un meuf d'une marque japonaise
car ils savent que le métrix durait
en toute logique durer + longtemps
que l'autre fabriqué avec des
pièces de qualité médiocres.

Foulpointe ...

Après 2 jours passés dans la ville de
Tamatave, nous prenons la route pour
Foulpointe à 56 km de là.

Nous prenons le taxi brasseur, moyen le
+ simple mais pas des plus confortables.

Par chance, la route entre les 2 points
est bâtonnée ce qui facilite le trajet
malgré les innombrables trous dans
la route.

Il nous faut environ 2h30 pour
parcourir la distance.

⚠ Quand on prend le taxi brasseur,
il faut essayer de prendre un
couce des vitres aux fenêtres

et aussi réussir à se faire respecter,
Malgré nos tentatives, nous, veras, ne
sommes pas toujours respectés surtout dans
le taxi brasseur.

Après avoir passé un trajet dans le froid dû
à la pluie et au vent qui nous soufflait,
nous pensons la prochaine fois à être +
vigilants.

Nous avons aussi vécu l'expérience pleinement
puisque nous avons partagé à 5 des banquettes
pour 3... Comme le TEC chez nous, les
transports ici, ça rapprache.

NB : nous des règles aussi c'est toujours
d'être vigilants à ses affaires car
les yeux et les mains se baladent
partout mais de manière très discrète...

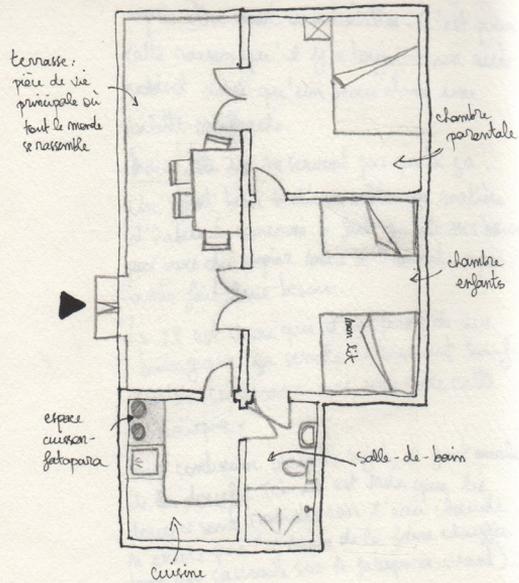
Nous arrivons donc dans notre chez nous, une petite habitation louée pour la durée du séjour.

Comparé à en ville, nous retrouvons + de confort, + semblable à nos habitudes européennes.

↳ À préciser qu'il y a tout ce qu'il faut, juste le strict minimum: pas de frigo, TV, radios ou autre gadgets.

Nous avons un genre de bungalow/maison mais + adapté aux touristes qu'aux Malgaches car il est assez confortable par rapport aux habitations habituelles.

Un élément qui m'a interpellé, c'est le peu de rangement. Je ne sais pas encore si c'est parce que c'est un logement pour vacanciers et que les meubles coûtent chers ou si c'est comme ça que vivent les gens.



Les premières différences par rapport au logement où nous étions restés 2 jours à Tamatave - une tante de la famille - et aux habitations traditionnelles :

- le wc et la douche sont dans une salle de bain avec robinet mais surtout ils sont connectés directement aux autres pièces.

Alors qu'habituellement, la douche et le wc sont dans 2 petites cabines à quelques mètres de l'habitation.

↳ Sans doute pour les odeurs mais aussi pour l'évacuation des eaux qui pénètre naturellement dans le sol en terre.

Nous avons aussi la chance d'avoir un wc et non un "trou", ainsi qu'une chaise car il faut en principe

liker de l'eau à l'aide d'une gourde après être passé aux toilettes. C'est pour cette raison qu'il y a toujours un accès robinet ainsi qu'un seau dans une toilette Malgache.

Mais ~~ils~~ ils ne servent pas qu'à ça...

Un point bien + obtenu maître en matière d'habitude concerne le fait qu'ils Mes'essent pas avec du papier mais se "servent", après avoir fait leur besoin.

↳ Il est vrai que d'un point de vue écologique, ça semble intéressant sauf qu'on consomme + d'eau avec cette technique.

Pour continuer dans le sujet, il faut parler de la douche. Ici il est vrai que les douches sont rapides car l'eau chaude n'existe pas (à moins de la faire chauffer dans une castrol sur le fatopara avant).

Et les pommeaux de douches sont rares.
On utilise le même style de gourde
que pour les vaches, on se vide simplement
l'eau froide dessus. Ça rustique !

À Madagascar, l'eau n'est pas comme
chez nous considérée comme une ressource
qu'il ne faut pas gaspiller.

↳ La plupart des gens ne la paient pas
car ils la puisent dans le sol directement.
Pour ce faire, une personne (souvent payée
pour sa) pompe toute les soirs de l'eau
qui atterrit sur des bidons posés sur le
toit afin d'obtenir un peu de pression
au robinet.

Il existe aussi un réseau de distribution
pour ceux qui n'auraient pas la
possibilité de puiser directement.

Malgré cela, l'eau de distribution n'est
pas plus potable pour un étranger
que celle puisée de manière privée.
Les sols étant bien trop pollués...

- Une autre nuance dans le bungalow
est que la seule pièce de vie et de
rencontre est extérieure : la terrasse.
Ce qui démontre que les malgaches
vivent essentiellement à l'extérieur.
- dû au climat mais aussi à leur
travail et mode de vie -
la terrasse est couverte, la toiture se prolonge
comme si c'était une pièce de + de la
maison. Cela permet de protéger du
soleil et de la pluie.

La moustiquaire : indispensable pour
un vaca afin qu'il n'attrape pas le
palu.

→ En effet, les moustiques qui
transmettent cette maladie sont
spécifiquement ceux qui piquent
en soirée et la nuit.

C'est pourquoi il faut être
particulièrement vigilant
même pour passer la moustiquaire.



Il y a encore beaucoup de choses à dire
sur Foulpointe mais ayant pris du
retard dans les notes, j'y reviendrais
dans quelques pages après avoir parlé
de Maohalemana, le village où ma
belle-mère a grandi.

Pour y parvenir, il faut préparer le voyage
à l'avance mais surtout, être prêt à
partir dès qu'on nous le dit.

En effet, la première étape se fait en bateau.
Il existe maintenant 4 moyens mais nous
avons choisi le bateau car nous sommes en
fin de voyage et il est pratiquement impossible d'y
aller par la route dû à l'état de la
dégradation par la pluie qui engendre la boue.

Nous avons démarré du port de Foulpointe le mardi 10/07 à 11h30.

À la base nous devions partir le vendredi suivant mais dû à la mer trop agitée depuis plusieurs jours, le capitaine avait décidé d'attendre mercredi, puis finalement mardi.

Le matin même, nous avons pris à 9h30 qu'il fallait se présenter à 10h au port pour faire l'appel des passagers.

- Le bateau Malissa peut accueillir pas loin de 300 personnes, il faut donc s'organiser pour embarquer assez vite pour ne pas perdre trop de temps.

Départ prévu à 11h, nous partons donc ajuté avec 30 min de retard.

Une fois le bateau en route, quelle ne fut ma surprise lorsque les membres de l'équipage placèrent dans l'allée centrale des matelas afin que les gens s'y allonge.

→ de ce que j'ai pu constater, les places étaient assez prises puisqu'elles fut utilisées immédiatement alors que les gens avaient des sièges. Les occupants étaient toutes des femmes et principalement avec des enfants. L'allée centrale s'était transformée en nursery.

Bien que les Matelas soient utiles pour s'occuper des enfants, l'allée restait l'unique accès pour les gens de passer. Il fallait donc engorger les femmes et enfants.

↳ En parlant avec des malgaches, ils m'ont dit qu'ici comparé à en Europe, les gens s'entraident toujours; peu importe la situation où s'ils se connaissent.

Cependant, j'ai été surprise de voir autant de siège de femme vides alors qu'à l'étage du bateau, des places improvisées sous une bâche étaient occupées par des gens n'ayant pas les relations nécessaires ou l'argent que pour réserver

des places intérieures.

Je soulève cette constatation car le trajet devait durer 13h, donc une partie de nuit, et une fois le soleil couché, l'humidité et le froid se font + présente.

Nous sommes finalement arrivés à quai à Maroantsetra à 2h du matin.

14h30 de trajet au total.

Nous avons aussi vu le socle de la maïée qui devenait trop basse. Nous avons failli rester en pleine mer quelques heures de +.

Après être arrivés chez des amis pour la nuit à 4h, nous avons décidé de passer la journée du lendemain à Maroantsetra pour se reposer et visiter la ville.

Marosantsetra est une ville qui a bien évolué en quelques années selon les dires des gens. Il est vrai que une journée a suffit pour remarquer que c'est une ville "riche", et + ressemblante à la nôtre au niveau de son développement.

Les boutiques le long des rues ont remplacé la plupart des petites échoppes.

On retrouve énormément de bâtiments en dur, souvent à 2 étages; avec des formes modernes pour certains.

Les personnes travaillent aussi derrière des bureaux avec pc, dans le domaine tertiaire; ce qui est moins courant dans les autres villes visitées.

Aussi, la plupart se déplacent en scooters ou motos, même les adolescents, ce qui prouve que les habitants sont + riches qu'ailleurs.

↳ Cela s'explique sans doute par la production de vanille à proximité.

À cette saison (mi-juillet) la saison de la récolte de la vanille commence et les gens qui intentionnellement dans la récolte s'enrichissent vite mais surtout beaucoup.

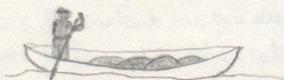
La ville s'est sans doute développée aussi grâce à son aéroport - bien que petit - car l'accès à la ville n'est pourtant pas aisé. Mais Marosantsetra n'est pas touristique: pas de tuk tuk, 3-4 passe passe et seulement une vieille voiture taxi.

C'est sans doute aussi car la ville est configurée comme Fampifanaka: une grande rue principale rectiligne bétonnée, puis les rues perpendiculaires destinées au logement.

Jeudi 12 juillet, vers 9h 30 nous avons pris la pirogue à moteur pour un trajet d'1h.

- Avant, les pirogues se maniaient uniquement à la main.

Il en reste peu aujourd'hui pour le transport de personnes mais bien pour les maraichonniers.



Nous sommes arrivés au village d'Adanjozy, où des taxi-motos ont pris nos bagages puis nous avons démarré le "trak" en direction de Mahalewana.

Il a fallu longer la mer pendant plusieurs km puis nous sommes arrivés face à une rivière.

↳ elle n'existait pas avant mais un cyclone a suffi pour qu'elle creuse son lit.

Des hommes en ont profité pour faire passer les gens sur une pirogue contre un peu d'argent.

À Madia, toute occasion est bonne pour créer de l'emploi, surtout les dégradations dû au temps.

Après, nous avons monté et traversé une colline. Du àux membres pleins les jours précédents, le chemin était très boueux et rendait l'accès difficile. Des gens des villages avoisinants s'alternent pour améliorer la route en déblayant des rochers plus haut sur le versant et en les re-plaçant sur la route, afin de moins s'enfoncer et d'empêcher l'état de la route.

Pour combler le temps qu'il y passent et les frais possible, on retrouve ci + endroits des pièges pour les motos (car c'est surtout eux qui dégradent à force de faire des allées-retours)

Nous sommes arrivés à Nabanza, puis un autre village dans sa continuité.

Pour arriver à Malalawona, la configuration était un peu \neq . Tout autour du chemin, on retrouve des rizières appartenant aux habitants de Malalawona.

Surtout le pourtour, le village est entouré d'une chaîne de montagnes, ce qui rend le lieu magique mais cause aussi bcp de soucis car à chaque pluie, l'eau ruisselle le long des versants et s'accumule dans le village. La rue étant plus basse que les maisons, il en faut peu pour qu'elle se transforme en rizières éphémères.

Lors des fortes pluies, il arrive même que les habitants doivent se réfugier sur le toit. Le phénomène des cyclones.

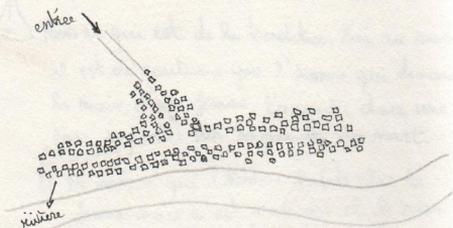
C'est un des soucis de la position géographique du village (situé dans une cuvette).

Malgré que le sol est en sable partout, il n'a pas le temps que l'eau pénètre dans le sol.

Par contre, une des raisons majeures qui explique le développement du village est les nombreuses productions possible dans cette région: vanille, riz, girofle, café, cacao, poivre, cannelle ...

Toutes ces marchandises réputées et qui valent pas mal d'argent.

Une fois de plus, le village est étiré selon une grande rue principale. On retrouve une exception au niveau de l'entrée dans le village qui forme en plan un Y



Le village est étiré le long de la rivière à proximité. Ce qui s'explique par les nombreux avantages qu'ils en tirent.

Elle leur sert pour se laver, faire la vaisselle, laver les vêtements, pêcher. Ces tâches réparties selon \neq zones organisées selon la salubrité que'elle procure.

Il n'existe pas de plan de secteur ou d'urbanisme pour le village. Pas de trace à respecter et ça se voit au premier regard.

La plupart des parcelles appartiennent à des ancêtres, des grands-parents et toute la famille peut en profiter tant qu'il y a de la place.

Celui qui a les moyens construit sa cage - même si elle n'est pas utilisée plus d'une fois par an.

Plus on a d'argent et plus on construit grâce. La parcelle n'est pas divisée en fonction du nombre de descendants.

Celui qui sait construire, construit, même s'il perd la place de 2 cages et personne ne lui en veut.

C'est pour ça qu'il faut aller assez vite pour construire quand on en a l'occasion car une fois qu'il n'y a plus de place, c'est trop tard pour se plaindre.

⚠ Pour ce qui est de la tradition liée au mariage, il est de coutume que l'homme qui demande la main d'une femme, l'accueille dans une case implantée sur la parcelle du mari.

⚠ Il arrive que l'homme habite chez la femme mais c'est mal vu et le mari vit avec cette honte toute sa vie.

Pour quelqu'un d'étranger, il est impératif de trouver des points de repère rapidement car le village est comparable à un labyrinthe.

Les espaces entre maisons sont plutôt des espaces publics malgré qu'ils sont sur des parcelles privées. Les seuls espaces extérieurs privés, sont les cour-de-sac ou les subassements surélevés.

Et le terme privé n'est pas vraiment bien choisi... Il faudrait plutôt dire semi-public car dès qu'il pleut, les gens s'absorbent sans que le propriétaire de la "porgola", s'offusque. Il en est de même lorsque des gens un peu curieux veulent voir ce qui se passe à l'intérieur.

Parfois il veut carrément mieux leur dire que l'on veut un peu d'intimité car les Malgaches n'ont pas les mêmes règles implicites de bienséance que nous.

Leur comportement nous semble parfois grossier alors qu'il n'y a rien de négatif dans leur culture.

Les malgaches, de manière générale mais encore + ici, ne connaissent pas la même intimité que nous :

- d'une part, au sein du noyau familial : quand les parents ont l'occasion d'avoir une chambre parentale, il n'y a pas de porte leur permettant d'être réellement isolés des enfants, juste un voile.

Et pour les enfants, ils dorment en général au moins à 2 dans la même chambre, même s'ils sont adultes. Ils ne vivent et découvrent donc pas leur corps et leur adolescence comme la majorité d'entre nous.

- d'autre part, avec les gens qui les accueillent à l'intérieur de chez eux :

Les pièces où l'on dort servent souvent à autre chose. Par exemple, à la salle à manger et les invités sont amenés à s'asseoir sur le lit car c'est la place la + confortable.

Les voisins restent donc en plein dans l'intimité des gens et de la famille.

↳ ce n'est pas perçu comme une gêne pour eux, due au manque d'argent pour bâtir une pièce pour accueillir les gens.

Au contraire, même lorsqu'il fait bon, les Malgaches sont fiers de nous accueillir chez eux pour montrer ce qu'ils possèdent.

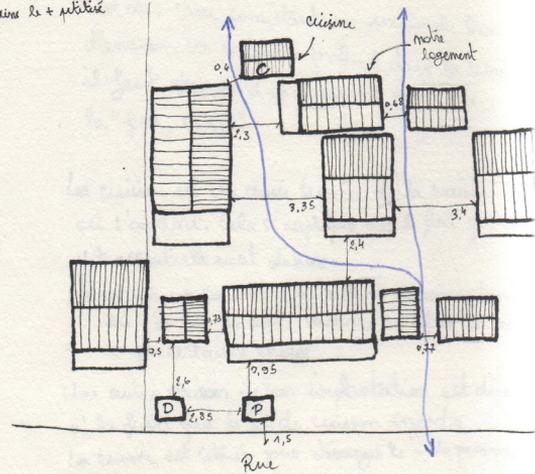
- enfin, avec les voisins :

Les cases ne sont pas du tout isolées acoustiquement. On entend absolument tous les bruits extérieurs et inversement. On peut tenir une conversation avec les voisins sans élever la voix.

tellement les sons sont audibles et les cases proches l'une de l'autre.

Parcelle de la famille (elle se prolonge encore à droite et au dessus) :

chemins de + piétinés



Le P représente l'espace de pipi; 4 ~~parcours~~ plans verticaux d'1m50 de haut.

On retrouve souvent les wc caca plus loin, à l'arrière des parcelles pour éviter les odeurs.

Ici l'arrière de la parcelle correspond à une autre parcelle avec d'autres cases donc les wc sont situés + loin, dans une espace reculé.

Le D représente la "douche" : plus pour se rincer les pieds ou même ou se rafraîchir car on est visible depuis la rue.

↳ leur position (wc + douche) en bord de rue, les rendent d'ailleurs semi-publie. En effet, les gens n'hésitent pas à s'en servir quand ils en ont besoin.

Cependant, on voit de + en + de sanitaires équipés d'un cadenas lorsque ils sont menés afin de les garder propre le + longtemps possible.

↳ Les wc caca consistant en un simple trou d'émission 30-50cm de profond dans la terre, il faut changer d'implantation une fois la "fosse" remplie.

La cuisine est elle aussi séparée de la maison où l'on dort. Cela s'explique par le fait qu'on vit essentiellement dehors.

↳ on retrouve souvent une table improvisée en bambou où l'on fait la petite vaisselle ou alors, on est coupe certaines choses.

Une autre raison de son implantation est due à la fumée que le feu de cuisson engendre. La cuisine est située pour éloigner le - de personnes.

Dans ce que je nomme la cuisine, on retrouve l'espace cuisson: une zone pour faire brûler du petit bois sur lequel on dispose un trépied permettant de poser les casseroles.



À côté, on a souvent des sacs de riz et autre aliments ou épices pour cuisiner.

Une particularité assez inattendue est la présence d'un petit panier situé

Souvent dans un coin de la pièce, assez tranquille: le panier sert pour les poules: pour qu'elles puissent pondre leurs œufs tous les jours, à côté du feu!

↳ Anecdote: une fois, nous étions avec mon père seul à la maison, tout le monde était parti travailler, etc. Une poule n'arrivait pas de faire des œufs et venait devant nous sans que l'on sache pourquoi elle agissait ainsi... Une fois que quelqu'un de la famille est parti, il a directement ouvert la porte de la cuisine et la poule a couru à l'intérieur. Ce n'est que par après que l'on a appris qu'elle voulait pondre et essayait de nous faire comprendre qu'il fallait que l'on ouvre la cuisine...

La partie restante dans la cuisine sert pour s'asseoir et manger.

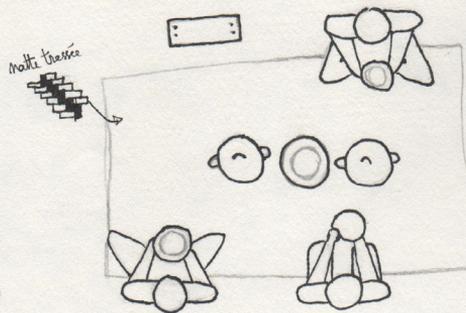
À la maison, on ne trouve pas de chaises et tables. Quand vient le moment de manger, soit on mange dans la cuisine; soit, comme les chinois, on dégage l'espace dans une pièce afin de disposer des matras au sol. L'espace central sert de table afin de poser les casseroles et les gens se dispersent autour assis en tailleur ou avec un mini banc et leur assiette devant eux ou sur les genoux.

Il est très difficile de trouver des couteaux à Madagascar car tous les repas sont préparés pour être mangés avec une fourchette et cuillère ou l'une et l'autre.

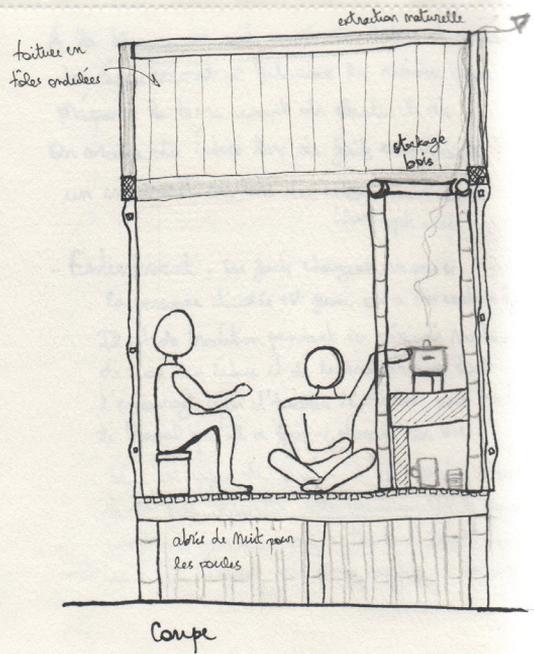
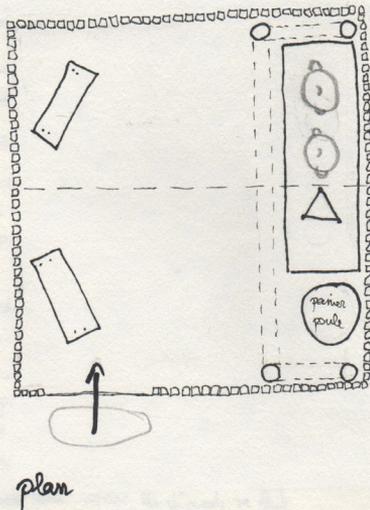


La viande est coupée au préalable avec un gros couteau de boucher.
→ les doigts sont aussi le meilleur ustensile ici...

Autre # la plupart des assiettes sont creuses car on mange souvent avec un fond de bouillon ou beaucoup de riz.



Exemple de disposition de la cuisine :



La nourriture traditionnelle, les repas, se composent en fonction de ce qui est cultivé et donc des nécessités.

↳ Contrairement à nous, les malgaches mangent chaud et sale avec 3 repas.

Ils mangent donc en général du riz tous les jours, 3x sur la journée, avec un bouillon de cuisson pour humidifier le riz. En accompagnement, on rabaoue des herbes ciselées sur place (broad mafan) et de la viande (poule, canard, crabe) mais pas à chaque fois.

Cela dépend de l'occasion, pour les repas où il y a des invités, on tuera un canard ou une poule de l'élevage car cette une grande occasion.

Dans tous les cas, la viande se fait toujours rare dans l'assiette et reste un +.

À la brousse, on voit aussi des zébus et cochons. Les zébus servent à labourer les rizières pour préparer la terre avant de planter le riz.

On mange du zébu lors de faits exceptionnels : un enterrement ou lors du retour d'un voyage (sans après décès).

- Enterrement : les faits changent un peu si la personne décédée est jeune ou a un certain âge. Il est de tradition pendant la période mortuaire de tuer un zébu et de le manger avec tout l'entourage afin d'honorer le défunt, pour tout le travail qu'il a fourni durant sa vie.

Si c'est que de jeunes, il est moins grave de ne pas respecter cette tradition car le jeune n'est pas reconnu avec autant d'importance.

→ Les curés tiennent une place majeure à Anala.

Ne pas tuer de zébus pour un vœu est considérée comme un déshonneur pour lui. Les enfants se doivent de trouver l'argent suffisant.

De plus, ils ne sont pas seuls à payer les frais : chaque personne venant à la mortuaire amène "sa part", en apportant de l'argent ou quelque chose pour le repas (riz, ...).

Durant toute la période mortuaire, la famille va chercher au magasin la nourriture pour l'assemblée (café, sucre, riz, ...) et toutes les dépenses sont notées dans un carnet.

Dans ce même carnet, on écrit aussi ce que chacun a apporté afin d'éviter les malentendus.

Une fois l'enterrement passé, la famille fait les comptes et règle les dettes au magasin ainsi que paye le zébu.

En règle générale, l'argent récolté suffit

à payer les frais mais s'il manque de l'argent, c'est aux enfants, voire famille de prendre en charge.

- **Retournement des os** : ça a lieu aux alentours de 5 ans après la décès.

Toute la famille se rassemble pour dire un dernier adieu au défunt. Pour la circonstance, beaucoup font même faire des T-shirts avec la date et le nom du défunt.

↳ Les malgaches ne considèrent pas la mort comme morte. Même après la décès, ils se sentent toujours proche de leur ancêtres.

Il est de coutume de tuer de nouveau un zébu et de le manger lors d'un grand repas.

La tête de zébu (crâne) est plantée sur un piquet à l'entrée, espace de recueillement des cimetières.

↳ On retrouve sur ce piquet tous les crânes de zébus des ancêtres. Il s'apparente un peu à un totem sacré.

Les cimetières contrairement à chez nous, ne sont pas dans les villages, proche des églises mais plutôt retirés loin de tout.

Comme si le chemin pour y accéder permettait de changer d'état d'esprit de se retrouver avec soi-même et être prêt à communiquer avec les ancêtres.

Les gens n'osent d'ailleurs pas bâtir de village à proximité, comme si la présence des ancêtres étaient trop fortes ou trop sacrées...

Une grande distinction par rapport à chez nous est qu'il est de coutume que le corps soit enterré dans le cimetière du père. Les époux sont donc séparés à la mort.

Un cimetière rassemble donc des gens de la même famille - et non d'un même village comme chez nous - . Pour aller voir ses grands parents, il faut donc au moins faire 4 cimetières comme ils correspondent à 4 ancêtres grands pères ≠.

Pour entrer dans un cimetière, il faut aussi attendre la venue du gardien; on ne peut pas rentrer comme ça seul.

Le gardien, une fois arrivé, nous demande de le suivre, et en fonction des cimetières, fait un discours devant les têtes de zébus ou dans le cimetière.

Ce discours est en fait adressé aux ancêtres, pour expliquer les raisons de notre venue et qui est présent pour rendre visite.

Il remplit ensuite un verre de Betsabets - boisson traditionnelle du village -

dont les anciens raffolaient de leur vivant.
Le verre est pour eux, comme un cadeau.

↳ Le verre ne leur est pas laissé rempli jusqu'à la prochaine visite car il est comparable à un connecteur entre les 2 mondes donc il faut impérativement le vider en partant du cimetière.

↳ Sinon quelqu'un de malveillant pourrait aller parler aux ancêtres au nom des descendants qui étaient venus rendre visite.

Le gendarme, une fois le moment de partir, refait donc un discours pour expliquer que c'est le moment de partir, ... et vide le verre devant tout le monde

- pour montrer sa bonne foi - ce qui interrompt la connexion aux ancêtres.

Avant cela, les descendants profitent d'être là pour parler avec leurs aînés. C'est des vraies messages d'amour qu'ils leur déléguent. Ils parlent aussi de ce qui se passe dans leur vie et les rassurent - un peu comme chez nous -.

↳ Il existe une dimension supplémentaire chez les malgaches. Lorsque des hommes forts sont disponibles pour venir avec aux cimetières, ils ouvrent la tombe dans laquelle on retrouve une boîte en bois - bien plus petite qu'un cercueil - dans laquelle sont rassemblés les os du défunt.

Ceux-ci sont emballés dans des tissus (lambanans) la cérémonie du retournement des os consiste justement à les ressortir et les emballer dans de nouveaux draps supplémentaires afin que le mort n'ait pas froid et soit propre.

Lors de la cérémonie, la famille se passe de bras en bras le paquet tel un couffin, comme un dernier ou revoir.

Quand cette cérémonie a eu lieu, les prochaines visites au cimetière où l'on ouvre la boîte permettent de déposer de nouveaux tissus, habits de qualité ou même argent mais on ne prend plus le défunt. On dépose les habits comme si c'était une couverture supplémentaire pour un bébé; on arrange le cercueil pour que le mort soit bien.

Pendant ce temps, les autres personnes présentes partagent un verre de limonade.

C'est la personne qui a demandé à venir aux cimetières qui achète la limonade pour remercier les autres d'être venus et d'avoir donné de leur temps.

Contrairement à nous, les malgaches ne vivent pas cela comme un moment triste mais semble plutôt ému, voire nostalgique mais la bonne ambiance est présente car c'est aussi une occasion de se retrouver avec la famille.

D'ailleurs, il est courant qu'après ce "périgle" (18 km dans des mariages, anniversaires et naissances), toute la famille se rassemble chez un dîner pour partager le repas. Même ceux qui n'auraient pas eu l'occasion d'aller au cimetière; C'est un grand moment de rassemblement.

⚠ **correction** : jusqu'au retournement des os, le défunt est enterré comme chez nous sauf qu'il est directement dans la terre.

La cérémonie consiste donc à retrouver les os et les rassembler dans un linceul. C'est à partir de ce moment que l'on place

le défunt dans son cercueil qui est lui-même dans un petit caisson.

La période entre l'enterrement et le retour des os est très particulière.

L'épouse - x se doit de rester dans la maison conjugale.

↳ elle doit attendre la cérémonie pour décider de rester ou de retourner vivre où elle a grandi, sur la parcelle de ses parents.

Le conjoint doit aussi attendre qu'après la cérémonie, les frères ou la famille donnent la bénédiction comme quoi le (la veuf(-ve)) est de nouveau libre de fréquenter d'autres personnes et d'avoir des relations.

Il faut aussi attendre la cérémonie pour pouvoir partager les biens du défunt.

↳ un juge invite la famille à se rassembler pour diviser équitablement (maisons, rizières, objets, ...). Même les enfants présents dans le village, qui ont été ^{non} vus ailleurs ont droit à leur part de l'héritage.

Cependant, il est courant que ces enfants donnent leur part de terrain cultivable à leurs frères/sœurs comme ils ne sont pas sur place pour s'en occuper.

→ Comme chez nous, ceux qui se sont occupés de leurs parents toute leur vie "méritent" plus que d'autres qui restent pour l'héritage ...

Les habitants vis-à-vis des vahaza sont très accueillant et chaleureux.

Lorsque l'on est arrivé et pendant toute la semaine où nous avons séjourné ici, les gens nous savaient et nous saluaient. Ils sont curieux à la vue des étrangers car le village est fort reculé et ils ont même l'occasion de voir des touristes que dans d'autres villages -

Ils aimaient bien observer tous nos faits et gestes comme si ce que l'on faisait était spécial.

Quand ils en avaient l'occasion, certains - surtout les enfants - s'approchaient au plus près de nous

pour mieux nous voir : notre peau, cheveux, habits ...

- Lorsque je me suis fait faire des tresses, beaucoup ont arrêté ce qu'ils faisaient pour observer le résultat, voir le spectacle

Certaines personnes nous ont demandé pourquoi nous, qui vivons dans la richesse et le confort, venons dans ce petit village où l'autre bout du monde où la pauvreté est leur quotidien ?

Nous avons essayé de leur expliquer que c'était très intéressant de voir une autre façon de vivre, revenir aux bases, à l'essentiel, découvrir une autre culture et qu'en plus, ici c'était une partie de notre famille.

Les habitants des - à - vis des vakaza sont très accueillant et chaleureux.

Lorsque l'on est acrixé et pendant toute la semaine où nous avons séjourné là, les gens nous salueaient et nous saluaient. Ils sont curieux à la vue des étrangers car le village est fort reculé et ils ont même l'occasion de voir des touristes que dans d'autres villages -

Ils aimaient bien observer tous nos faits et gestes comme si ce que les on faisait était spécial.

Quand ils en avaient l'occasion, certains - surtout les enfants - s'approchaient au plus près de nous

pour nous voir : notre peau, cheveux, habits...

- lorsque je me suis fait faire des tresses, beaucoup ont arrêté ce qu'ils faisaient pour observer le résultat, voir le spectacle

Certaines personnes nous ont demandé pourquoi nous, qui vivons dans la richesse et le confort, venons dans ce petit village si l'autre bout du monde où la pauvreté est leur quotidien ?

Nous avons essayé de leur expliquer que c'était très intéressant de voir une autre façon de vivre, revenir aux bases, à l'essentiel, découvrir une autre culture et qu'en plus, ici c'était une partie de notre famille.

Nous avons aussi expliqué que l'Europe est meilleure sur certains points

mais que beaucoup ne vivent que pour l'argent et la rentabilité et perdent de vue ce qui pourrait être l'essentiel :

famille, amis - et un entourage
humilité, apprendre des autres...

(selon moi)

Malgré nos explications, beaucoup de malgaches voient en l'Europe le bien idéal (comme le rêve américain).

Beaucoup de filles, même très jeunes, espèrent rencontrer un vakaza et venir en Europe...

La mondialisation a accentué cette pensée. Aujourd'hui, ils voient des images véhiculées par les médias (journaux, clips, émissions tv, ...) et pensent que c'est la réalité absolue, comme si tout le monde vivait de cette manière.

Mon père étant déjà venu en 2007 et 2011 voit un réel changement à chaque fois qu'il vient dû à la mondialisation.

→ surtout dans les villes.

les gens même se comportent + comme chez nous

↳ Si nous ne portons pas de tongs en ville, les gens s'interrogent car ce n'est pas normal, nous hésitions porter des chaussures. Les gens qui n'en portent pas en ville sont d'office pauvres -

Les gens s'habillent aussi + ~~qu'en~~
comme en Europe. On voit très peu
de femme portant le lambavan en ville.

↳ Le village lui, semble comme préservé,
en retard de 10 ans. Tout-ou presque -
semble être resté comme dans les traditions :

Toutes les tâches sont faites à la main,
le travail reste rude et uniquement manuel,
les femmes portent quasi toutes le lambavan,
les gens se promènent à pied nus...

Les seules appropriations de la modernité sont
des panneaux solaires assez peu fiables
(qui permettent d'avoir un peu de lumière
et de courant) ainsi que l'augmentation
croissante motor. Ceux-ci servent surtout
comme taxi motos.

On voit donc aussi une différence de mentalité
entre la ville et la brousse.

Surtout une différence par rapport au jugement
et aux apparences. Cela peut sans doute s'expliquer
parce que tout le monde se connaît dans un
village, même un grand comme Madagascar.
Les gens connaissent donc le vécu de l'autre
et sont sûrement plus indulgents.

Il est toujours plus facile de juger quand
on ne connaît pas.

Une autre raison selon moi, est que les
habitants du village ont autre chose à faire
que de juger. Ils ont bien assez de travail
manuel pour toute une journée que pour
avoir du temps à perdre.

Cependant, comme partout ailleurs, les gens
donnent de l'importance au regard que les
autres portent sur eux.

Le dimanche, par exemple, jour de la messe
et du seigneur, tout le monde fait un
effort vestimentaire - comme chez nous -.

Car par rapport à la plupart d'entre nous,
les malgaches sont en retard (et même plus!)
très croyants.

Tous ceux qui peuvent donc se permettre
de perdre quelques heures pour la messe
y vont habillés sur leur 31.

Et l'église est toujours remplie! Au
point qu'il faut arriver tôt si
l'on veut une place à l'intérieur.

↳ en effet, beaucoup de gens suivent
la messe depuis l'extérieur, par
manque de place. Ils rentrent
pour recevoir la communion
et une dernière fois pour l'offrande.

Contrairement à chez nous, c'est les gens
vers la fin de la messe qui se lèvent pour faire
une offrande (donner de l'argent) pour la
deuxième fois depuis le début de la messe.

Certains offrent aussi au début des sacs remplis
de riz qui ils ont récolté. Même les plus
pauvres donnent beaucoup d'argent au
curé.

Car ils savent que tout cet argent va au
curé. Lui ne manque de rien. Surtout qu'il
fait ces messe dans plusieurs villages.

Quand nous avons parlé avec certains habitants,
ils nous ont dit en avoir assez que
le curé ne sait pas que pour Madagascar.

Mais ils trouvent ça normal qu'il gagne
autant et ils sont même en train de
construire une église encore + grande avec
l'argent récolté des habitants pour avoir leur curé.

Tout cela concerne les catholiques.

↳ A Mahalevona, ils ont d'ailleurs instauré un système pour définir des quartiers afin d'organiser et de répartir certaines tâches.

Ces quartiers portent des noms de saints (ex: saint François d'Assise) et sont donc connus uniquement par les chrétiens.

Bien que cette organisation ne concerne qu'une partie des habitants puisque elle dépend d'une religion, l'idée est bien trouvée.

En effet, Mahalevona comporte selon nos estimations au moins 200 pers. et rien n'est prévu d'un point de vue urbanistique.

Les habitants ont certains points de repère dans le village et parlent entre eux en indiquant la maison d'un habitant ou d'un tel et arrivent à se comprendre comme cela.

Nous avons parlé des catholiques mais il existe beaucoup de religions pratiquées à Madagascar.

Ce qui est agréable, c'est qu'ici comme à l'île de la Réunion, cette multi-croyance cohabite dans la bonne entente. - L'île de la Réunion s'appelle apparemment comme ça dû à la cohabitation des 4 croyances, arrivée en même temps sur l'île - C'est sans doute dû au fait qu'elles sont bien réparties proportionnellement, qu'aucune n'essaie de prendre le dessus et surtout qu'il y a suffisamment de Madagaches pour que les 4 maisons de Dieu comptent un nombre élevé de partisans.

La cohabitation est telle que les gens s'entraident, peut importe la religion de l'autre.

↳ Nous avons d'ailleurs reçu beaucoup d'aide de partisans musulmans à Marsantsetra.

Le seul hic ici, avec la religion, c'est que les gens ont tellement foi qu'ils ont du mal à se marier avec qqe croyant en un autre Dieu puisque leur conviction sont différentes.

⚠ Il faut préciser que pour les croyances comme les religions insérées plus haut (coutume, ...); les gens sont de plus en plus flexibles avec tout ça et certaines choses se perdent.

→ Des personnes portant encore la religion avec beaucoup d'estime disent d'ailleurs que les changements de temps et tous les phénomènes étranges se produisent car nous ne respectons plus les traditions...

On retrouve dans les religions les + fréquentes à Mada: catholicisme, protestantisme, musulmans (+sontes); bouddhisme, ...

↳ Cette mixité se retrouve encore + en ville.

Nous sommes arrivés le jeudi 12 à Mahalevona.

Avant d'y aller, nous avions réservé le bateau Savannah qui nous conduirait de Marsantsetra à Tomatou.

↳ Étant presque coupés du monde au village, il valait mieux prévenir notre bateau avant de partir afin de ne pas louper le bateau. Les seuls contacts étant par mail ou la population locale.

Il n'y avait pas de connexion internet et les sms et appels passaient difficilement.

Le Savannah devait donc partir le jeudi 19. Comme il fallait embarquer les bagages la veille, nous avions donc prévu de revenir le mercredi 18 à Marosantsetra.

Après une semaine riche en découverte à Anabalevona, nous partons donc à pied le mercredi 18 pour rejoindre le village de Navaana.

Là, nous devons prendre un bateau qui nous conduirait directement à Marosantsetra afin d'éviter la marche dans la montagne assez compliquée, surtout par mauvais temps.

Seulement, arrivée sur place, on nous informa que le bateau ne partait pas car les vagues étaient trop hautes.

Il nous restait donc 2 choix : partir à pied comme à l'allée ; ou partir en taxi-moto.

Nous nous sommes séparés en deux :

Ma belle-mère et mon frère en taxi-moto, mon père et moi à pied (les conducteurs n'étant pas rassurés eux-mêmes, nous n'avons pas voulu risquer...)

Après une longue marche dans la tempête, nous voilà donc de nouveaux tous les 4.

Nous avons pris la pirogue - comme à l'allée - avec un chemin un peu + long pour éviter le croisement avec le bras de mer.

Arrivés à Marosantsetra, nous apprenons que le départ du lendemain est annulé...

Une fois de plus, on peut remarquer que les Malgaches vivent vraiment en fonction de la météo. Quand celle-ci est trop mauvaise, tout est bloqué :

- bateau
- avion
- routes

Nous sommes donc restés bloqués une semaine à Marosantsetra en attente de l'autorisation de l'APMF.

→ Certains tentent toujours de passer sans autorisation mais se retrouvent souvent à appeler au secours pendant le trajet.

En hiver, ce genre de situation - bien que frustrante - arrive très fréquemment.

La seule chose à faire est de prendre son mal en patience et d'attendre : mora mora prend donc tout son sens !

↳ Nous avons cherché à prendre la route mais en hiver, c'est mission impossible. 360 kms entre Marosantsetra et Tamatave avec 20 bacs (espèces de radeaux en bambou)...

En comptant le temps d'attente des bacs (au min. 2h) + tous les trajets, on estimait le trajet total à ± 1 semaine !

Nous avons appris par la suite que les 50 kms premiers en partant de Marosantsetra ne sont même pas accessibles pour l'instant -

Le bateau a finalement reçu le feu vert pour partir dans la nuit du jeudi 26 au vendredi 27.

Nous avons RDV à 1h du matin au port pour embarquer sur un petit bateau qui nous mènera sur l'île de Nosy Anangabe où nous embarquerons dans le bateau Savannah et débarquerons en principe à 3h AM.

↳ Nous n'embarquons pas au port de Anasantetra avec le Savannah à cause de la marée basse qui empêcherait le bateau de partir.

Il est compréhensible que Anasantetra soit souvent immobilisé à cause du mauvais temps car c'est la ville comme pour être la + humide et avec un fort taux de pluie.

BAGAGE A MAIN	
NOM ET PRENOM PASSAGER :	
Jodie Joan	
POIDS de BAGAGE :	5kg
DEPART :	MAAO
DESTINATION :	T/VE
NUMERO BILLET :	SIEGE N°
SAVANNAH 5	
N° 0188269	

Retour sur Foulpointe.

Le premier port de Madagascar a été celui de Foulpointe. La ville porte d'ailleurs son nom suite à une histoire liée au port :

en 1785, un bateau anglais appelé Hopeful avait jeté l'ancre à la pointe. C'est à cette époque qu'arrivaient les tissus. Les femmes malgaches alors habillées de jupe en raffia (les hommes en peau de zebu) partaient chercher de l'or pour l'échanger contre du tissu. Les habitants avaient donc l'habitude de chercher le bateau.

- "Où est le bateau ?"

- "À la pointe."

→ Foulpointe (transcription française)

Actuellement, Foulpointe est aussi connue au niveau touristique, car on peut encore y visiter un fort, le Fort Ananda.

↳ c'est d'ailleurs le dernier de Madagascar. Avant, à l'île en comptait 12; 1 à chaque port mais ils ont été détruits suite aux invasions des Français.

Le fort a d'ailleurs été attaqué 4x mais les français n'ont jamais réussi à rentrer dans le fort car, selon les dires de notre guide, un homme savait guider la poudre et s'en servir comme arme contre les envahisseurs.

Il est aussi intéressant de préciser que le fort est bâti selon un mélange spécial mais très solide :

base d'os + poudre de coquillage + coquilles d'os

↳ Après 248 ans, le fort s'est très bien conservé.

Foulpointe, comme certaines petites villes à proximité, est assez prisée pour les vacanciers voulant venir visiter Madagascar.

Sans doute pour sa tranquillité, son cadre idyllique (la mer avec la barrière de corail et le sable toujours à moins de 3 km du centre) et comme objet d'intérêt : son port et la NS.

Le long de la plage, on retrouve beaucoup de bungalows et aménagements prévus pour les touristes.

↳ les malgaches qui ne travaillent pas dans ce secteur n'ont d'ailleurs pas l'air de profiter du lieu - sauf s'ils travaillent dans le domaine touristique -

ils n'ont pas le temps pour ça ou ne préfèrent peut-être pas perdre du temps à profiter de la plage.

→ les seuls malgaches que l'on voit donc sur les plages (en dehors des commerçants) sont des pêcheurs et leur femme qui leur amènent de quoi dîner.

Il n'est pas rare de voir le long de la plage, lorsque l'on marche sur le chemin séparant les parcelles de la plage, de croiser des grosses maisons/villas avec des parcelles souvent de l'ordre des 100 m de long.

Notre pensée suppose que les terrains appartiennent souvent à des étrangers ou alors, à des grosses fortunes malgaches.

Cette supposition est faite sur base des salaires malgaches avoisinant les 300€ alors que les matériaux pour construire une maison sont presque aussi chers qu'en Europe.

Aussi, il est actuellement très difficile de trouver un terrain le long de la plage - à moins d'y mettre le prix -

Nous avons donc une chance exceptionnelle que ma belle-mère possède un terrain depuis 1981. À l'époque, elle avait alors payé ± 185€ alors qu'aujourd'hui, un terrain pareil vaut dans les 100 000€ minimum ...

Il faut aussi préciser qu'au moment de l'achat, le terrain était divisé en 2 parties.

Ma belle-mère a acheté aux anciens propriétaires leur terrain au prix de 185€; lorsque elle s'est rendu aux Domaines, on l'a informé que le terrain voisin était libre (n'appartenait à personne) elle l'a donc eu gratuitement. Il a juste fallu payer 1000mg (0,05€) pour le côté administratif.

À l'époque, il n'était pas titré / borné et l'administration lui a conseillé de le mettre en valeur : y construire qq chose ou même planter des cocotiers.

Ce processus démontre que le terrain est occupé. En général, cela suffit pour montrer aux autres que le terrain appartient déjà à quelqu'un.

Cependant, tant qu'il n'est pas tiré / bonifié, quelque'un de malveillant peut toujours le revendiquer!

Une autre précaution quasi indispensable est l'installation d'un gardien sur le terrain.

Pour se faire, il suffit de construire une case pour lui et sa famille ainsi qu'une pompe à eau.

↳ son boulot est de surveiller le terrain contre les vols, de l'entretenir, y planter des arbres si besoin...

Si les propriétaires du terrain ne sont pas sur place, il peut être bon de demander à quelqu'un de la famille de passer de temps en temps pour évaluer si le gardien fait

bien son travail et est fidèle.

il y a quelques années, l'ancien gardien avait profité de l'absence des propriétaires pour couper des arbres et les revendre comme planches pour la construction.

Une fois les propriétaires sur place et informés, ils ont donc été avec le gardien voir le chef Fouktoy et lui donner son préavis.

Afin que les propriétaires et le gardien se protègent et que celui-ci n'essaie pas de voler le terrain, il faut signer un contrat en double exemplaire.

NB : le contrat ne veut pas pour autant dire que le gardien est déclaré pour avoir une assurance, etc comme chez nous. Il est possible qu'il obtienne des avantages mais il faut le payer + et c'est assez rare qu'il le réclame.

Le terrain dont je vais parler dans les prochaines pages se situe donc en bord de mer.

J'essaierai d'expliquer au mieux les étapes de construction :

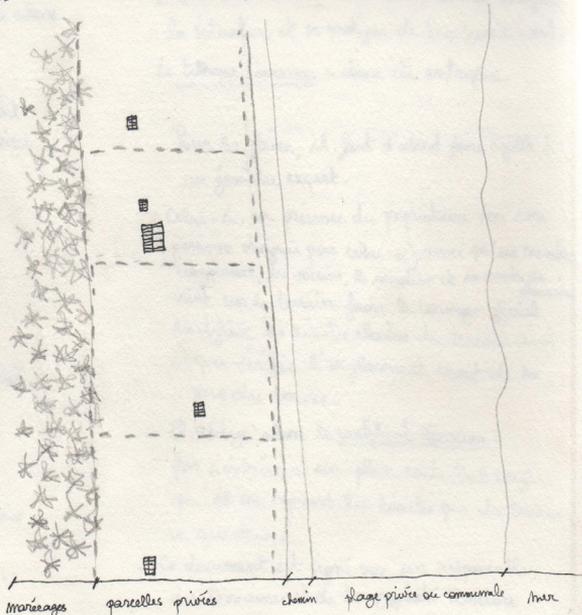
de l'administratif à la "pénétration de crénaillères",

selon mes propres observations ainsi que les informations recueillies.

Tout d'abord, il faut expliquer un peu le plan de situation...

les parcelles sont à chaque fois en enfilade situées entre des marécages non-cultivables et le chemin en sable longeant la plage.

les terrains sont de dimensions variables mais souvent avoisinant 1 hectare et généralement rectangulaires.



En 2013, la commune qui possédait jusqu' alors la plage, a décidé de la mettre en vente.

↳ On a alors acheté le périmètre situé devant le terrain afin de ne pas avoir de mauvaises surprises dans le futur.

Les plages privées se distinguent peu des communales car il n'y a pas de limites claires et nettes (ce qui permet de longer d'un bout à l'autre sans obstacles).

On voit parfois des aménagements devant les bungalows pour touristes mais l'intervention n'est minime.

Les pêcheurs peuvent continuer à travailler partout tant qu'ils respectent les lieux et que les propriétaires ne sont pas contrariés.

L'année suivante, nous avons voulu clarifier la situation et se protéger de tous soucis évent. Le titrage (bornage) a donc été entrepris.

- Pour se faire, il faut d'abord faire appel à un géomètre expert.

Celui-ci, en présence du propriétaire (ou une personne désignée par celui-ci) ainsi qu'un membre communal, les voisins, le gardien et un membre du ^{conseil} vient sur le terrain faire le bornage officiel. ↳ définir les limites claires du terrain ainsi que vérifier l'emplacement exact de la pose des bornes.

- Il réalise alors le certificat Foncier : fait similaire à un plan cadastral sauf qu'il ne reprend les limites que du terrain en question.

- Ce document est signé par un responsable des Domaines et de la Propriété Foncière.

- vient ensuite le Titre Foncier obtenu à la Direction des Domaines et des Services Fonciers.

Le propriétaire reçoit un duplicata.

Le titre se présente sous forme de carnet représentant les informations concernant :

- le propriétaire
- la désignation et description du terrain (nature, situation, m²)
- des feuillets pour d'éventuelles modifications
- feuillets pour des privilèges et hypothèques
- feuillets de mutations totales et des décès involontaires
- le bordereau analytique déclarant la transformation du certificat foncier → titre foncier

Une fois ces papiers obtenus, la propriété du terrain est officielle !

↳ Le seul ennui qui peut encore survenir - et qui n'est pas rare - est la disparition ou le vol de bornes. Cela pourrait causer dans le futur des litiges entre voisins quant à la limite de mitoyenneté.

Dans ce cas-ci, la procédure titrage / bornage a pris 1 an (20 octobre 2014 - 13 octobre 2015) selon les papiers officiels.

Il est courant que la procédure soit si longue, surtout qu'elle l'est encore + en comptant le temps consacré avant que le géomètre ne se déplace.

lorsque l'on est pressé, les bachotés peuvent accélérer les démarches mais les graves et manifestations restent imprévues et courantes.

Lorsque que l'on prévoit de construire une maison en dur de une surface comparable à une bâtisse en Belgique (150-200 m² avec garage), il vaut mieux faire appeler à un entrepreneur.

↳ contrairement à chez nous, il est bien écrit dans les articles du Permis de construire que 'un architecte ou entrepreneur est facultatif'.

En effet, la plupart des constructions traditionnelles ne nécessitent pas l'intervention d'un professionnel du bâtiment.

Il faut aussi distinguer un architecte ou entrepreneur "en noir", d'un vrai professionnel. Ceux ayant réellement fait des études pour cela sont essentiellement demandés sur des chantiers de grandes envergures (complexes hôtelier, grosse villa bourgeoise, ...)

Dans notre cas, nous avons contacté un homme "se disant entrepreneur". Il est autodidacte mais nous a été recommandé par la famille suite à un chantier qu'il a réalisé il y a peu.

Ce qui compte à Madag, c'est l'expérience + que les diplômes.

Il faut aussi beaucoup compter sur la confiance car avant de commencer les travaux et même pendant, l'entrepreneur ne fournit pas beaucoup de documents et ceux-ci ne sont pas toujours clairs...

Même lorsque il a envoyé les documents pour être engagé, ceux-ci se limitaient à 1 plan de la maison ainsi que 3 feuilles reprenant les matériaux et une première estimation de prix.

Il est aussi préférable de faire appeler à un entrepreneur - lorsque celui-ci est correct - car il a déjà sa propre équipe d'ouvriers qui le respecte et l'écoute.

↳ le caractère malgache et leur façon de penser est bien ≠ de la nôtre.

Ils pensent à court terme : s'ils ont de l'argent en suffisance, ils démissionnent et dépensent l'argent dans la fête. Une fois qu'ils ont tout dépensé, ils cherchent de nouveau du travail.

↳ il est bien + facile de trouver des petits travaux que chez nous.

Avoir un entrepreneur permet donc de ne pas gérer ce genre de soucis.

De plus, c'est à lui d'avoir une main de fer et de se comporter en tant que chef

avec ses ouvriers, de les récompenser et de se faire respecter.

Malgré cela, même l'entrepreneur marche à l'argent...

Il faut donc payer la main d'œuvre par avance, et non quand le travail est fait.

NB: il faut donc surveiller les sommes déboursées en main d'œuvre pendant la durée du chantier et surtout, diminuer les avances vers la fin. Sinon, on se retrouve vite à les payer bien + que prévu.

Aussi, si l'avance finale est conséquente il est probable que l'entrepreneur et son équipe s'en aille sans prévenir et sans terminer le chantier!

Je parlais de confiance plutôt, c'est réellement primordial car quasi tout se fait à l'oral. Aucun contrat n'est signé !

↳ Il n'y a pas d'intérêt à signer un contrat puisque si l'un des 2 le rompt, porter plainte au tribunal coûterait + cher que la préjudice causé.

Malgré tout, il vaut mieux à chaque fois que de l'argent est donné, faire signer l'entrepreneur. Cet acte responsabilise souvent la personne.

Une fois l'accord oral, de collaboration établi, il faut commencer par construire la maison des ouvriers.

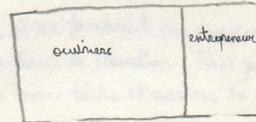
→ Celle-ci sert aussi pour le stockage des matériaux.

Elle est construite comme les cases des villages (en bois, galafe et toit en raffia) car elle ne doit tenir que la durée des travaux.

Elle est composée de 2 parties :

- une pour les ouvriers
- l'autre pour l'entrepreneur

La superficie dépend de la grandeur de l'équipe mais reste toujours très modeste et sommaire. Les ouvriers et l'entrepreneur passent l'essentiel de leur temps sur le terrain : manger, dormir, ... ils ne peuvent d'ailleurs le quitter que quand la journée de travail est finie.



La maison ne sert que pour se reposer. Se nettoyer et cuisiner se fait dehors.

En général, la maison des ouvriers se fait à proximité du chantier afin de ne pas perdre de temps dans les déplacements et transports de marchandises.

↳ Une fois les matériaux livrés sur le terrain, tous les transports se font uniquement à la main.

Il existe des machines (grue, brouette, ...) mais seuls les entrepreneurs "agiles" peuvent se le permettre.

Suite à la décision de commencer les travaux uniquement quand mes parents seraient sur place, afin de vérifier que l'emplacement était bien celui convenu,

L'entrepreneur proposait de prendre de l'avance.

Avec son équipe, il façonnait donc tous les parpaings (de 10, 15 et 20cm d'épaisseur) ainsi que les ferrallages nécessaires, avant le début des travaux.

NB : tout est fait à la main comme chez nous dans le passé. Chaque parpaing est façonné à l'aide d'un moule et les ferrallages se font à la force des bras.

Avec cette ingénieuse idée, les parpaings purent donc se consolider et sécher suffisamment.

Le chantier fut estimé à 9 mois au lieu d'un an.

Mais surtout, il ne faudrait pas déstabiliser l'équipe d'ouvriers pendant le chantier. Tous pouvaient s'atteler à la même tâche et avancer 2x plus vite.

Une fois mes parents arrivés à Noda, à Foukpinte, (début juin) ils ont appris qu'ils devaient demander le Certificat de situation Juridique.

Ce document se procure à la Direction des Domaines et de la Propriété Foncière à Tamatave.

↳ Il a donc fallu faire demi-tour direction Tamatave.

Sauf qu'une fois sur place, ils ont appris que l'administration était en grève. Dans ce cas de figure, aucun document n'est ainsi sorti des bureaux...

Mais comme souvent ici, il suffit de connaître quelqu'un qui connaît une personne concernée afin de lui donner RDV, un pot-de-vin et le papier est obtenu!

↳ Heureusement d'ailleurs car c'est (2/08) les bureaux sont toujours en grève.

De retour à Foukpinte, ils ont été à la commune pour savoir quels étaient les documents à fournir (comme les réglementations ont changé sur quelques années et devenues + "strictes").

Un agent de la commune leur a remis une liste.

↳ En principe, aucun travaux ne peut commencer sans que l'ensemble des docs. soient fournis et validés.

Dans les faits, le responsable des services techniques les a autorisés à commencer directement en échange de la promesse de renvoyer les documents dans la semaine. (+ un pot de vin pour remercier)

Les procédures prennent en théorie et légalement, minimum 1 mois.

La liste de documents concernent :

- le plan officiel du terrain (topographie) → celui réalisé par le géomètre lors du bornage
- le plan de l'architecte de l'entrepreneur → en principe il faut fournir :
 - toiture
 - fondations
 - fosse septique
 - coupe & façade
 mais le plan de RDC suffit
- le certificat de situation juridique
- la demande écrite main des permis de construire → signée au préalable par le chef Fokontany
 - ↳ Heureusement que les travaux ont pu débuter avant que l'administration valide les documents car le permis n'a été approuvé que le 2/08.

- le plan d'implantation

- la demande écrite main d'autorisation d'alignement

→ tous ces documents à rendre en 2 exemplaires et donc, double de pot-de-vin

- certificat de résidence → à demander au chef Fokontany. Un certificat est nécessaire pour chaque demande faite à un organisme (administration, banque, ...)

- photocopie de la carte d'identité du propriétaire

- photocopie d'acte de donation ou acte de vente du terrain → livret des titres Foncière

- photocopie du "journal" des 2 dernières années → ce sont les impôts

→ comme ma belle-mère n'était pas au courant qu'il y avait des impôts, la responsable adm. a accepté de faire payer juste les 3 dernières années x2 : une fois pour avoir les papiers, une fois comme pot-de-vin

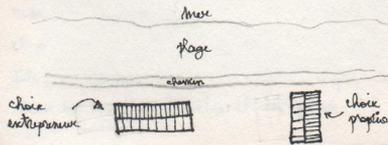
Le 13 juin, une fois les propriétaires sur place et l'accord verbal du responsable des services techniques, les travaux ont donc pu commencer.

1. Implantation de la maison

Première discussion houleuse avec l'entrepreneur.

Il ne parle pas bien français et les axes divergent. Il veut implanter la maison orientée vers la mer car c'est plus agréable.

Mon père préfère l'aspect "safe", on l'orientant ⊥ afin que la zone où il y aurait un cyclone, l'impact sur la maison soit le + faible possible.



L'entrepreneur suit donc l'avis de la prud'homie.

Il procède donc à la pose des chaînes qui délimitent la zone au sol de la future maison.

2. Terrassement

Ils ont creusé sur tout le périmètre extérieur à l'aide de cordes tendues accrochées aux chaînes afin d'être le + droit possible sur une épaisseur d'environ 80 cm. → "semelles filantes" dans la H.

À chaque jonction, on prévoit des traces plus importantes où se trouveront des poteaux → "pieux" avec une épaisseur d'au moins 1 m sur 1 m.

Sur l'ensemble de la surface, ils ont aussi retiré 10-15 cm d'H pour enlever la première couche de "pelouse".

Où se trouvent les murs intérieurs, des tranchées ont été prévues dans les mêmes profondeurs et épaisseurs que pour les murs extérieurs.

Ici, la profondeur des fondations ne dépend pas de la mise hors gel puisque il ne gèle pas.

Il faut tout de même prendre en compte la qualité du sol. Pour les tranchées, 80 cm environ suffisent.

↳ Pour les "pieux", ils ont creusé jusqu'à 1 m afin d'atteindre un sol + compact.

Ces profondeurs ne sont pas des normes mais dépendent du sol. Ici, étant à côté de la plage, le sol est composé de plusieurs de sable. Il faut donc creuser + profondément !

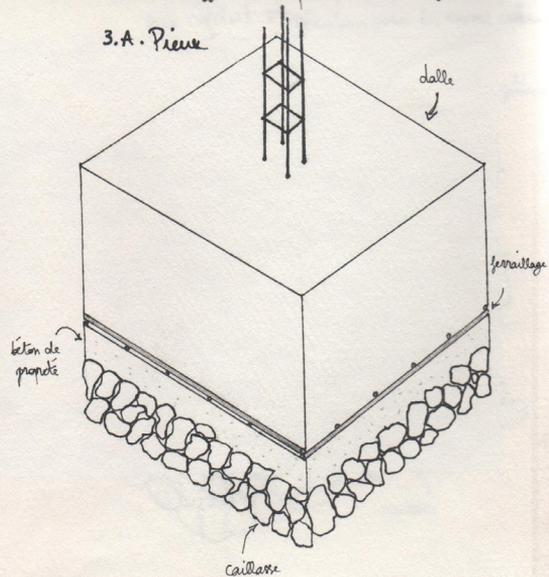
3. Fondations

Une fois toutes les tranchées creusées, ils ont remis une couche de caillasse dans l'ensemble et ont damé le tout.

Ils ont ensuite coulé un béton de propreté dans les semelles filantes et les pieux.

La suite diffère entre pieux et semelle filante :

3.A. Pieu



Sur le béton de propreté, ils placent ensuite le ferrailage par dessus.

Par la même occasion, ils attachent au ferrailage horizontal, le ferrailage vertical qui servira après pour le poteau.

Il coffre ensuite le pourtour et coule le béton pour la dalle du "pièce", ...

3.B. Semelles Filantes

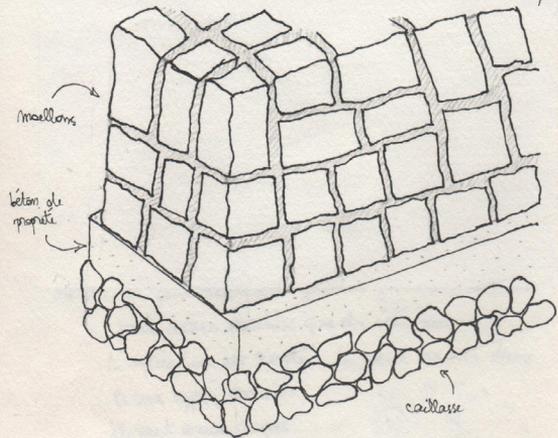
Contrairement aux pieux, pour les semelles il ne faut pas de ferrailage.

Après la coule de béton de propreté, ils élèvent des murs de "maellons", sur une hauteur de 80 cm.

Ce qu'on appelle maellons sont des pierres taillées. (et non parpaings comme on entend parfois)

Ils commencent par le pourtour extérieur puis répètent l'opération pour les murs intérieurs sur une épaisseur de 10 cm.

Ils laissent bien sûr des lides où s'élèveront les poteaux



3.C. Longrines

Sur l'ensemble des fondations, ils ont ensuite coulé une épaisseur de ± 20cm de longrine.

Ils ont coffré l'ensemble, posé les ferrillages et coulé sur l'ensemble des fondations afin d'uniformiser et de rigidifier la base des fondations sur laquelle reposera la maison. Tout cela sur une hauteur d'environ 30cm.

C'est aussi l'occasion de prévoir les percements pour l'évacuation des eaux usées.

Aux endroits adéquats, ils placent des petits coffrages où les tuyaux passeront ultérieurement. Ces coffrages sont déjà placés selon la pente d'écoulement.

4. Élévation des murs

Viens ensuite les murs en parpaings.

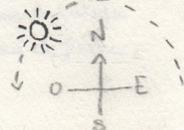
Pour l'extérieur et le mur du milieu, ils posent des blocs de 20 cm d'épaisseur (plus solides pour supporter la dalle de toiture)

Pour le reste des murs intérieurs, ils les montent avec des blocs de 15 cm.

↳ on retrouve aussi des blocs de 10cm mais ils ne concernent que des petits murs de séparation semblables à des cloisons non-portantes entre murs.

NB: on peut remarquer que les fenêtres côté Nord sont moins présentes que du côté Sud.

L'explication est simple : le soleil tourne dans le sens opposé mais ici il veut mieux ne pas trop exister car la chaleur est + forte et pas de éliminer ...



Aussi, on aurait pu imaginer des grandes ouvertures dans le séjour et aussi face à la mer mais le risque de cyclone est bien trop fort puisqu'il y a des cyclones à peu près tous les ans et ils tombent dans la m^e région au moins tous les 5 ans.

↳ La dernière raison qui justifie la rationalisation des ouvertures est pour se protéger des vols :

Le terrain est très grand, dans une zone calme et riche, se qui attire les vols. Le gardien est payé pour surveiller mais les voleurs sont rusés et insistants.

Une "alternative" aux fenêtres sont les "boîtes-aux-lettres" : ce sont des perçements situés en haut des pièces, de petites dimensions laissant passer l'air et/ou le soleil, les odeurs.

On retrouve dans toutes les pièces de la maison. (déjà parlé lors de la description du bungalow)

Elles se combinent aussi avec les fenêtres (plutôt que de les remplacer) la plupart du temps.

Pour la maison, ces boîtes-aux-lettres sont façonnées dans un moule spécial selon le même procédé que pour les parapings.

Pour gagner en lumière, (sauf dans les chambre) les boîtes-aux-lettres sont combinées avec des briques de verre. L'ensemble reposera sur le linteau situé au-dessus des ouvertures de fenêtre.

À partir d'une certaine hauteur de parapings, il leur faut utiliser un système d'échafaudage. Ils utilisent un style d'échafaudage un peu + archaïque cependant...

↳ ils nomment ça des "boisons". Ce sont des branches de bois très solides qui ils fixent simplement à l'aide d'un clou. (je les ai déjà représentés au début en parlant des constructions en dur)

Ces boisons servent aussi comme étaisons lors de la pose de la dalle de toiture. Mais il en faudra une quantité bien + importante..

5. Dalle de sol

Cette opération peut commencer avant la fin de l'élevation des murs.

Il faut tout d'abord remettre une couche qu'ils nomment remblais - sauf qu'elle s'apparente pour nous à du sable.

Il faudra acheter pas mal de camionnettes chargées (± triplés) car la couche de remblais mon damée monte jusqu'au niveau des premiers parapings (soit environ 60 cm d'H)

Vendra par dessus une couche de caillasse damée. Puis pour finir, le coulage de la dalle.

→ la dernière fois que j'ai pu voir le chantier, ils étaient en train d'étaler la couche de remblais et terminaient la fabrication des boîtes-aux-lettres.

Ils commencent aussi le ferrailage pour les linteaux à placer au dessus des portes et fenêtres

Une fois que la maison sera terminée,
(toiture, pose des portes et volets, finitions)
il est de coutume de célébrer cela
en organisant une fête.

↳ ce que l'on appelle la pendaison de crémallière
chez nous

La fête n'est pas obligée d'être directement
à la fin des chantiers. Elle se fait
quand les propriétaires ont le temps et/ou
l'argent.

En fonction des moyens que l'on a et qu'on
y consacre, la fête peut aller d'un grand
repas de famille ou un goûter avec des
enfants du quartier, à une grande fête
où l'on sacrifie un cochon.

Lorsque la crémallière est assez conséquente,
presque tout le village est invité, celui
qui veut venir peut s'il le souhaite.

Il est aussi de coutume de faire ^{appel} à un prêtre
pour que l'il bénisse la maison et protège ses
habitants.

NB: Avant le début des travaux, on fait aussi parfois
appel à lui pour que le chantier se déroule
sans encombre.

S'il ne peut pas se déplacer, on peut aussi
verser de l'eau bénite sur le terrain soi-même

Bien qu'il soit fréquent que les personnes travaillant
dans la construction n'aient pas de diplôme et ne doivent
leur connaissances qu'à eux-mêmes, il est arrivé
fréquemment qu'après discussion, leur avis était le
meilleur à suivre. Ils savent de quoi ils parlent →

Connaissant mieux la région, les conditions climatiques,
la résistance des matériaux, etc.

Il a par exemple insisté pour une hauteur
sous plafond min de 3m → à cause de la
chaleur ambiante toute l'année + élevée qu'en
Belgique

Afin d'aérer suffisamment le garage, on voulait
laisser des espaces vides plutôt que de mettre des
briques de verre (disposé dans une autre maison)
mais il a expliqué que près de la mer, les vents
viennent de tous les côtés et donc créent des courants
d'air. Qu'il était préférable de mettre aussi
des boîtes-aux-litres.

Le rapport qu'entretient les clients avec
lui est aussi bien +. Cela s'explique
d'jà par le fait qu'ici, il ne s'occupe que
d'un chantier à la fois puisqu'ils y

vie jour et nuit. Il s'implique donc
plus dans le chantier qu'un entrepreneur
européen.

Une autre différence est que les entrepreneurs
n'ont souvent aucun matériel leur appartenant
- camionnette, brouette, Quand ils
ont besoin de quelque chose, ils le louent
à la journée à une entreprise ou un propriétaire.
(Ce matériel est trop coûteux pour qu'il le
rentabilise et il faudrait un endroit de
stockage à l'abri des vols, ...)

Le petit matériel des cultivateurs est aussi fort
limité et le meilleur moyen reste la
débrouille ...

↳ Transport de matériaux d'un point A à B avec
des sacs vides réutilisés, bidons en plastique
coupés pour être transformés en sacs, ...

Nous quittons Foulpointe le 6 août en taxi-
brousse direction Tamatave.

Je dois encore rencontrer Flore Nirina,
aujourd'hui à la retraite, elle travaillait
dans les bureaux administratifs de
Tamatave II auparavant.

↳ Tamatave est divisée en
5 zones ayant chacune leurs
propres bureaux et administration.

Etant en train de lire "la dimension
caelée" de Edmond T. HALL, les
constatations qu'il souligne quand aux
différences apparentes entre plusieurs
nationalités, cultures m'ont apparues
très importantes et intéressantes quand
à la compréhension d'une culture.

N'étant restée qu'un mois et demi à cotiser
les Malgaches, les constatations que je
décris me sont peut-être pas véridiques,
pour définir et décrire une population.

Il faudrait répéter certaines situations
plusieurs fois pour voir la concordance
(ou non) des résultats

↓
quand aux interactions entre les
gens, par rapport à l'espace, ...

et surtout les retours d'autres
personnes expertes comme sources
+ fiables que ~~mes~~ constatations
qui ne sont sans doute pas les +
objectives

↓
n'étant pas une étrangère pour la plupart
des gens chez qui nous avons été mais
plutôt traitée comme de la famille et comme salaza

Si l'on commence d'un point de vue
spatial, la maison, dans son aménagement
comporte toujours un espace extérieur.

Que ce soit une terrasse, cours ou pergolas,
même lorsque l'endroit était exigü,
on avait toujours cet espace, ce
péristyle extérieur avant la porte
d'entrée.

Cela s'explique sans doute par leur
mode de vie en grande partie extérieure.

Pour leur boulot, la cuisine, les sanitaires,
quelques tâches ménagères et même les
courses, la Malgache doit sortir de sa
maison et de son terrain lorsqu'il
doit accomplir quelque chose.
Car en effet, comme ils ne stockent

rien chez eux (trop cher), ils l'habitude
d'aller au moment où ils en ont besoin,
ce dont ils ont besoin.

↳ Aujourd'hui avec la mondialisation, les
Malgaches ont leur mode de vie qui change
petit à petit et tend vers le nôtre.
Les appareils électroniques (TV, table électrique)
sont des gadgets qui poussent les Malgaches à
vivre chez eux.

Cependant, cet espace extérieur est selon moi
+ qu'un simple prolongement de l'habitat.
C'est surtout l'espace d'accueil, où les
gens extérieurs accèdent en premier lieu.
Ils restent où non en fonction de leur
lien avec les propriétaires.

Cette supposition découle du fait qu'en
regardant l'aménagement des habitations
qui m'ont été données de voir, pas une fois

Je n'ai vu quelque chose pourtant faire office de sas.

Souvent même, la porte d'entrée n'est pas réellement déterminée.

Les Malgaches ont tendance à placer beaucoup de portes que ce qui nous semble nécessaire à nous.

On entre et se retrouve donc souvent directement dans la cuisine ou une chambre.

L'espace extérieur permet alors de ne pas dévaloir cette intimité à des personnes dont il n'y a pas de liens affectifs spécifiques.

Il faut cependant préciser que des ~~tr~~ importantes existes entre

le mode de vie à la brousse ou à la ville.

Lorsque nous étions à la brousse, à chaque fois que nous avons été chez eux, nous avons été accueilli à l'intérieur.

Les cases étant exigües, nous étions d'office dans une chambre minuscule.

Bien qu'il faisait bon, qu'il y avait de quoi s'installer + confortablement à l'ext., l'hôte a ~~insisté~~ insisté pour que l'on rentre plutôt à être entassés.

Ne voulant pas les vexer, nous avons donc suivi ce qui semble être la norme.

Mais de retour en ville (peut importe si c'était Foulpointe ou Tamatave), nous étions accueilli sur la terrasse les jours de bon temps, pour notre + grand bonheur.

Il n'est donc pas aisé pour quelqu'un de naître dans les liens familiaux malgaches d'y comprendre grand chose lorsque l'on parle de quelqu'un de précis dans une conversation.

Et de plus étonnant pour nous, c'est que lorsque l'on ne comprend pas de qui on parle de lorsqu'on fait une réflexion comme quasi on ignorait l'existence de ce frère ou cousin en question, le Malgache s'agace de notre comportement et précise que ce n'est pas le cousin ou frère comme on l'entend mais que ça ne change rien.

Suite à ces observations, il est vrai que nous semblons faire beaucoup de "chichis",

pour des dénominations alors que cela concerne des personnes dont nous sommes censés être très proche.

Les Malgaches semblent ~~avoir~~ donner bien plus d'importance au liens affectifs et sociaux qu'ils créés que nous.

Et les liens les plus forts que l'on peut observer concernant le Mappant qui ils ont avec leurs neveux.

Plus précisément que les tantes ont avec leurs neveux !

Les cousines de première rangée sont élevées comme des frères et grandissent même ensemble.

Un enfant vitra souvent sa jeunesse restant chez ses tantes avec ses cousins, que chez lui.

C'est encore le cas quand une femme n'a pas d'enfant. Les voisins y vont en vacances prolongées et sont souvent gâtés encore plus là qu'ailleurs.

Ces liens sont si forts que on parle des tantes comme des mères quand on parle d'elle.

Je m'explique : comme dit plus loin dans le livre, lorsque un couple devient parent, on ne les appelle plus par leur prénom mais par "maman de ...", ou "papa de ...".

On perd toujours le prénom de l'aîné lorsqu'on connaît plusieurs enfants.
S'il s'agit de jumeaux, on prendra le prénom de + faible à prononcer.

Sauf que ce système fonctionne aussi pour les tantes où l'enfant a passé son enfance. Il est donc possible d'entendre la vraie mère parler de sa sœur en l'appellant "maman de - nom de son enfant".

Une fois de +, pour un étranger, ce genre d'appellation est difficile à comprendre bien que l'on s'aperçoive que les liens sont forts. Pour moi, l'appellation tante ne veut pas dire que l'on ne peut pas être proche mais elle présente simplement l'exprimer en parlant par ce système.

Bien que les malgaches utilisent beaucoup l'emploi du français dans leur conversation, leur langage est très + du nôtre.

Déjà car la langue malgache se parle surtout avec de l'intonation.

C'est une langue très expressive, remplie de racines de langues variées (français, saoudite, javanaise, ...)

Mais on peut vite être incompris si nous n'utilisons pas l'intonation adéquate.

Nous tentions avec mon père de parler le malgache avec des quelques mots appris, mais souvent, les gens ricanaient de nous entendre tout notre prononciation et intonation baissaient à désirée ...

Cette langue se vie lorsqu'on la parle et il est rare d'entendre quelqu'un chuchoter.

Ils ont tendance à parler fort!

Sans doute comme disait Edward T. Hall en parlant des américains, car ils n'ont rien à cacher ...

Si un malgache parle tout bas, il est fort à parier qu'il parle de quelque chose de tabou ou sur le dos de quelqu'un.

Une autre constatation à propos de leur langue concerne le vocabulaire qui semble pauvre en comparaison à la langue française.

Le contexte de la conversation permet la compréhension du vrai sens de la phrase qui pourrait signifier autre chose au milieu d'une autre conversation.

Leurs phrases sont aussi généralement plus courtes et les conversations se composent souvent d'un dialogue assez bref.

En somme, on peut dire que le langage malgache s'apparente à leur culture :

↳ un mode de vie simple, avec beaucoup de vie et d'expressions mais les détails ne sont pas ce qui prime.

Pas de chipoteries ...

on le voit d'ailleurs dans les finitions d'une maison qui sont souvent bâclées et qui nous fait sauter au plafond, nous Européens, assez méticuleux.

Le mot de la fin ...

Bien qu'il reste énormément de choses à dire sur ce voyage, voilà qu'on arrive à la fin d'une partie des observations faites sur le quotidien des malgaches.

Le voyage - bien que dur à vivre à certains moments - fut d'une richesse inimaginable !

Malgré les informations que l'on peut récolter chez nous dans les livres, reportages et témoignages ; l'essence de la culture malgache ne peut être perçue qu'on se rendant sur place, en essayant de s'immerger dans leur mode de vie.

Dyphost

Mod 2012 833 + LOCATAIRE
du 22/08/17

FICHE DE RECENSEMENT - VILLE DE TOAMASINA

Nombre de fiches intercalaires

Date enquête :

1-LOCALISATION DU BIEN ET DE LA PARCELLE

Code

Nom du quartier ANDRANOHADIO Lot 140 parcelle M/44
N° du titre foncier BA N° dernier rôle de PIF 1

Parcelle exemptée Exonération
Date de fin de l'exonération
Superficie bâtie 104 m² Nombre de niveaux : (0 ou 1 sans étage - 2 2 étages)
Superficie de la parcelle 104 m²

2-PROPRIETAIRE DE LA PARCELLE OU DE LA CONSTRUCTION (ou personne imposable)

Statut Particulier Personne morale Adm Indivision Mandataire

Nom RAZAFINDRAFILA Prénom MAGOLOIRE (Mr, Sté, Mme)

Adresse ANDRANOHADIO Lot 140 parcelle M/44
Nom du quartier N° lot actuel rue/cité Nom de la rue/cité N° rue Nom de la parcelle

C.L.N. :

3-CARACTERISTIQUE DE LA CONSTRUCTION

Année d'achèvement : avant 1994 entre 1994-04 après 2004 En construct
Matériau de construction : précaire moyen bon
Accessibilité : précaire moyen bon

4-CONSTRUCTION

Niveau occupé (0 : rdc ; 1 : 1^{er} étage)
Affectation : occupée par le propriétaire occupé par un tiers

Occupant : ROCHINA (Mr ; Sté ; Mme...)
N° Tél Loyer mensuel 300 000 Ar

Usage : habitation Commerce/entrepôt bureau atelier/industrie E. Sociales
Pièces principales : surface 96 m² Nombre de pièces 05
Pièces annexe : surface m² Nombre de pièces
Confort : eau élect WC inté salle d'eau téléphone
Garage piscine ou tennis antenne parabolique

Nom du déclarant : RAZAFINDRAFILA MAGOLOIRE
Lien par rapport au propriétaire : (Propriétaire)

302 384
L'agent recenseur
Eddon
Clara

*Opposition Depose
par HENRI RABEMARTIAL
- Ce 20-11-17*

*Modif 2017
ce 24-05-18*

FICHE DE RECENSEMENT FISCAL - VILLE DE TOAMASINA

NOMBRE DE FICHES INTERCALAIRES

1-LOCALISATION DU BIEN ET IDENTIFICATION DE LA PARCELLE

Code: 111 43 P1 0234
 Fitaiana Fokontany ilot parcelle extension
 Adresse: ANDRANOMADIO C3
 N° du quartier N° lot actuel Rue/cité...
 N° au dernier rôle de l'impôt foncier N° au cadastre
 Parcelle exonérée Exonération
 Superficie batie 35 m2 Superficie totale de la parcelle 342 m2
 Date de départ de l'exonération
 Nombre d'habitants dans la parcelle 8

Nom de la parcelle/Anarana famantarana ny trano

2-PROPRIETAIRE DE LA PARCELLE OU DE LA CONSTRUCTION (ou personne imposable)

Statut: Particulier Personne morale Administration publique
 Nom: ~~IMPE~~ RABEMARTIAL et conjoints
 Inclusion
 Adresse: TOAMASINA ANDRANOMADIO C3
 Prénom: MME
 N° Statistique:
 N° lot actuel: Rue/cité: N°:
 Quartier: Bureau de poste:
 N° téléphone: BP: N°:
 Mandataire: Usurfruitier:
 Sté/Cie/Mr/Mme:
 Nom parcelle/Anarana famantarana ny trano:

En construction
 Eo ampanamboarana
 Raccordement à l'égout

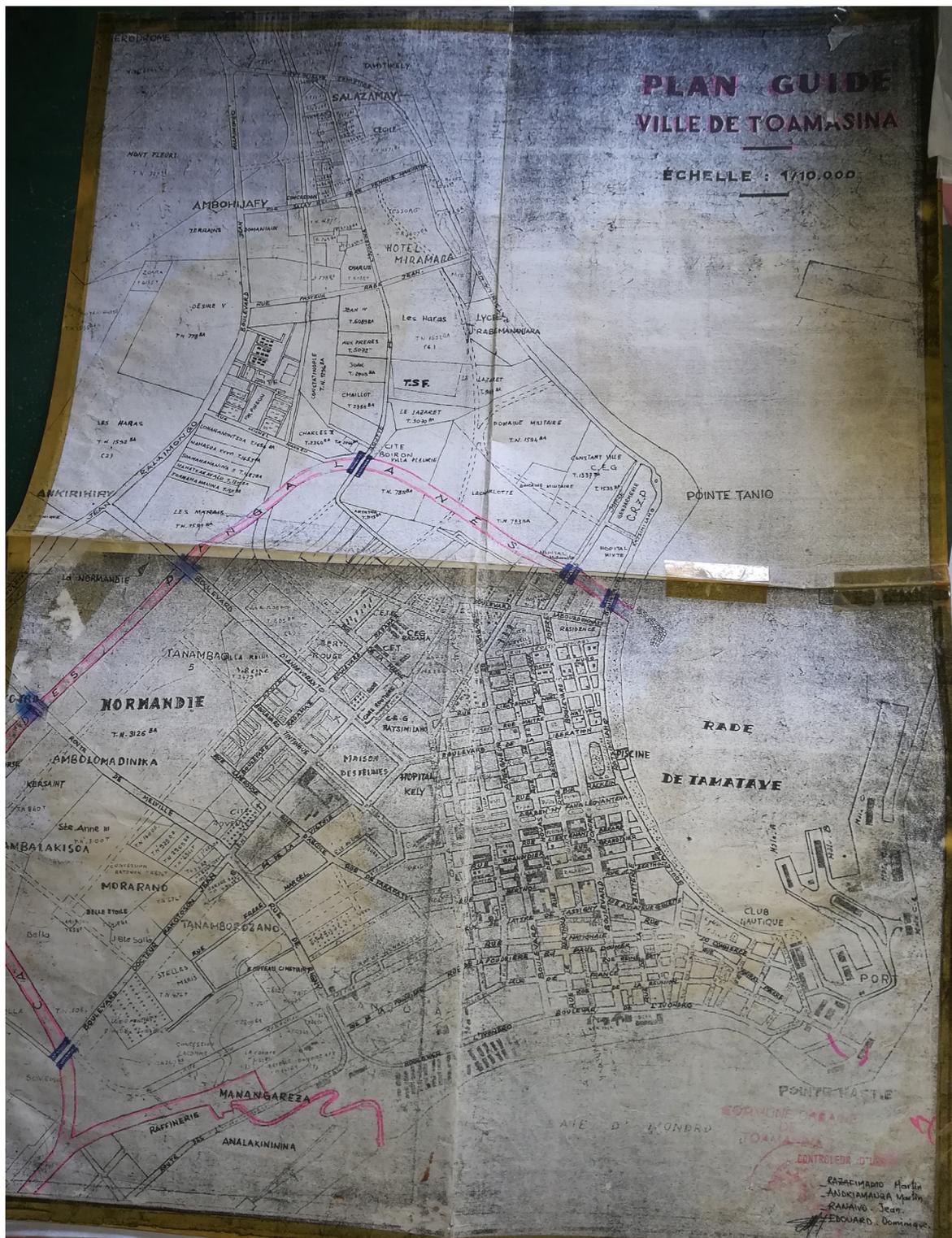


3-CARACTERISTIQUES DE LA CONSTRUCTION

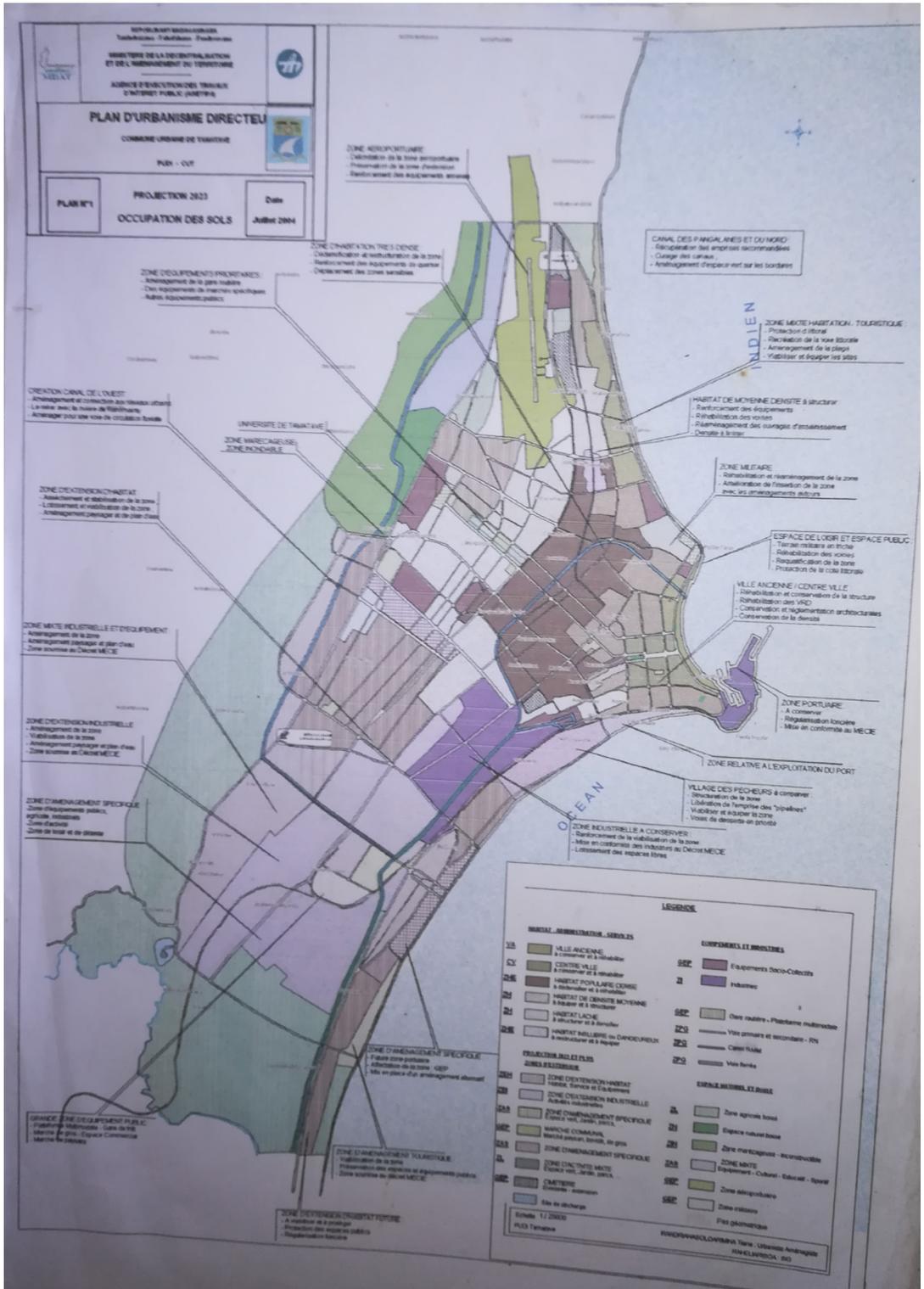
Année d'achèvement: Antérieure au 1/1/66 Alohain'ny 1/1/66 du 1/1/66 au 1/1/66 Postérieure au 1/1/66 Alohain'ny 1/1/66

Matériau de construction: Précaire Moyenne Bon
 Accessibilité: Précaire Moyenne Bon

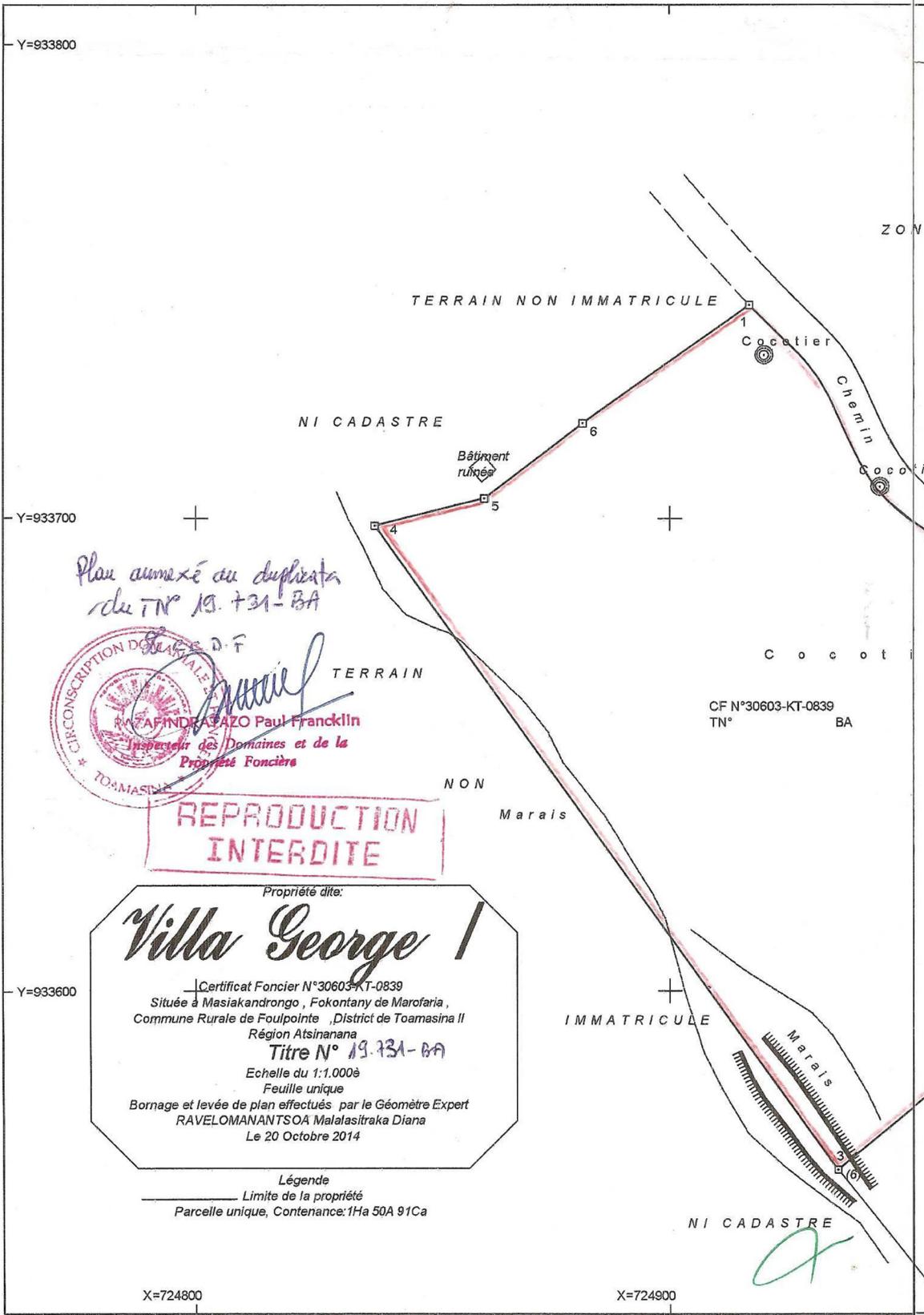
6004



Echelle 1/10 000^e



Echelle 1/50 000°



Plan annexé au duplicata
du TN° 19.731-BA

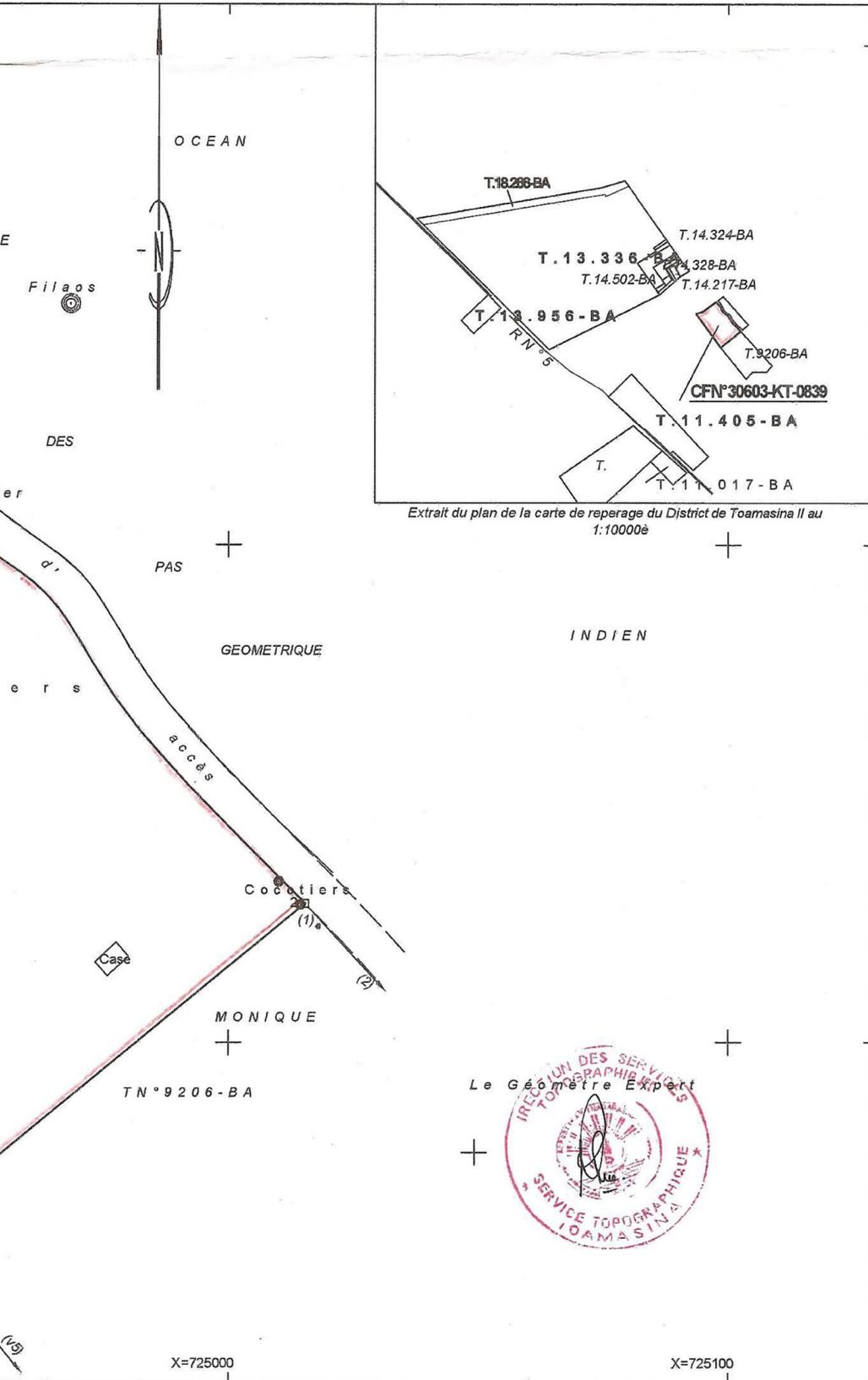
CIRCONSCRIPTION DÉPARTEMENTALE
 MAZAFINDRAZAO Paul Franklin
 Inspecteur des Domaines et de la
 Propriété Foncière
 TOAMASINA II

REPRODUCTION
INTERDITE

Propriété dite:
Villa George I
 Certificat Foncier N°30603-KT-0839
 Située à Masiakandrongo, Fokontany de Marofaria,
 Commune Rurale de Foulpointe, District de Toamasina II
 Région Atsinanana
Titre N° 19.731-BA
 Echelle du 1:1.000^è
 Feuille unique
 Bornage et levée de plan effectués par le Géomètre Expert
 RAVELOMANANTSOA Malalasiotra Diana
 Le 20 Octobre 2014

Légende
 — Limite de la propriété
 Parcelle unique, Contenance: 1Ha 50A 91Ca

Handwritten signature



PREMIER FEUILLET

Titre foncier N° 19.731- B1

Propriété dite : VILLA GEORGET

Ex CF
Réquisition N° 5021N-KT-0839

La propriété : VILLA GEORGET

objet du présent titre figurant au livre foncier du District de Toamasina-II
appartient à (1) Mme BE Gerline, ménagère, née le 11 Février 1971 à Mahabovona, Manantatra,
fille de DENISE, titulaire de la CIN° 301 912 005 510, délivrée le 30 Mai 1991 à Toamasina I,
demeurant à Mariakambongo, Foulpointe.

en qualité de (2) Propriétaire

en vertu d (3) une réquisition en date du 02 Mai 2013, aux fins de transformation du
Certificat Foncier n°5021N-KT-0839 en titre foncier d'immatriculation conformément aux
dispositions de l'Article 52 du Décret 2007-1109 du 18 Décembre 2007, depuis ce jour à la
Duplicata certifié conforme délivré à M. Circoscription Domaniale et Foncière (Décret 98 lms n° 366)

A Toamasina, le 13 Octobre 2015



- (1) Nom, prénoms, profession, domicile et toutes autres indications prescrites par l'article 28 du décret n° 60-529 du 29 décembre 1960.
- (2) En cas d'indivision entre plusieurs propriétaires, indiquer la part de chacun.
- (3) Désignation de la décision ordonnant l'immatriculation ou des actes justifiant le morcellement ou la fusion.

SAZAFINDRATAZO Paul Francklin
Inspecteur des Domaines et de la
Propriété Foncière
Toamasina

Porteurs du duplicata

REPOBLIKAN'I MADAGASIKARA
Fitiavana-Tanindrazana- Fandrosoana

DIRECTION INTER REGIONALE DE TOAMASINA

CIRCONSCRIPTION DOMANIALE ET FONCIERE DE TOAMASINA

PROPRIETE DITE : « VILLA GEORGE I »

TITRE N° : 19.731-BA

BORDEREAU
N° 01

Bordereau analytique déposé à la Circonscription Domaniale et Foncière de Toamasina

TEXTE DU BORDEREAU	CADRE RESERVE AU CCDF
<p>-----DES PIECES CI-APRES DESIGNÉES-----</p> <p>--- Certificat foncier n° 50214-KT-0839 -----</p> <p>--- Demande de transformation du Certificat Foncier en Titre foncier d'immatriculation en date du 02 mai 2013 -----</p> <p>--- Certificat d'affichage en date du 19 mai 2013 -----</p> <p>--- Procès verbal de délimitation et levé de plan à l'échelle réglementaire en date du 20 octobre 2014. -----</p> <p>--- Plan y annexé -----</p> <p>--- Attestation de non opposition du 16 avril 2015. -----</p> <p>-----LE TOUT DEPOSÉ CE JOUR A LA CIRCONSCRIPTION DOMANIALE ET FONCIERE-----</p>	<p>Date de l'inscription : 13 octobre 2015 Dép.vol.98-Bis n°866 Le CCDF</p> 

-----IL RESULTE QUE-----

---En application de l'Article 52 et suivant du Décret n° 2007-1109 du 18 décembre 2007 -----

---**Madame BE Gistine**, ménagère, née le 11 février 1971 à Mahavelona, Maroantsetra, fille de DENISE, de nationalité malagasy, titulaire de la CIN N°301.012.005.510 du 30 mai 1991 à Toamasina I, domicilié à Masiakandrongo, Foulpointe.-----

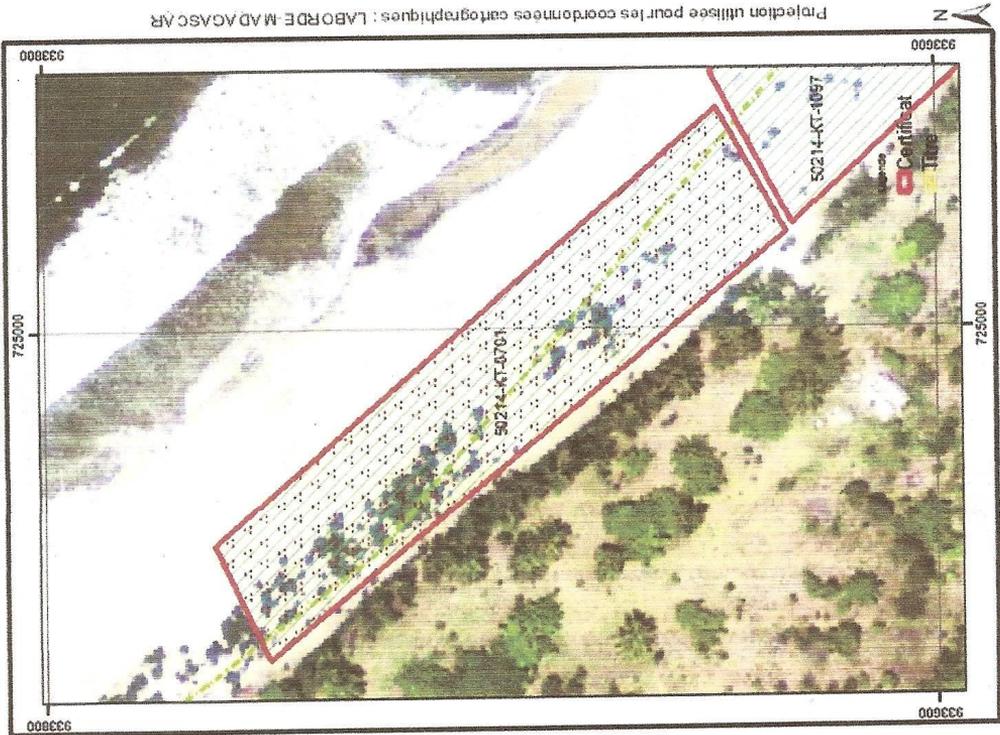
---a demandé la transformation du Certificat Foncier ci haut référencé en Titre Foncier sous la dénomination de : « **VILLA GEORGE I** », objet du présent titre, lequel titre a été établi postérieurement aux opérations de délimitation et levé de plan à l'échelle réglementaire, effectuées par le Géomètre Expert RAVELOMANANTSOA Malalasiotra Diana en date du 20 Octobre 2014.-----

---La présente propriété, consistant en terrain rural bâti, sise à Masiakandrongo, Fokontany de Marofaria, Commune Rurale de Foulpointe, District de Toamasina II, Région Atsinanana, a une contenance de **UN HECTARE CINQUANTE ARES QUATRE VINGT ONZE CENTIARES (01 Ha-50A-91CA)**.-----

---Le soussigné, CHEF DE LA CIRCONSCRIPTION DOMANIALE ET FONCIERE à Toamasina, certifie que les exemplaires du présent bordereau, établis en une page, ont été exactement collationnés./-
Toamasina, le 13 Octobre 2015


RAZAFINDRATAZO Paul Francklin

Ampahany amin'ny sarin-fany



REPOBLIKAN' I MADAGASIKARA
Fitiavana - Tanindrazana - Fandrosoana

FARITRA (Région) : AISINANANA.....

DISTRIKA (District) : TAMATAVE II.....

KAOMININA (Commune) : FOULPOINTE.....

KARA-TANY
Certificat Foncier

KARA-TANY N° 50214-KT-0701.....

MOMBAMOMBA NY TANY
Identité de la parcelle

Fanitra (Région) : AT.SINANANA
Distrika (District) : TAMATAVE II
Kaominina (Commune) : FOULPOINTE
Fokontany (Quartier) : MAROFARIA
Tanàna (Village) : MASIAKANDRONGO

Zara-tany (Parcelle n°) : 502.14-KT-07.01
Velarany (Superficie) : 4451.m²

Mpifanila (Voisins) :

Antsinanana (Est) : Zone de pas Géométrique
Avaratra (Nord) : Propriété Privée Non Titrée
Andrefana (Oeust) : LALANA
Atsimo (Sud) : LALANA

Zo aman' andraikitra (Charges et droit grevant la parcelle)

.....
.....
.....
.....
.....

MOMBAMOMBA NY TOMPON-TANY
Propriétaire(s)

Anarana (Nom) : BE
Fanampiny (Prénom) : Hyaherienne
Karampanondro n° (CIN) : 301.072.011.340
Tamin'ny (du) : 03/12/1997
Tao (à) : TOAMASINA
Adiresy (adresse) : LOT 92 B 12/11 TANAMAKOATOAMASINA

FANKATOAVANA
Validation

Fitsirihana ifotony natao ny : 09/05/2013
(Reconnaisance locale effectuée le)

Ny Ben' ny tanàna,
Le Maire,

Le Président
de la Délégation Spéciale

MARIE YVANDE

DEMANDE POUR UNE CONSTRUCTION DE BATIMENT EN DUR (terrain titré)

Pièces à fournir

- demande sur papier libre d'autorisation d'alignement : 2 EX
- demande sur papier libre de permis de construire, visée par le Chef Fokontany en 2 EX.
- certificat de situation juridique en 2 EX.
- plan officiel du terrain 2 EX. (topo) + *Révisé Certificat Foncier + Demande Pogo*
- plan complet de la maison à construire (plan d'architecte) 2 EX
 - o coupe façade
 - o toiture
 - o fondations
 - o fosse sceptique
- plan d'implantation en 2 EX
- chemise ordinaire (2)

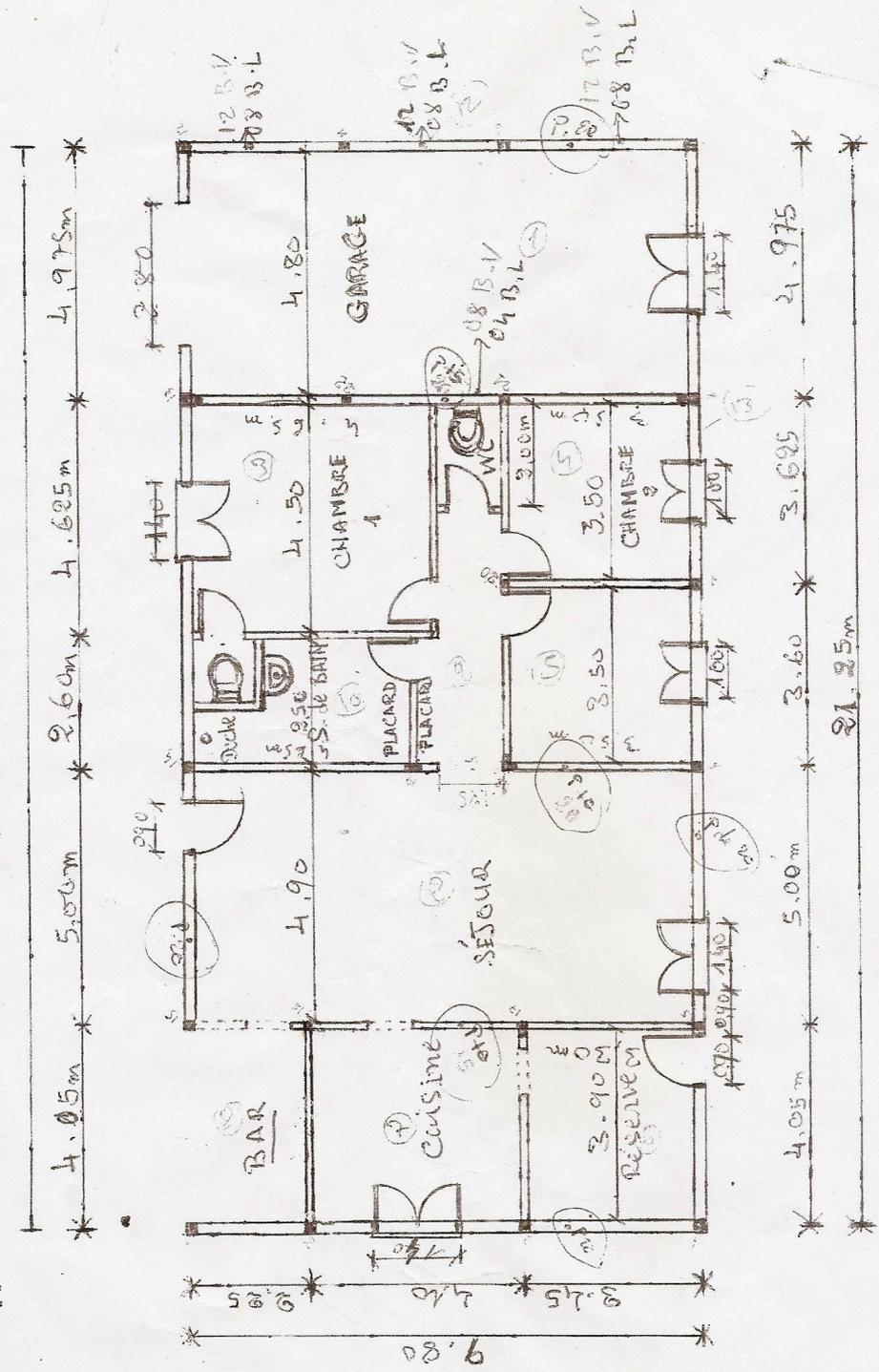
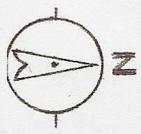
Pièces complémentaires :

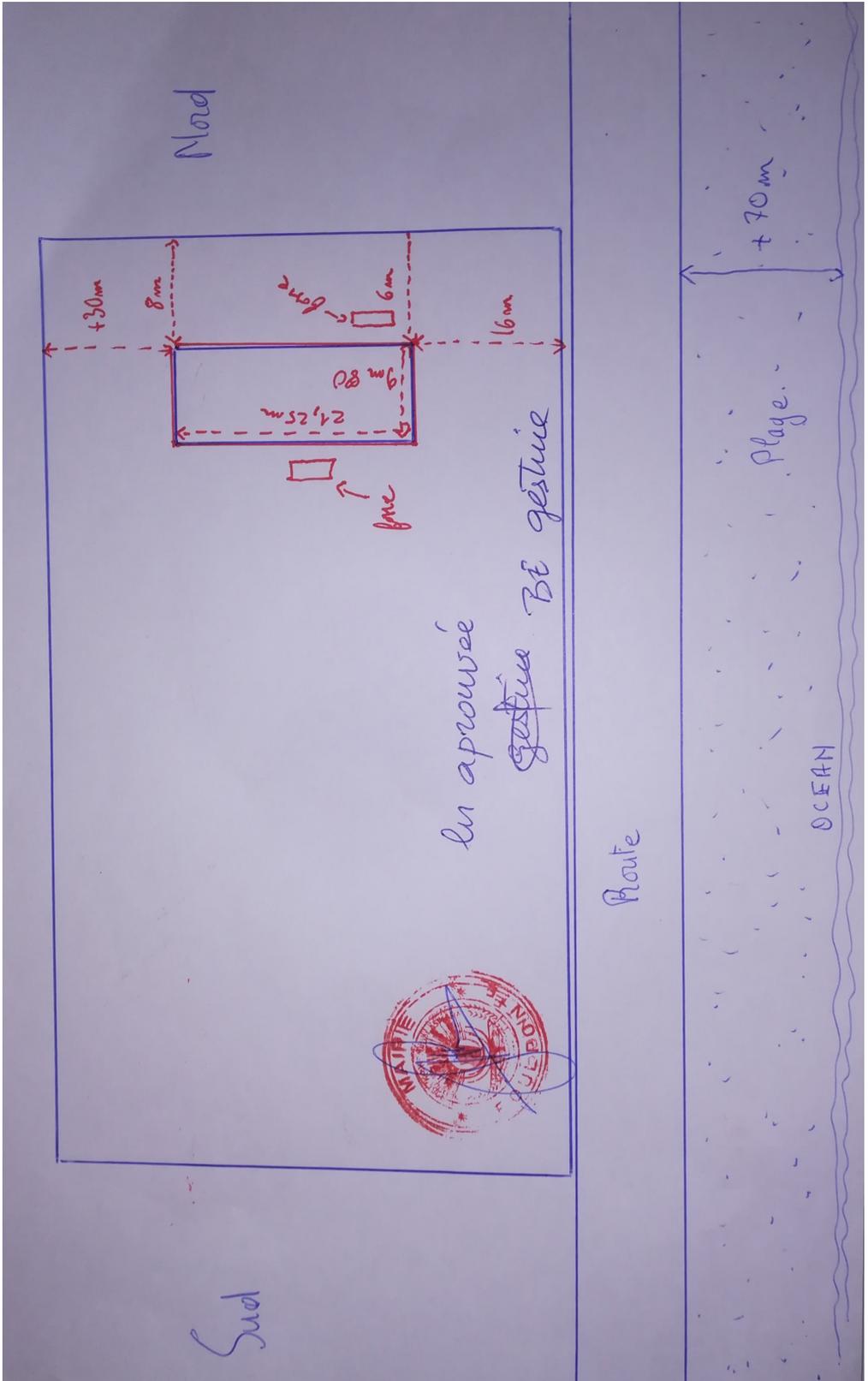
- photocopie certifiée conforme d'acte de donation ou acte de vente du terrain. *X*
- Certificat de résidence
- Photocopie légalisée de la CIN.
- Photocopie du « Jorolava » (2 dernières années). *2017*
- Procuration légalisée si le terrain n'appartient pas au demandeur.

→ 0

- Demande pour une construction d'un bâtiment en dur (terrain titré) – pièces à fournir.

VILLA GEORGES FOULPOINTE





Retranscription de l'interview en date du 08/08/2018 de Monsieur BEVOHAVY Joël faite à Toamasina (Madagascar), dans sa maison située dans le quartier de Tanamako. M. BEVOHAVY étant l'ancien directeur de l'Urbanisme de Toamasina.

Adresse mail de contact : bejoelf@yahoo.fr

- J'étais directeur de l'urbanisme pendant dix ans et voilà je viens de quitter l'établissement en 2015. Mon nom complet c'est B-E-V-O-H-A-V-Y J-O-Ë-L.
- Si ce n'est pas indiscret, comment se fait-il que vous n'êtes plus le directeur actuellement ?
- C'est que du politique je crois parce qu'en fait moi je ne suis pas politicien. Souvent, depuis quelques années en fait, les postes importants à Madagascar étaient toujours attribués à un politicien ou à un ami. Bon, on ne m'a pas donné beaucoup d'explications du pourquoi mais je pense que c'est ça.
- Oui, je m'en doutais mais je préfère demander plutôt que de supposer. Pendant 10 ans vous avez quand même dû voir sûrement des changements ou justement ; pour vous, Tamatave, pendant 10 ans, est restée assez semblable ? Il n'y a pas eu de changement radical dans l'aménagement ou peut-être dans les lois ? Ou même dans l'application ?
- En fait, je suis arrivé à la commune en 2004. On m'a recruté à la commune justement à cette époque parce qu'il y avait un projet d'élaboration d'un nouveau plan directeur de l'urbanisme. Et moi j'étais recruté pour, comment dirais-je ? Informaticien qui va gérer l'application de ce plan et pendant l'élaboration, moi j'ai travaillé un peu avec l'entreprise qui a fait le plan d'urbanisme. Donc j'étais un peu l'interlocuteur entre la commune et l'entreprise en question. C'était comme ça. Donc le plan d'urbanisme a été adopté en 2006, adopté par un décret et j'ai travaillé à l'urbanisme depuis 2006, 2004 pratiquement. On a commencé à appliquer ce plan-là depuis 2006 et jusqu'à maintenant je crois que c'est toujours ce plan.
- Oui, donc c'est toujours celui-là.
- Mais avant ça, il y avait un plan d'urbanisme de 1963. Donc tout le monde était conscient qu'il fallait le mettre à jour, c'est pour ça qu'ils ont décidé ça. Le nouveau plan d'urbanisme, à cette époque, on a utilisé un outil d'une nouvelle technologie, c'est le SIG : système d'information géographique. On a quitté le plan tracé à la main, etc., du coup ça doit être beaucoup plus facile à gérer. En 2008, il y avait une nouvelle loi sur la gestion foncière à Madagascar aussi : sur le domaine privé de l'État, domaine public, etc. Je crois qu'en 2015, il y avait un nouveau code de l'Urbanisme. Je crois que vous êtes au courant ?
- J'en ai vu un hier et ils m'ont dit que c'était celui en vigueur actuellement et qu'il est fait sur base d'une carte avec une légende pour s'y repérer. Les différentes régions, quartiers plutôt. De toute façon, c'est plus ou moins celui qu'on a imprimé hier. Et qu'on se réfère à cette carte pour le Code.
- C'est le plan qu'on a fait en 2004 ça, en juin 2004. C'était avec le Jédipa qu'on l'a fait, d'ailleurs.
- Hier ils m'ont montré qu'il y avait une légende à laquelle se référer pour le Code de l'Urbanisme qui est régi en fonction de certains quartiers.
- Il faut que ce soit clair aussi, le Code, c'est national. C'est une loi nationale, c'est-à-dire applicable dans tout le territoire malgache. Mais le plan d'Urbanisme c'est spécifiquement pour Tamatave. Avec ce plan d'urbanisme normalement, et à chaque plan d'Urbanisme d'ailleurs, il y a un règlement d'Urbanisme qui doit être annexé avec. Le règlement d'urbanisme est spécifique pour chaque zone : qu'est-ce qu'il faut faire sur chaque zone, la gestion foncière, les constructions qui sont acceptées, les constructions interdites, la largeur des routes, etc. Pour chaque zone il y a une réglementation.
- C'est celui-là en fait que j'ai vu, j'ai confondu mais ça qu'il m'a montré hier.
- L'application, ça nous a posé un peu des problèmes étant donné qu'il n'y a que nous, la commune urbaine, qui essayons de l'appliquer alors que le plan d'Urbanisme que nous voyons là, dépasse le territoire de la commune. Donc les zones d'extension sont toutes dans d'autres communes. Et les gens là-bas...
- Ne respectent pas ?
- Ils ne veulent pas. Déjà, ils n'ont même pas de service technique pour pouvoir l'appliquer. Ça, c'est un problème parce que les communes rurales, il n'y a que le Maire et les fonctionnaires qui décident. Il n'y a pas d'autres techniciens qui peuvent peut-être appliquer facilement le plan. Du coup, il n'y avait pas de synchronisation, d'effort pour pouvoir l'appliquer. À Tamatave, tellement les quartiers qui existent à Tamatave étaient créés spontanément : il n'y avait pas de règlement,

• Entretien avec BEVOHAVY Joël, ancien directeur de l'Urbanisme de Toamasina.

il n'y avait pas d'organisation, du coup l'application est un peu difficile aussi parce qu'il faut carrément raser pour pouvoir implanter de nouvelles choses. Et ça demande des coûts. Voilà un peu le problème. Quand on a fait ça, il y avait un plan, une priorisation plutôt, des quartiers qu'on doit restructurer. C'est-à-dire que normalement, on doit élaborer un plan d'urbanisme détaillé sur chaque quartier concerné par la restructuration. Malheureusement, on n'a pas pu trouver de l'argent.

- Pour le faire ?
- Pour effectuer ce plan-là parce que ça, c'est trop global. Normalement, si on prend ce quartier, qu'est-ce qu'il faut vraiment mettre dedans ? C'est un plan détaillé.
- C'est le zoom ?
- Voilà, c'est le plan détaillé qui doit faire ça. On a pu trouver un financement en 2013, quelque chose comme ça, je crois, et on a essayé de faire ce quartier, Tanamakoa. On a trouvé ce financement-là grâce à notre coopération avec la ville du Port, à la Réunion.
- Jumelage
- Oui, le jumelage qu'on parlait hier. Parce qu'en fait, Tamatave est jumelée avec la ville du Port et on a déjà fixé la largeur des routes, ce qu'on doit faire sur le Canal des Pangalanes, etc. Un plan avec des détails, mais bon, ça reste un plan aussi jusqu'à maintenant.
- Oui, pas facile à appliquer non plus.
- Voilà. Sur l'application, je crois que.
- C'est le plus difficile ?
- Quand on a traité le dossier sur les demandes de constructions, les titres, à l'époque, on a essayé d'appliquer quand même par rapport à ça. Par exemple, dans le règlement d'Urbanisme, il est fixé que la superficie minimum pour qu'un terrain soit titré, est fixée à 170m². Là on peut le faire parce que c'est un dossier en cours donc on ne donne pas le titre si c'est moins de 170m². Pareil pour la construction, certains endroits ne doivent pas dépasser tel nombre d'étages ou la superficie d'occupation du sol, le taux d'occupation du sol. Là on a quand même essayé. De suivre à la lettre, mais à part ça, je crois qu'il n'y avait pas vraiment de changement. Parce qu'en fait, ça demande de l'argent et de la volonté ! Et la volonté politique aussi. Je me souviens très bien que la route à Tanamakoa est de 25 mètres de large. Actuellement, la chaussée c'est seulement 6 mètres je crois. Il y avait déjà un financement de débloqué pour élargir la route. Et nous (en montrant Florence Nirina), elle a déjà travaillé avec moi, on a déjà distribué des lettres qui avertissent les gens qu'il faut quitter les lieux pour telle et telle raison. Moi j'étais le signataire de la lettre, je n'étais pas le bienvenu dans le quartier mais les gens ont accepté parce qu'ils sont au courant qu'effectivement, la route est jusqu'à tel point. Un contre-ordre de Antananarivo arrive comme quoi il faut laisser le projet. C'était comme ça.
- Alors que les gens étaient déjà prévenus ?
- Il y a une application, une volonté locale par exemple, mais des fois, par rapport à la situation politique, le Gouvernement dit «Non, non, arrête d'abord, il ne faut pas effrayer les gens, il faut faire ça après les élections» ou des trucs comme ça.
- C'est vrai que les élections, j'ai l'impression qu'on en parle beaucoup ici.
- Tout ça, ce sont des difficultés que l'on a rencontrées depuis le début du plan.
- Il faut que ce soit un suivi mais à tous les niveaux.
- Voilà. La volonté de renouveler le plan, c'était bien. Après, l'application c'était compliqué, très compliqué, oui.
- Vu que vous n'êtes plus dedans, je ne sais pas si vous le ressentez mais certains employés me disaient qu'ils voyaient une dégradation du respect des lois depuis 2015 – sans savoir que c'était justement le moment où vous n'étiez plus là – mais est-ce que vous vous le ressentez, même de l'extérieur ? Bon après, c'est peut-être un avis subjectif mais c'est quand même intéressant aussi.
- Si je dis ça, je suis très mal placé parce que j'ai tendance à dire que c'était mieux à mon époque.
- Oui, ça, je pense que c'est tout le monde mais je pose quand même la question.
- C'est ce que j'ai remarqué, d'abord que le respect sur la construction... Bon, je remarque pas mal de constructions qui ne sont pas en règle. La forme du terrain aussi, je crois que ça, je peux vraiment vous dire que c'est un peu...
- Illicite ?
- Je ne dirais pas illicite parce que c'est la volonté des dirigeants aujourd'hui, mais sans objectif. Voilà, sans objectif. Je pense que c'est un peu ça le mot. Parce que si l'on veut vendre tel ou tel

- terrain, c'est normalement pour l'application de ça.
- Dans ce sens-là oui, ce serait logique.
 - Et le règlement en vigueur. Autrement je ne trouve pas quel autre motif pour vendre tel ou tel terrain ?
 - Ça ne saurait pas s'améliorer.
 - Puis, actuellement d'ailleurs, la tendance de tout le monde c'est de préserver les espaces verts, les espaces boisés, par rapport à notre climat. Donc les villes dans le monde entier sont appelées à faire le maximum pour préserver l'environnement. Si on vend tout.
 - Ça ne saurait pas marcher.
 - Voilà. Une chose aussi dont je crois qu'il faut que je te parle. Ici, c'est marqué là où on doit verser les eaux de pluies de la ville, donc le terrain de décharge.
 - Je ne savais pas que c'était prévu ça.
 - Donc là on a trouvé, j'ai trouvé, je peux le dire quand même, un financement de 4 milliards 700 pour la construction d'un site de traitement des eaux fécales là-bas. 4 milliards 700, en France. J'ai rencontré les partenaires financiers. Ils ont accepté car c'est un technicien qui va gérer le tout. Si c'était un politicien...
 - Ça ne saurait pas. Là il avait confiance.
 - Oui. Ça quand même il faut que ce soit marqué parce qu'on a pu construire le plus grand site des eaux fécales à Madagascar. Sur un hectare 500 et qui suit les normes européennes. C'est-à-dire que c'est la même chose que l'on retrouve en France. C'est ce que l'on a pu mettre en place avant mon départ.
 - Au moins c'était terminé sur quelque chose de bien.
 - C'est quand même une application de ce plan-là.
 - C'est justement une des priorités, le traitement des déchets, non ?
 - Oui voilà ! Malheureusement ce n'est pas vraiment utilisé comme il faut.
 - C'est ça le problème, il faut continuer dans le même sens que vous aviez commencé pour ne pas que ce soit des efforts inutiles. Là, vous avez réussi à faire quelque chose qui était prévu, ce qui est déjà pas mal mais il faut continuer dans ce sens-là aussi pour voir une réelle nette amélioration du traitement des déchets. Parce que même ça au final, pour nous touristes ou étrangers, c'est triste de voir que l'eau n'est pas potable juste à cause de ce genre de soucis là, majeur. Alors que c'est vrai que chez nous, ça nous paraît logique d'avoir des traitements des déchets parce que ça fait longtemps que c'est fait. Alors qu'au final, si tous les niveaux d'organisations politiques, etc. ne s'y mettent pas, c'est conséquent comme travail donc c'est vrai que ça doit être fait à tous les niveaux. Et la bonne volonté, comme vous disiez.
 - C'est sûr.
 - Et quand vous dites qu'il n'était pas forcément bien utilisé comme il devrait, vous entendiez quoi par là ?
 - Le transport des déchets vers là-bas, c'est ça qui pose problème. Normalement ça doit être suivi de notre projet mais là... Parce que normalement on a pensé à placer un site de collecte. C'est-à-dire qu'avant de transporter là-bas, il faut placer quelque part d'abord puis on fait un voyage par jour, par exemple, parce qu'il faut aussi minimiser la dépense en carburant. Ça doit fonctionner comme ça. En même temps, moi j'ai mis en place un système de vidange dont la ville était privée de ce service-là depuis plus de vingt ans je crois. Pour éviter justement l'enfouissement des déchets.
 - Et même, ça permet la récupération, la réutilisation, etc.
 - Et pour que la nappe phréatique soit utilisable.
 - Si ça peut vous rassurer, nous, on est seulement en train de mettre en place le système de vidange de plastique. C'est seulement en train d'arriver.
 - Ah oui d'accord.
 - C'est recyclé, donc c'est bien aussi. Mais ils sont en train de parler aussi de faire ça en Belgique et en France, je crois, parce qu'il y a trop de déchets le long des routes et de déchets sauvages. Donc même chez nous, ils essayent de mettre ça aussi parce qu'il y a trop de déchets, bien qu'il y ait beaucoup de points de collecte pour les déchets.
 - Il faut essayer de protéger le monde, notre berceau. Vous travaillez sur quoi exactement ?
 - Donc je suis étudiante en architecture et le but de mon travail c'est d'étudier une autre culture. Moi j'ai choisi Madagascar, déjà parce que j'ai de la famille ici et parce que c'est une culture – bien qu'il y ait des fondements similaires comme c'est une ancienne colonie française, c'est déjà

• **Entretien avec BEVOHAVY Joël, ancien directeur de l'Urbanisme de Toamasina.**

une aide par rapport à la langue – très différente dans la façon de vivre, ce qui est justement intéressant. Du coup, j'essaie de l'étudier à tous les niveaux. Déjà ici comme on parle de la ville, du plan de secteur, etc. ce qui aménage réellement le territoire mais aussi en essayant de zoomer et de voir les différences. Par exemple, on est en train de construire à Foulpointe, donc j'ai déjà pu voir une ville à une plus petite échelle et on a aussi de la famille à Mahalevona, là j'ai vu quand c'est le village bien plus traditionnel. Déjà rien qu'entre Mahalevona et ici Tamatave, je vois vraiment des différences dans la façon de vivre donc je trouve ça très intéressant. Et on le remarque même par l'architecture. Enfin à tout point de vue, on va dire qu'il faut faire des liens entre l'espace, comment les gens aménagent les choses, et justement, ça explique comment ils vivent. Donc toutes les échelles sont intéressantes. Et vu que je suis en Architecture, bien évidemment, l'urbanisme ça m'intéresse aussi, voir le développement, comment ça évolue. Parce que mon père, qui est belge aussi, était déjà venu en 2007. Donc par rapport à ce qu'il m'avait raconté, j'ai déjà pu voir aussi une évolution mais d'un avis extérieur, de quelqu'un qui n'habite pas ici, qui n'a pas grandi ici et il voit déjà en onze ans des différences. On voit bien, surtout dans les villes, la mondialisation qui est arrivée et des changements assez radicaux. Ne serait-ce que par le GSM qui est arrivé très rapidement.

- Sur la population, l'expansion de la ville a été provoquée souvent par l'augmentation du nombre de la population. Je crois que depuis l'arrivée de la société AMBATOUVI, la société qui traite le cobalt et le nickel, j'ai bien remarqué que l'extension a été augmentée de façon...
 - Exponentielle ?
 - Je ne dirais pas exponentielle, mais très vite quoi. Donc ça aussi il faut le dire parce que si vous essayez de prendre la photo de Tamatave avant 2006 et qu'on prend aussi la photo de Tamatave actuellement, vous allez voir que la densité est devenue très compacte. C'est le... d'origine qui veut ça parce que ça attire les gens.
 - Chez nous on appelle ça l'exode rural. Tous les gens qui viennent habiter en ville pour trouver du travail, puis surpopulation.
 - Donc, l'extension du port, ça va augmenter encore ça, je crois. Parce que, vous êtes peut-être au courant ? Le port de Tamatave a un projet d'extension en cours, qui va commencer bientôt, je crois. Déjà ça va augmenter le trafic au port. Le trafic, je veux dire le nombre de bateaux. Et puis ça va demander de la main-d'œuvre, bien sûr.
 - Oui donc de l'emploi.
 - Et puis pendant la construction aussi, je crois qu'il y a beaucoup de gens qui vont aller vivre ici pour travailler. Donc ça va encore étendre la ville. Et le problème je crois...
 - C'est après, quand c'est fini, à mon avis.
 - Voilà. Parce qu'avant l'Indépendance, il y avait des règles. Parce que pendant la colonisation, on ne peut pas aller à l'encontre des lois en vigueur. Mais après l'Indépendance, ils n'ont pas essayé de réserver, mis, préparer un terrain pour chaque ville, pour pouvoir accueillir les gens. C'est ça le fond du problème. Même s'ils n'avaient pas d'argent, ils ont essayé de «lotisser» les terrains domaniaux qui se trouvent aux alentours d'une ville. C'est parce qu'on sait que ça va s'étendre, vers l'extérieur. Normalement, on doit avoir une ville beaucoup plus organisée, mais il n'y avait pas ça. Donc l'extension s'est faite «sauvagement». Du coup la restructuration devient très difficile. On a raté quelques étapes, même, ça, c'est la première chose. Et puis, normalement s'ils avaient essayé de garder des terres, ou au moins s'ils n'avaient pas fait des lotissements ou de découpage général, par exemple, s'ils avaient essayé de réserver les terrains domaniaux pour l'extension de la ville. C'est-à-dire qu'on garde les terrains à l'État, on ne le donne pas à qui que ce soit, pour pouvoir gérer ça. Normalement, ça faciliterait un peu la restructuration. Mais ils n'ont pas fait la réserve.
 - Oui, ils ont vendu les terrains comme ça. Sûrement pour l'argent.
 - Voilà. L'argent et l'égoïsme, il y a ça aussi. Parce que souvent ce sont les décideurs qui profitent de leur pouvoir pour tout s'approprier.
 - Et surtout qu'ils ne sont pas là pour des années donc ils font ça vite dans le court terme mais ils ne savent pas ce qu'ils font.
 - Voilà, voilà.
 - Avant 2004, vous faisiez quoi que vous avez été repéré, choisi à la commune ?
 - En fait, pour mes études, j'ai fait Génie électrique comme formation de base, pendant 5 ans à l'université. Et pendant cette formation, j'étais très intéressé par l'informatique. Du coup les projets que je faisais à l'école, le projet de fin d'étude, etc. concernent plutôt l'informatique que

- l'électricité. Il y a de l'électricité, bien sûr, mais c'est plutôt informatique. Du coup, à l'époque il n'y avait pas beaucoup d'informaticiens mais moi comme j'aimais beaucoup l'informatique, j'ai été recruté comme informaticien. Et je me suis spécialisé dans le Système d'Information Géographique par la suite. J'enseigne maintenant à l'université aussi. J'enseigne la carte ou SIG.
- Par hasard, est-ce que vous sauriez, vu que vous vous y connaissez en informatique, si des documents dans ce genre-là se trouvent sur internet ? Parce que je sais bien que chez nous, tout ce qui est dans les lois, plans de secteurs, normalement on les trouve sur le site du Gouvernement ou autre...
 - Je ne pense pas, je ne pense pas.
 - Non ? Je ne sais pas, je demande toujours, on ne sait jamais qu'il y aurait une base...
 - Je ne sais pas pourquoi ils ne l'ont pas mis ici, la légende.
 - Je l'ai prise en photo, j'ai bien fait visiblement. Mais oui, je suis déjà contente qu'on ait pu photocopier ça, c'est une meilleure qualité qu'une photo. J'étais impressionnée de ce genre de plan. J'ai l'impression que c'est un peu le même système, principe que chez nous, alors que les autres documents... Je vais vous montrer la photo, à mon avis c'est celui-là l'ancien plan que vous disiez, de 1963. C'est celui-là ? Ils m'ont dit que c'était dans les années soixante mais n'ont pas su me le dater.
 - Oui oui c'est celui-là, celui de 1963. Parce qu'en fait, la ville de Tamatave, la commune de Tamatave est née en 1897, tout juste après l'arrivée des Français. À la naissance de la commune, la puissance coloniale à l'époque a établi le premier plan d'urbanisme de la ville de Tamatave. Si vous allez à PASMZAVE, côté port, c'est là-bas que la ville est née.
 - Ah d'accord.
 - Et du coup, c'est bien structuré quand même, en termes de voies, de lots, etc. Ça a été fait avec le plan d'urbanisme de 1897. Pendant l'époque coloniale, ce plan est resté en vigueur et c'est seulement en 1963 que la première République malgache a essayé de le remettre à jour. En tenant compte à cette époque-là de la zone d'extension de la ville. Il n'y avait pas avant 1963 d'autres plans. Donc c'est pour vous rassurer que le plan date bien de 1963. Puis il n'y avait pas vraiment d'application...
 - C'était surtout une base d'informations.
 - Puis l'extension a continué à se faire de manière «illicite». Du coup en 2004, ils ont décidé de renouveler le plan malgré la difficulté d'application du plan de 1963. Donc ça, c'est refaire la même chose... C'est toujours l'application qui est difficile. Je crois qu'avant de parler de la mise à jour du plan, il faut peut-être parler de la stratégie à mettre en œuvre pour pouvoir l'appliquer. Si c'est moi qui décidais, j'aimerais parler de la stratégie de mise en œuvre avant de parler d'application.
 - Oui parce que là, c'est le même souci qui se répète.
 - On a perdu de l'argent pour la mise en place du plan et après, on ne le suit même pas. Je ne pense pas que c'est une révolution mais les ordures, par exemple. Comme vous voyez, à Tamatave ce n'est que du sable, donc c'est facile à creuser. À l'époque, les gens ici ont essayé d'enfouir dans la cour.
 - Les déchets ?
 - Oui, donc il n'y avait pas trop d'ordures. À l'arrivée des sacs plastiques, on n'a pas fait attention. On jette le sac plastique avec les ordures. Du coup, on arrive plus à creuser le trou.
 - Hé oui, il n'y a plus de place à un moment.
 - Il n'y a plus de place. Donc au bout de deux ans, depuis l'arrivée des sacs plastiques, la montagne d'ordures commence. Parce que les gens ont tendance à jeter sur le point d'ordures leurs ordures alors que le matériel de la commune, de la ville, ne permet pas de collecter à temps les ordures.
 - Oui j'ai passé le Canal de Pangalan, juste près de Tanamakoa et on voit tous les déchets.
 - C'est malheureux parce que l'objectif c'est quoi du Canal de Pangalan ? Un, pour déverser les eaux pluviales de toute la ville vers ce canal. Deuxièmement, c'est le transport. Donc il y a deux rôles majeurs que le Canal de Pangalan doit assurer. Mais actuellement, avec les ordures qui sont versées dans le canal, je ne pense pas qu'il supporte les deux rôles actuellement. Le transport, c'est impossible et la collecte des eaux pluviales, pour le Canal de Pangalan, je pense que ce n'est plus assuré à cent pourcents parce que le petit canal qui se trouve normalement dans la ville déverse l'eau dans le Canal de Pangalan.
 - Normalement.

• Entretien avec BEVOHAVY Joël, ancien directeur de l'Urbanisme de Toamasina.

- Normalement oui, mais ce n'est pas étonnant qu'actuellement on commence à souffrir des inondations à chaque saison des pluies, parce que ça ne fonctionne plus.
- L'eau ne peut plus se déverser donc ça pourrait créer des soucis qui vont se répéter d'office.
- Écrire : «interdit de verser des ordures» sur chaque pont, ça ne demande pas beaucoup d'argent mais pourquoi on ne le fait pas ? C'est ça le problème. C'est pour ça que je dis qu'il nous manque beaucoup de volonté pour faire quelque chose. Tout le monde voit que ce n'est pas normal mais pourquoi on n'écrit même pas ?
- Tout le monde se repousse aussi un peu la faute par simplicité alors qu'au final, comme vous dites, c'est des choses que l'on remarque.
- Voilà. Alors autre chose que je vois que ça a beaucoup évolué aussi ce sont les transports à Tamatave. À l'époque, les transports à Tamatave, il y avait des bus. Il y avait des taxis et les pousse-pousse.
- Tiré à la main ?
- Qui utilise directement la force humaine pour le déplacement. En 2006 ou 2007 je crois, un opérateur de Tamatave a importé de la Chine les cyclo-pousses, d'abord. Et on n'a pas pu maîtriser le nombre adéquat pour la ville, comme vous voyez.
- Oui oui, il y en a sûr assez. Ça dérange beaucoup de monde actuellement sur le plan circulation. Ça crée des embouteillages, des accidents même. Arrivent après les tik-tiks. Mais actuellement, on ne trouve pratiquement plus de taxi en ville. Une bonne dizaine, je crois, au maximum. On trouve rarement de taxi-ville à Tamatave.
- Oui, même les bus, j'en ai jamais vu.
- Les bus, c'est arrivé au début des années nonante et c'est fini maintenant, les derniers bus de Tamatave.
- C'est marrant parce que chez nous c'est plutôt l'inverse, enfin c'est ce qu'on essaye de faire et ici c'est le contraire. Enfin non, on va dire qu'il y a une avancée dans le sens où avant pousse-pousses manuels sont devenus des vélos. Mais je n'aurais pas cru que ce serait arrivé dans cet ordre-là : il y avait des bus, et qu'il n'y en a plus.
- Oui malheureusement. Du temps de PEDES MANO, il avait l'intention de limiter le nombre de cyclo-pousse justement pour rendre plus fluide la circulation. Il y a eu une grève vraiment importante. Si on me demande un avis, on peut peut-être construire une route comme à Amsterdam, une route cyclable à côté, parallèlement à celle des véhicules. Une route cyclable qui ne coûterait pas trop cher, je crois, car ça ne pèse pas trop lourd.
- Oui c'est ça, la route s'abîmerait moins vite que celle pour les autres véhicules.
- Voilà, et puis moins large aussi. On peut jouer sur ça pour résoudre le problème. Je pense que ce serait mieux. C'est mieux de penser ce genre de choses. Je crois que si la route pour les véhicules coûte actuellement deux milliards de francs le kilomètre, avec trois ou quatre cents milliards de francs, on peut faire une belle route pour les cyclo-pousses. Et tout le monde serait content. Nous avons le problème seulement sur les axes principaux. L'emprise est très large. Actuellement il faut encore dégager des gens, enlever quelques installations mais je pense que c'est encore faisable. Dire trois mètres de route c'est largement suffisant pour deux pousse-pousses qui se croisent. Et donc ce serait moins cher.
- Ça demanderait moins de réparations.
- Et la structure aussi, ça ne demande pas une structure très épaisse. C'est peut-être une solution. Malheureusement ce n'est pas moi qui décide.
- Oui le problème c'est pour que les bonnes idées arrivent jusqu'en haut et soient appliquées. Mais bon, ça commence par ça, ça commence par les bonnes idées.
- Oui, le rêve d'abord. C'est le droit le plus absolu que nous aillons.

(Passage où il critique le boulot du maire et où je précise que ça reste un travail d'étudiant 22'40)

- Je ne sais pas ce qu'ils pensent. Déjà, je ne sais pas s'ils savent que j'ai pu trouver des financements par mes propres moyens, propres forces, propres connaissances. Quelqu'un qui a pu trouver un financement de quelques milliards, un directeur de votre institution et tu arrives et tu renvoies la personne sans explication ? Je n'ai pas demandé d'explications d'ailleurs. Tu ne veux plus de moi ? Ah ben d'accord. J'ai pris mes bagages moi, je suis parti.
- Ici c'est vrai que c'est différent parce que nous, on a des obligations de préavis et ce genre de choses. Deux ou trois mois avant de virer ou démissionner réellement. Ici, on en parlait même pour des locataires ; ils ont envie de partir, ils partent. Chez nous on ne peut pas faire ça. Chez nous tout est toujours prévu avec un délai.

- Ça doit être comme ça mais...
- Je ne sais pas si c'est toujours bien.
- La loi existe qui dit qu'on doit toujours être averti. C'est l'application qui est compliquée.
- Qui encore une fois, laisse à désirer.
- Mais ce qui est très malheureux, c'est la vente de cités duplex. Parce que moi j'ai beaucoup défendu, beaucoup défendu... Parce qu'en fait à mon époque, les conseillers ont proposé trois fois de délibérer mais j'ai pu quand même défendre le terrain et ce n'est pas passé au niveau du conseil. Trois fois...
- Du genre de cités, c'est ça ?
- Oui, oui. J'ai bagarré contre les conseillers : «non non mais qu'est-ce que vous allez faire là ?». Alors ils n'ont pas osé voter.
- Vous avez essayé de les faire réfléchir.
- Oui. Du coup, après mon départ, c'était parti (le début des cités). Oh non, qu'est-ce que c'est que ça ? Je me souviens que c'était trois fois, le nombre de tentatives de vendre des cités duplex.
- En périphérie aussi ça, alors ?
- Non non, en centre-ville. Tout près de la voirie, là, juste à côté. Une cité pour les employés.
- Ah d'accord, j'ai entendu parler de ça, oui.
- C'est malheureux. Non, ce n'est pas normal. On dirait qu'il n'y aura plus d'employés après lui. Ils ne pensent pas...
- Ils ne pensent pas à après.
- Ça, ça pèse quand même. Ça pèse très lourd dans ma tête parce que moi j'ai quand même défendu contre ça. Puis il faut aller au tribunal pour annuler les titres, etc. et toutes les autres procédures. Il faut arriver déjà à prouver que la vente n'était pas normale et puis, attaquer au tribunal pour pouvoir annuler les titres, etc. Et après, arrêter l'entreprise pour détruire les constructions. Mais le problème c'est quoi ? Le régime actuel : la Présidence et le Gouvernement. Ils étaient au courant qu'ils ont vendu tout mais ils ne font rien. Mais si vous avez d'autres questions, moi je suis disponible. J'ai eu peu parlé des transports, des ordures, d'expansion de la ville.
- C'est une question un peu simpliste mais je l'avais quand même noté dans les questions de base. Vu que vous vivez ici, dans le quartier de Tanamakoa.
- Je suis né ici. J'ai grandi ici et je suis encore là jusqu'à maintenant.
- Du coup, je suppose que vous vous y plaisez ?
- Bien sûr.
- C'était une question de base parce que j'avais aussi demandé à une Dame qui bosse en communication, hier et comme à elle, je vous demande qu'est-ce que vous changeriez au quartier ? Mais on en a déjà parlé du quartier donc c'est un peu répétitif.
- Bon le quartier il a évolué aussi. Quand on était petit, ce n'était pas encore comme ça. En termes de densité, oui déjà, ça c'est bien remarquable. Et puis les routes qui se sont rétrécies aussi, petit à petit. L'accès aux voitures avant et plus maintenant. Le problème c'est quoi ? J'ai parlé de l'égoïsme tout à l'heure, je ne dirais pas que c'est notre culture à nous. Mais c'est un peu l'image de ce que les dirigeants du pays renvoient. Je pense que c'est un peu ça. Si les dirigeants sont égoïstes de façon très visible par la population, la population essaie de suivre cet exemple. Du coup, à chaque fois que quelqu'un essaie de reconstruire la cour, il déplace un petit peu.
- Il mange un peu de terrain.
- Voilà c'est ça. Le problème c'est que les gens qui se trouvent à l'intérieur, déposent une plainte, chez nous à l'époque. Le problème c'est quoi ? C'est que les terrains ne sont pas titrés-bornés. Donc il n'y a pas de repère physique qui dit que la cour était ici et non pas ici. Donc arrivés sur le terrain, les gens qui se trouvent ici ils disent qu'ils n'ont jamais augmenté leur terrain et le voisin dit la même chose. Pourquoi alors la voie se rétrécit ?
- Oui il y a un souci quelque part.
- Normalement à la direction, on essaie d'établir le plan d'action annuel. Celui que je faisais en 2008-2009-2010, j'ai toujours répété qu'il faut qu'on arrive, même si ce n'est pas des terrains bornés, à délimiter la voie publique de façon visible. C'est-à-dire des bornes colorées, visibles par tout le monde donc où on ne peut pas dépasser ici ou là. Bon, ça demande un peu de coûts et je n'ai pas eu le financement. Normalement ça doit être payé par la commune mais je n'ai pas trouvé. J'ai répété trois ou quatre fois ce projet. Je pense qu'encore maintenant c'est un problème, d'élargir la voie ; mais sur quelle base ? C'est ça la question ? Sur quelle base il faut

• **Entretien avec BEVOHAVY Joël, ancien directeur de l'Urbanisme de Toamasina.**

élargir donc ? Il faut d'abord placer les bases pour pouvoir poursuivre mais ça n'a jamais été fait. Du coup le problème continue.

- Aussi, il n'y avait jamais d'eaux stagnantes ici avant mais là, actuellement nous commençons à en souffrir.
- Ça aussi ce sont des problèmes de santé, etc. C'est apparu quand ça ? Selon vous, vous estimez ça a cette année ou quelques années ?
- Non depuis l'utilisation de sacs plastiques.
- Ah oui puisque justement ça empêche l'eau de pénétrer dans le sol.
- Voilà. On jette un peu partout donc ça devient une couche imperméable sous sol.
- Pour la pluie, donc ça stagne.
- Et comment enlever ça ? Parce que si vous repérez les agents du Jirama pour l'enfouissement de conduites ou câbles, sur un mètre carré de trou on peut trouver cinquante sachets, facilement. On m'a dit que ça va se dissoudre après une bonne centaine d'années.
- Oui ça met des années à se décomposer.
- Est-ce qu'on va rester dans cette situation ? Jusque quand ? Je ne sais pas.
- Difficile de dire pour l'avenir.
- C'est un boulot à faire encore. Non seulement les canaux sont bouchés mais il y a aussi le problème des sachets plastiques qui empêche l'infiltration d'eaux de pluie.
- Oui c'est ça.
- Les conditions nécessaires pour rendre la vie normale sont loin d'être respectées.
- Il faut se rendre compte qu'on parle de l'aménagement, etc. mais ça conduit à des problèmes plus importants comme, par exemple, les déchets. Ça n'a l'air de rien mais en fait si, c'est un réel problème parce que, comme vous dites, si l'eau commence à stagner peut-être qu'il y aura d'autres soucis après. C'est ça qu'il faut que les gens commencent à se rendre compte pour peut-être réagir et se dire : «bon on va maintenant se soutenir et changer».
- Oui mais bon, on manque beaucoup de communication ici. À l'université, je partage tout cela avec mes étudiants. C'est un moyen pour moi de...
- De sensibiliser la nouvelle génération.
- Dans le quartier, je ne le fais pas trop.
- Oui mais on sait bien que ce que l'on apprend à l'école est important donc je pense que la sensibilisation commence aussi par là. Si les profs enseignent déjà ce genre de choses, c'est déjà ça d'inculquer à la nouvelle génération.
- Nous le souhaitons.

(De 36 minutes à 39 minutes, intervention de Nirina et Joël sur les réglementations administratives pour construire à Foulpointe et Tamatave. Augmentation du m²)

- Hier, le directeur actuel disait que maintenant, on voit énormément de constructions de maisons en dur et que c'est dommage qu'elles n'appartiennent pas à un type de maison qui correspond à une culture malgache. Ce qui est différent des maisons en semi-dur ou légères (en bois). Et vous, est-ce que vous êtes d'accord ? Je demandais : pourquoi est-ce que certaines normes n'étaient pas appliquées ? Pour avoir des ressemblances, des critères pour des maisons en dur qui soient selon un certain modèle... Sans que ce ne soit toutes les mêmes mais avec un certain cachet. Parce qu'il me disait qu'à Antananarivo c'était le cas. Mais qu'une fois de plus, ici, il fallait d'abord définir les critères, ce qui est quand même subjectif, et qu'après il faudrait les appliquer. Pour vous c'est aussi un souci au niveau urbanistique ?
- Si on dit qu'on doit respecter l'architecture traditionnelle malgache... C'était ça la question ? Moi personnellement je ne suis pas d'accord. Il ne faut pas oublier que Tamatave est une ville dont la fréquence des cyclones est très élevée. Donc les constructions qui ne sont pas aux normes et qui ne sont pas construites à base de calculs (c'est-à-dire qu'on ne sait pas quelle vitesse de vent peut détruire la maison en bois. La résistance du bois c'est très variable et aléatoire) ont toujours posé problème à Tamatave. Ici, je crois qu'il faut inciter les gens à construire en dur.
- Pour que ça résiste.
- Voilà. Le problème si on veut vraiment harmoniser une ville... Sur cette rue, il faut que ce soit telle ou telle construction. C'est ce qu'il se passe en Europe, souvent, et même à la Réunion. Le problème c'est quoi ? Ce sont des privés qui font des constructions et non pas une institution ou une organisation. Avant, il y avait un système où la commune essayait de négocier avec une banque. La banque donnait l'argent pour la construction et après l'achèvement de la construction, c'est la commune qui attribuait la maison aux gens et les gens payaient à la banque

après. Il y avait un moment où c'était comme ça, pendant la première république. Mais on a vendu tellement de terrains qu'on ne pouvait plus faire ce genre d'action. Et les privés essayent de construire avec leurs propres moyens. Donc obliger quelqu'un à suivre tel ou tel plan, ça devient difficile. Je pense que si on veut vraiment reconstruire Tamatave, de façon radicale, il faut carrément faire des réserves de terrain en dehors de Tamatave, d'abord. Construire une nouvelle ville avec les normes qu'il faut. Puis, enlever petit à petit les gens pour qu'ils vivent dans une nouvelle ville et reconstruire donc, la partie qui va être libérée. À chaque fois on fait ça petit à petit. J'ai vu ça à la Réunion, au Port. Ils ont fait comme ça. Ils essayent de construire d'abord ici (HLM, construction verticale) et puis ils arrivent à mettre deux cents ou trois cents familles sur une superficie de mille mètres carrés ou deux mille mètres carrés avec cinq six étages par bâtiment. Et on peut libérer facilement pas mal de terrain. Moi je crois que si on avait fait des constructions verticales dès la première république, la ville de Tamatave ne serait pas encore arrivée à BALADATI.

- Mais est-ce que vous pensez que – et ça la question se pose même chez nous – les Malgaches, que la culture malgache arriverait à vivre dans des tours ? Quelle n'aurait pas besoin du contact avec le sol ? Moi par exemple, je sais que je n'aimerais pas vivre dans un immeuble donc quand on voit qu'ici, les gens ont toujours ce contact avec la cour ou avec la rue, vivre au cinquième étage c'est quand même être un peu en dehors de ce lien-là.
- Effectivement. Mais oui c'est toujours possible puis si on veut commencer, ce n'est pas évident mais avec le problème actuel, trouver un terrain c'est vraiment difficile. Très difficile même. Donc je pense que c'est une façon de gérer pour pouvoir libérer et régénérer les terrains qui sont en ville. Je pense qu'il n'y a pas que Tamatave où il faut le faire ça mais toutes les villes. Pendant la période de transition entre 2009 et 2013, ils ont construit une cité qu'ils ont appelée JON NOOR dans un immense terrain d'un hectare. J'ai déjà suggéré que compte tenu du manque de terrain sur Tamatave, je préfère que vous fassiez ça dans deux mille mètres carrés sur plusieurs étages, mais ils n'ont pas suivi. Je pense que le coût n'aurait pas été vraiment différent parce qu'il faut construire plusieurs fondations un peu partout alors qu'on peut essayer de concentrer le truc et monter jusqu'à cinq étages. Je pense vraiment qu'il faut libérer les terrains pour pouvoir restructurer. Mais si on veut garder la maison traditionnelle, non...
- Ce n'était pas forcément la maison traditionnelle en bois mais c'était juste selon lui, une certaine architecture, un certain cachet.
- Il faut fixer dans ces lois-là.
- Des normes, des critères.
- Il faut fixer que si vous voulez construire telle ou telle maison, ou tel usage, il faut telle architecture. On peut toujours imaginer ce genre de choses, ce n'est pas interdit.

(Conversation sur le tfe, les raisons du voyage, la famille, etc.)

- Mais vous allez habiter ici carrément ? Ou votre papa.
- Oui, oui mais moi peut-être pas tout de suite.
- C'est bien. Je crois que Foulpointe a vraiment évolué aussi. Les constructions un peu partout actuellement et je crois que ça devient une ville.
- Ça devient une ville village, petit à petit.
- Personnellement je pense que quand je serai à la retraite, je pense y habiter.
- Il faut voir si ça marche vraiment parce que ça, je n'ai pas vraiment vu l'application mais ils sont en train d'installer des poubelles partout dans la ville.
- On verra bien.
- Donc on verra ce que ça donnera mais ce sont des poubelles publiques, il faut voir si elles seront ramassées et ce qu'ils en feront.
- Voilà c'est ça la question. C'est le ramassage.
- Oui parce que s'ils le ramassent mais qu'ils vont le taper à côté de la mer, ce ne sera pas très utile.
- Oui c'est ça. Je n'aime pas trop les calèches qui font le ramassage parce que je sais qu'elles n'arrivent pas jusqu'au terrain de décharge.
- Oui je l'ai encore vu tout à l'heure. C'est quand même dingue.

(Échange de données de contact, parler des ONG qui n'aident plus sans vraies recherches préalables, bourse d'étude pour étudiant malgache, partenariat agréable avec les Belges et remerciements échangés pour interview et travail)

